

HISTOIRE
CRITIQUE
DE
JÉSUS-CHRIST
OU

Analyse raisonnée des Evangiles.

ECCE HOMO

*Pudet me humani generis, cujus mentes & aures
talia ferre potuerunt.*

S. AUGUSTIN.



A AMSTERDAM,

1778.



ÉPÎTRE A URANIE (*).

TU veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrece nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
De la Religion j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie ;
Et que ma Philosophie
T'apprenné à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie ?
Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes sens ,
De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens
Détruire en libertin la Loi qui les condamne.
Examineur scrupuleux
De ce redoutable mystere ,

(*) Cette Epître parut en 1732 : elle fut dédié à Madame la Comtesse de Rupelmonde , Dame du Palais de la Reine. Quoique ce beau morceau de Poësie soit déjà connu du Public , comme il est devenu assez rare , on a cru qu'on ne seroit pas fâché de le trouver à la tête d'un Ouvrage avec lequel il a beaucoup de rapport.

Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix que l'Europe révère.
L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher son temple à mon œil téméraire ;
Mais la raison qui m'y conduit
Fait marcher devant moi le flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple , avec un ton sévère ,
M'offrent d'abord un Dieu que je devois haïr ;
Un Dieu qui nous forma pour être misérables ,
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir ;
Qui nous créa d'abord à lui-même semblables
Afin de nous mieux avilir ,
Et nous faire à jamais souffrir
Des tourmens plus insupportables.
Sa main créoit à peine une ame à son image
Qu'on l'en vit soudain repentir ;
Comme si l'Ouvrier n'avoit pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage ,
Et sagement les prévenir.
Bientôt sa fureur meurtrière.
Du monde épouvanté sapant les fondemens ,
Dans un déluge d'eau détruit en même tems
Les sacrilèges habitans
Qui remplissoient la terre entière

De jours honteux déréglemens.

Sans doute on le verra par d'heureux changemens
Sous un ciel épuré redonner la lumière
A de nouveaux humains, à des cœurs innocens,
De sa lente sagesse aimables monumens ?

Non ; il tire de la poussière

Un nouveau Peuple de Tyrans :

Une race livrée à ses emportemens ,

Plus coupable que la première.

Que fera-t-il ? quels foudres éclatans

Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères ?

Va-t-il dans' le Cahos lancer les élémens ?

Ecoutez, ô ! prodige ! ô tendresse, ô Mysteres !

Il venoit de noyer les Peres !

Il va mourir pour les Enfans !

Il est un Peuple obscur, imbécile, volage,

Amateur insensé des superstitions,

Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage

Et l'éternel mépris des autres nations ;

Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,

Se fait concitoyen de ce Peuple odieux :

Dans le flanc d'une Juive il vient prendre naissance

Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux.

Les infirmités de l'enfance.

Longtems vil ouvrier, le rabot à la main,

Ses beaux jours sont perdu dans ce lâche exercice,

Il prêche enfin le Peuple Iduméen
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant
pour nous,
N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare
Pour suffire à parer les coups
Que l'Enfer jaloux nous prépare ?
Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile !
Quoi ! l'on me vantera sa clémence facile
Quand, remontant aux Cieux, il reprend son
courage ;
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes
Et que par ses fureurs effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits !
Ce Dieu poursuit encor, aveugle en sa colere,
Sur les derniers Enfants l'erreur du premier Pere :
Il en demande compte à cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge,
De ces obscurités où lui-même il les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'univers !
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil ;
Vous nations hyperborées,
Vous, que l'erreur nourrit dans un profond
sommeil,

Vous ferez donc un jour à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas fçu qu'autrefois
Dans un autre hémifphère , aux plaines Idumées
Le fils d'un Charpentier expira sur la Croix !
Non , je ne connois point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer ;
Je croirois le déshonorer
Par un fi criminel hommage.
Entends , Dieu que j'implore , entends du haut
des Cieux
Ma voix pitoyable & fincère !
Mon incrédulité ne doit point te déplaire :
Mon cœur eft ouvert à tes yeux :
On te fait un Tyran , je cherche en toi un Pere :
Je ne fuis point Chrétien , mais c'eft pour t'aimer
mieux.
Ciel ! ô Ciel ! quel objet vient s'offrir à ma vue !
Je reconnois le Chrifft puiffant & glorieux ;
Auprès de lui dans une nue
Sa Croix fe présente à mes yeux.
Sous fes pas triomphans la mort eft abatuë ,
Des portes de l'Enfer il fort victorieux ;
Son règne eft annoncé par la voix des Oracles ,
Son Trône eft cimenté par le fang des Martyrs ;
Tous les pas de fes Saints font autant de miracles ;
Il leur promet des biens plus grands que leurs
defirs ;

Ses exemples sont saints ; sa morale est divine ;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine ,
Dans les plus grands malheurs, il nous offre un
appui ;

Est si sur l'imposture il fonda sa Doctrine.
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui (*).

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie ;
C'est à toi de chercher l'obscur vérité ;
A toi que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.

Songe que du Très-Haut la Sagesse immor telle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La Religion naturelle.

Crois que ta bonne foi , ta bonté , ta douceur
Ne sont point les objets de sa haine éternelle ;
Crois que devant son trône en tout tems , en
tous lieux

Le cœur du Juste est précieux ;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable
Trouvent plutôt grace à ses yeux
Qu'un Janséniste impitoyable
Et qu'un Jésuite ambitieux.

Et ! qu'importe en effet à quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu , mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas besoin de nos vœux affidus ;
Si on peut l'offenser ; c'est par des injustices :
Il nous juge sur nos vertus ,
Et non pas sur nos sacrifices.

(*) Voyez ce qui est dit de cette Morale, à la fin des
Chapitres X & XVIII de l'histoire.

P R E F A C E.

LES Evangiles font entre les mains de tout le monde, & cependant rien de plus rare que de trouver des Chrétiens vraiment instruits de l'histoire du fondateur de leur Religion; d'un autre côté, parmi ceux qui ont lu cette histoire, il est plus rare encore d'en trouver qui ayent osé sérieusement l'examiner. Il faut pourtant convenir que l'ignorance des uns & le peu de réflexion des autres, sur un objet qu'ils regardent néanmoins comme infiniment important, peuvent venir du dégoût que doit naturellement causer la lecture du Nouveau Testament. En effet il régné dans cet ouvrage un désordre, une obscurité, une barbarie de stile très-propres à dérouter les ignorans, & à repousser les personnes éclairées. Il n'est guère d'histoire, soit ancienne, soit moderne, qui n'ait plus de méthode & de clarté que celle de Jésus-Christ, & nous ne voyons pas que l'Esprit Saint, qu'on en suppose l'auteur, ait surpassé, ni même égalé, un grand nombre d'historiens profanes, dont cependant les écrits ne sont point de la même conséquence pour le genre humain: Nos Théologiens conviennent eux-mêmes que les Apôtres étoient des hommes grossiers & peu instruit. Il ne paroît pas que l'Esprit de Dieu, qui les inspiroit, se soi

mis en peine de rectifier ces défauts en eux ; au contraire ; il semble les avoir adoptés lui-même , s'être accommodé à la foiblesse des lumieres de ses organes , & leur avoir inspiré des ouvrages dans lesquels on ne rencontre ni le jugement , ni l'ordre , ni la précision que l'on trouve dans quelques écrits humains. En conséquence les Evangiles nous présentent un assemblage confus de prodiges , d'anachronismes , de contradictions , dans lequel la critique est forcée de s'égarer , & qui seroit rejeter tout autre livre avec mépris.

C'est par des mylteres que l'on dispose les esprits à respecter la religion & ceux qui l'enseignent. On peut donc soupçonner que l'obscurité de ces écrits n'y a pas été répandue sans dessein. En matiere de religion il est à propos de ne jamais parler bien clairement. Des vérités simples & faciles à comprendre , ne frappent pas aussi vivement l'imagination des hommes ; que des oracles ambigus & des mysteres impénétrables. D'ailleurs Jésus-Christ , quoique venu tout exprès pour éclairer le monde , devoit être pour le plus grand nombre des hommes une *Pierre d'achoppement* . Tout annonce dans l'Evangile le petit nombre des élus , la difficulté du salut , le danger de raisonner ; en un mot tout semble prouver que Dieu n'a envoyé son cher fils aux nations que pour leur tendre un piège , & pour qu'elles ne comprissent rien à la religion qu'il vouloit leur donner. En cela l'Eternel n'a paru se proposer que de jeter les mortels dans les

ténèbres, dans la perplexité, dans une défiance d'eux-mêmes, dans des embarras continuels qui les obligeassent de recourir à chaque instans aux lumières infaillibles de leurs Prêtres, & de rester à jamais sous la tutelle de l'Eglise. Ses Ministres, comme on sçait, possèdent exclusivement le privilège d'entendre & d'expliquer les saintes Ecritures, & nul mortel ne peut se promettre d'obtenir le bonheur futur, s'il n'a pour leurs décisions la soumission qui leur est due.

Ainsi il n'appartient point au vulgaire d'examiner sa religion : à l'inspection seule de l'Evangile, tout Chrétien doit être convaincu que ce livre est divin ; que chaque mot qu'il contient est inspiré par l'Esprit Saint (1), & que les explications que l'Eglise lui donne de cet ouvrage céleste, sont pareillement émanées du Très-Haut. Dans les premiers siècles du Christianisme, ceux qui embrassèrent la Religion de Jésus n'étoient que des gens de la lie du peuple, par conséquent très-simples, peu

(1) Le sentiment de la plupart des Théologiens est que le Saint Esprit a révélé aux Ecrivains sacrés jusqu'à l'orthographe des mots qu'ils ont employés, jusqu'au point & aux virgules ; mais en supposant la réalité de cette inspiration des Ecrivains sacrés, elle ne suffisoit pas encore ; il faudroit de plus que l'on pût nous garantir que tous les Copistes & tous les Moines des siècles d'ignorance, qui nous ont transmis les Ecrits révélés, n'ont fait aucune fautes en les transcrivant ; un point ou une virgule déplacés, suffisoient, comme ont sçait, pour altérer totalement le sens d'un passage.

versés dans les Lettres, disposés à croire toutes les merveilles qu'on voulut leur annoncer. Jésus lui-même dans ses prédications ne s'adressa qu'à des hommes grossiers; il ne voulut avoir affaire qu'à des gens de cette trempe; il refusa constamment d'opérer des miracles en présence des personnes les plus clairvoyantes de sa nation; il déclama, sans cesse contre les Sçavans, les Docteurs & les riches; en un mot contre ceux dans lesquels il ne pouvoit trouver la souplesse requise pour adopter ses maximes. Nous le voyons continuellement vanter la pauvreté d'esprit, la simplicité, la foi (2).

Ses Disciples, & depuis les Ministres de l'Eglise, on suivit fidèlement ses traces; ils ont toujours représenté la foi, ou la soumission aveugle, comme la première des vertus, comme la disposition la plus agréable à Dieu, la plus nécessaire au salut. Ce principe servit toujours de base à la Religion Chrétienne, & surtout à la puissance du Clergé. En conséquence les Pasteurs, qui succéderent aux Apôtres, eurent le plus grand soin de soustraire les Evangiles aux regards de tous ceux qui n'étoient pas initiés aux mystères de la Re-

(2) Nous voyons que Jésus-Christ inculque la foi dans tous ses discours & sur-tout dans St. Matthieu Chap. XXI. vers. 21, 22. dans St. Marc Chap. XVI. vers. 16. *Celui qui a de la foi, transportera des montagnes. Celui qui croira & sera baptisé, sera sauvé.* &c. Plusieurs Sectes Chrétiennes croyent d'après ces passages que la foi même sans les œuvres, suffit pour sauver.

ligion. On ne montrait ces livres qu'à ceux dont ont avoit éprouvé la foi, c'est-à-dire, qu'on sçavoit disposés d'avance à les regarder comme divins. Nous voyons que cet esprit mystérieux s'est perpétué jusqu'à nos jours. La lecture de l'Évangile est en plusieurs pays rigoureusement interdite au commun des Chrétiens, sur-tout dans la Communion Romaine, dont le Clergé est le plus au fait de la manière de gouverner les hommes. Le Concile de Trente a décidé de la façon la plus formelle que *c'est à l'Eglise seule qu'il appartient de juger du véritable sens des Ecritures & d'en donner l'interprétation* (3).

Il est vrai que la lecture des Livres saints est permise, & même recommandée aux *Protestans*, c'est-à-dire à ceux des Chrétiens qui se sont depuis quelques siècles séparés de l'Eglise Romaine; bien plus; il leur est enjoint d'examiner leur Religion; mais la foi doit toujours précéder cette lecture & suivre cet examen; enforte qu'avant de lire; un Protestant est tenu de croire que l'Évangile est divin; & l'examen qu'il en fait n'est valable que lorsqu'il y trouve ce que les Ministres de sa secte ont résolu qu'il y trouvât; sans cela il est regardé comme un impie, & souvent il est puni de son peu de lumieres.

(2) *Concil. Trident. Sess. IV. Le Cardinal Pallavicini; dans son histoire du Concile de Trente, tranche toute difficulté en disant que toute la foi des Chrétiens n'est fondée que sur un seul article, sçavoir sur l'autorité infallible de l'Eglise.*

Il faut donc conclure que le salut des Chrétiens n'est attaché ni à la lecture ni à l'intelligence de l'Évangile & des Livres saints, mais à la ferme croyance que ces livres sont divins. Si par malheur la lecture ou l'examen qu'il en fait ne s'accorde pas avec les décisions, les interprétations, les commentaires de l'Église (c'est-à-dire, des Prêtres, qui, préposés à chaque secte régulent la façon particulière de lire & d'entendre les Écritures) il est en danger de se perdre & d'encourir la damnation éternelle. Pour lire l'Évangile, il faut commencer par avoir de la foi, c'est-à-dire, être disposé à croire aveuglément tout ce que ce livre contient ; pour examiner cet Évangile, il faut encore de la foi, c'est-à-dire, être fermement résolu à n'y trouver rien que de saint & d'adorable, Enfin pour entendre l'Évangile ; il faut encore de la foi, c'est-à-dire une ferme persuasion que nos Prêtres ne peuvent jamais ni se tromper eux-mêmes, ni vouloir tromper les autres, dans la façon dont ils expliquent le livre que nous lisons. „ Croyez, nous disent-ils ; sur notre parole, que ce livre est l'ouvrage de Dieu lui-même ; vous seriez damnés si vous osiez en douter. Ne pouvez-vous rien comprendre à ce que Dieu vous y révèle ? croyez toujours : Dieu s'est révélé pour n'être point compris (4).

(4) *Proverbes de Salomon, Ch. XXV. vers. 2.* C'est sur cette maxime odieuse, & déshonorante pour la divinité, que tous les Mystères sont fondés. De quel droit S. Justin reprochoit-il aux Payens l'impiété d'un de leurs Poètes qui avoit dit que les Dieux la plupart du tems s'amusaient

„ *La gloire de Dieu est de cacher sa parole ; ou*
 „ *plutôt, en parlant d'une façon intelligible,*
 „ *Dieu ne vous fait-il pas connoître qu'il veut*
 „ *qu'on s'en rapporte à nous, qui sommes les*
 „ *confidens de ses importans secrets ? vérité*
 „ *dont vous ne pouvez douter, vû que nous*
 „ *persécutons dans ce monde, & nous dam-*
 „ *nons dans l'autre quiconque ose récuser le*
 „ *témoignage que nous nous rendons à nous-*
 „ *mêmes.* ”

Quelque vicieux que ce raisonnement puisse paroître à des profanes, il suffit à la plupart des Croyans ; en conséquence, ou ils ne lisent point l'Évangile, ou s'ils le lisent, ils ne l'examinent point ; ou s'ils l'examinent, c'est avec des yeux prévenus, & dans la ferme résolution de n'y trouver que ce qui sera conforme à leurs préventions & aux intérêts de leurs guides. D'après ses craintes & ses préjugés un Chrétien se croit perdu lorsqu'il trouve dans les Livres saints des raisons de douter de la véacité de ses Prêtres.

Avec ces dispositions il n'est point surprenant de voir les hommes persister dans leurs ignorances, & se faire un mérite de repousser les lumières que la raison leur présente. C'est ainsi que l'erreur se perpétue, que les peu-

à tromper les hommes ? Toute la Bible n'est-elle pas un piège continuel tendu à l'esprit humain ? Toute la conduite du Christ, suivant l'Évangile même, n'est-elle pas un piège tendu aux Juifs, afin qu'en écoutant ils n'entendissent pas, & qu'en voyant, ils ne crussent point au Messie ?

ples, de moitié avec ceux qui les trompent, accordent à des fourbes intéressés une confiance sans bornes dans la chose qu'ils regardent comme la plus importante à leur propre bonheur.

Cependant les ténèbres répandues depuis tant de siècles sur l'esprit humain, commencent à se dissiper; malgré les soins tyranniques de ses guides soupçonneux, l'homme semble vouloir sortir de l'enfance où tant de causes réunies s'efforcent de le retenir. L'ignorance dans laquelle le Sacerdoce nourrissoit les peuples crédules est au moins disparut pour un grand nombre de personnes; le despotisme des Prêtres s'est affoibli dans plusieurs Etats florissans; la science a rendu les esprits plus libres, & bien des gens commencent à rougir des fers honteux dans lesquels le Clergé a fait longtems gémir les Rois & les peuples. En un mot l'esprit humain semble faire des efforts en tout pays pour briser ses chaînes.

Cela posé, nous allons examiner sans préjugés la vie de Jésus-Christ. Nous ne puiferons nos faits que dans les Evangiles mêmes, c'est-à-dire, dans des mémoires respectés & avoués par les Docteurs de la Religion Chrétienne. Nous employerons les secours de la critique pour éclaircir ces mêmes faits. Nous exposerons de la façon la plus simple la conduite, les maximes & la politique d'un Législateur obscur, qui depuis sa mort s'est acquis une célébrité, laquelle il n'y a pas lieu de présumer qu'il ait prétendu de son vivant. Nous considérons dans son berceau une Religion, qui, destinée d'abord uniquement à la populace la plus vile de la nation la plus abjecte, la plus

cré-

crédule, la plus stupide de la terre, est devenue peu à peu la maîtresse des Romains, le flambeau des nations, la Souveraine absolue des Monarques Européens, l'arbitre des destinées des peuples, la cause de l'amitié ou de la haine qu'ils se portent, le ciment qui sert à fortifier leurs alliances ou leurs discordes, le levain toujours prêt à mettre les esprits en fermentation.

En un mot nous verrons un artisan, enthousiaste mélancolique & jongleur maladroit, sortir d'un chantier pour séduire des hommes de sa classe, échouer dans tous ses projets, être puni comme un perturbateur public, mourir sur une croix, & cependant après sa mort devenir le Législateur & le Dieu d'un grand nombre de peuples, & se faire adorer par des Etres qui se piquent de bon sens.

Il y a tout lieu de croire que si l'Esprit Saint eût prévu la fortune éclatante que devoit faire un jour la Religion de Jésus; s'il eût pu présenter qu'elle dût être par la suite des tems reçue par des Rois, des Nations civilisées, des Scavans, des personnes de la bonne compagnie; s'il eût soupçonné que cette Religion pouvoit être examinée, analysée, discutée, critiquée par des Logiciens; il y a, dis-je, lieu de croire qu'il nous auroit laissé sur la vie & la doctrine de son fondateur des mémoires moins informes, des faits mieux circonstanciés, des preuves plus authentiques, en un mot des matériaux mieux digérés que ceux qui nous restent.

Il eût choisi des Ecrivains plus habiles que

ceux qu'il a inspirés, pour transmettre aux nations les harangues & les actions du Sauveur du monde; il l'eût du moins fait agir & parler d'une manière plus digne d'un Dieu; il eût mis dans sa bouche un langage plus noble, plus clair, plus persuasif; il eût employé des moyens plus sûrs de convaincre la raison rebelle & de confondre l'incredulité.

Rien de tout cela n'est arrivé; l'Évangile n'est qu'un Roman Oriental, dégoûtant pour tout homme de bon sens, & qui ne semble s'adresser qu'à des ignorans, des stupides, des gens de la lie du peuple, les seuls qu'il puisse séduire (5). La critique n'y trouve nulle liaison dans les faits, nul accord dans les circonstances, nulle suite dans les principes, nulle uniformité dans les récits. Quatre hommes grossiers & sans lettres passent pour les véritables auteurs des mémoires qui contiennent la vie de Jésus-Christ; c'est sur leur témoignage que les Chrétiens se croient obligés d'admettre la Religion qu'ils professent, & d'adopter sans examen les faits les plus contradictoires, les actions les plus incroyables, les prodiges les plus étonnans, le système le plus décevant, la doctrine la plus inintelligible, les mystères les plus révoltans!

(5) Victor de Tunis nous apprend que dans le VIe. siècle l'Empereur Anastase fit corriger les Évangiles comme les ouvrages composés par des fots ou des gens sans lumières. *Messala confide, Anastasio Imperatore Judente, Evangelia, tanquam ab idiotis Evangelistis composita, reprehenduntur & emendantur.*

Cependant, en supposant que les *Evangelies* que nous avons entre les mains sont des auteurs à qui on les attribue, c'est-à-dire, ont été véritablement écrits par des Apôtres ou des Disciples des Apôtres, ne sembleroit-il pas que par-là-même leur témoignage devoit être suspect? Des hommes que l'on nous annonce comme ignorans & dépourvus de lumières, n'ont-ils pas pu se tromper? Des Enthousiastes, des Fanatiques très-crédulés n'ont-ils pas pu s'imaginer avoir vu bien des choses qui n'ont jamais existé, n'ont-ils pas été les dupes de la séduction? Des Imposteurs, fortement attachés à une secte qui les faisoit subsister, & qu'ils avoient par conséquent intérêts de soutenir, n'ont-ils pu attester des miracles & publier des faits dont ils connoissoient très-bien la fausseté? D'un autre côté les premiers Chrétiens, par une *pieuse fraude*, n'ont-ils point pu par la suite ajouter ou retrancher des choses essentielles aux ouvrages qu'on attribue à ces Apôtres? Au moins est-il certain qu'Origene se récrioit déjà dans le troisieme siècle contre la corruption des manuscrits. *Que dirons-nous, dit-il, des erreurs des copistes, & de la témérité impie qu'ils ont de corriger le texte? Que dirons-nous de la licence de ceux qui se mêlent d'interpoler ou d'effacer à leur gré?*

Toutes ces questions forment sans doute des préjugés légitimes contre ceux à qui l'on fait honneur des *Evangelies*, & contre la pureté du Texte de ces *Evangelies* mêmes. Au reste, il est très-difficile de s'assurer avec quelque degré de

certitude si ces Evangiles sont des auteurs dont ils portent les noms. En effet tout nous prouve que dans les premiers siècles du Christianisme il y eut un très-grand nombre d'Evangiles différens les uns des autres, composés pour l'usage des diverses Eglises, & des diverses sectes de la Religion Chrétienne. Cette vérité a été reconnue par les historiens Ecclésiastiques les plus accrédités (6). Il y a donc lieu de

(6) Voyez Tillemon. Tome II. pag. 47. 257. 438. S. Epiphân. Homil. 34. Le célèbre Henri Dowel assure que ce ne fut que sous le regne de Trajan, ou même d'Adrien, c'est-à-dire, plus d'un siècle après J. C., que l'on fit un recueil ou Canon des Ecrits qui composent le nouveau Testament : ces Ecrits jusqu'alors avoient été cachés dans les archives des Eglises, & étoient entre les mains des Prêtres, qui pouvoient en disposer à leur gré. V. H. Dodwelli dissertationes in Irenæum. pag. 66. & suiv. (On peut encore y joindre l'ouvrage profond de M. Fréret, publié en 1766 sous le titre d'Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne.) Au reste il est évident que parmi les Docteurs des premiers Chrétiens il s'est trouvé un grand nombre de pieux faulxaires, qui, pour faire valoir leur cause, ont supposé & forgé des Evangiles, des Légendes, des Romans, des Oracles de Sibylles, en un mot des ouvrages dont l'imposture & la folie ont été si frappantes, que l'Eglise elle-même a été forcée de les rejeter. Pour se convaincre du fait on n'a qu'à jetter les yeux sur l'ouvrage qui a pour titre : Codex Apocryphus Novi Testamenti publié par J. A. Fabricius, Hamburgi 1719. La mode de faire des Romans Evangéliques n'est pas encore passée dans l'Eglise Romaine. Un Jésuite nommé le P. Jérôme Xavier, Missionnaire en Perse, composa en langue Persanne une histoire ridicule de Jésus, de sa mere & de S. Pierre, qui a été publiée en Persan & en Latin sous le titre de *Historia Christi Persica. in-4^o. Lugd. Batav. 1639.*

Soupçonner que ceux qui composoient ces *Evangelies*, dans la vue de leur donner plus de poids, ont pu les attribuer à des Apôtres ou des Disciples, qui dans le vrai n'y avoient eu aucune part. Cette idée une fois adoptée par des Chrétiens ignorans & crédules, a pu se transmettre d'âges en âges, & passer à la fin pour indubitable dans des tems où il n'étoit plus possible de constater ni les auteurs ni les faits rapportés.

Quoi qu'il en soit, dans une cinquantaine d'*Evangelies* dont le Christianisme fut inondé

B 3

Tout le monde connoît l'*histoire du peuple de Dieu*, tout récemment publiée par le R. P. Berruyer. On fait que dans le 13^e. siècle les Freres Mineurs composerent un livre sous le titre d'*Evangile éternelle*. En un mot dans tous les tems, des Chrétiens, soit orthodoxes, soit hérétiques, se sont pieusement occupés à tromper les simples. Quelques-uns ont été jusqu'à supposer des ouvrages à Jésus, dont nous avons une Lettre au Roi *Abgar*. Il est bon de remarquer que des Auteurs approuvés par l'Eglise, tels que S. Clément Romain, S. Ignace Martyr, S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, ont cité des passages qui ne se trouvent point dans les IV *Evangelies* qu'on admet à présent. Quand la Religion Chrétienne fut établie & eut été adoptée par des personnes moins stupides que ses premiers adhérens, les chefs de l'Eglise, craignant de se rendre méprisables eux-mêmes, firent un triage parmi les recueils de fables dont on étoit inondé, & déclarerent *apocryphes* des ouvrages qu'ils jugerent capables de décréditer les auteurs respectables à qui on les attribuoit. Il paroît cependant que ces ouvrages avoient été précédemment admis & cités par des Docteurs moins difficile, que leurs successeurs. Ces Ecrits, dont quelques-uns nous restent, prouvent & l'effronterie de leurs fabricateurs & l'imbécillité des premiers Chrétiens, à qui l'on présentoit de semblables Romans.

dans son commencement, l'Eglise, assemblée en Concile à Nicée, en choisit quatre seulement, & rejetta tous les autres, comme apocryphes, quoiqu'ils n'eussent rien de plus ridicule que ceux qui furent admis. Ainsi au bout de trois siècles (c'est-à-dire, l'an 325 de l'Ere Chrétienne) des Evêques décidèrent que ces quatre Evangiles étoient les seuls que l'on dût adopter, ou qui eussent été véritablement inspirés par le St. Esprit. Un miracle leur fit découvrir cette importante vérité, difficile à démêler dans un tems déjà très-éloigné de celui des Apôtres. On plaça, dit-on, pêle-mêle les livres apocryphes & les livres authentiques sous un autel; les Peres du Concile se mirent en prières pour obtenir du Seigneur qu'il permit que les livres faux ou douteux restassent sous l'autel, tandis que ceux qui seroient vraiment inspirés par le Saint-Esprit viendroient se placer d'eux-mêmes sur cet autel, ce qui ne manqua pas d'arriver. C'est donc de ce miracle que dépend notre foi! C'est à lui que les Chrétiens doivent l'assurance de posséder des Evangiles vrais, ou des mémoires fideles sur la vie de Jésus-Christ! C'est-là uniquement qu'il leur est permis de puiser les principes de leur croyance & les règles de la conduite qu'ils doivent tenir pour se procurer le salut éternel!

Cela posé l'autorité des livres qui servent de base à la Religion Chrétienne, n'est fondée que sur l'autorité d'un Concile, c'est-à-dire, d'une assemblée de Prêtres & d'Evêques. Mais ces Evêques & ces Prêtres, juges & parties dans cette affaire à laquelle ils étoient visible-

ment intéressés, n'ont-ils pas pu se tromper ? Indépendamment du miracle apocryphe qui leur fit distinguer les vrais Evangiles des faux, ont-ils eu quelque signe propre à leur faire distinguer les écrits qu'il falloit admettre de ceux que l'on devoit rejeter ?

On nous dira que l'Eglise, assemblée dans un Concile général, est infaillible ; que l'Esprit Saint l'inspire alors, & que ses décisions doivent être regardées comme celles de Dieu lui-même. Si nous demandons où est la preuve que l'Eglise jouisse de cette infaillibilité ; on nous répondra que l'Evangile l'assure, & que Jésus-Christ a formellement promis d'affister son Eglise de ses lumières, jusqu'à la consommation des siècles. Sur quoi les incrédules répliqueront que l'Eglise ou ses Ministres se font donc des droits à eux-mêmes, vu que c'est leur autorité qui seule établit l'autenticité de ces livres dans lesquels leur autorité propre est établie ; ce qui est visiblement un cercle vicieux. En un mot une assemblée d'Evêques & de Prêtres a décidé que les livres qui leur attribuent une autorité infaillible ont été divinement inspirés.

Malgré cette décision, il nous reste pourtant encore quelques difficultés sur l'autenticité des Evangiles. En premier lieu, l'on pourroit demander si la décision du Concile de Nicée, composée de 318 Evêques, doit être regardée comme celle de l'Eglise universelle ? Tous ceux qui formoient cette assemblée ont-ils été parfaitement d'accord entre eux ? N'y eut-il point de disputes entre ces hommes inspirés par l'Esprit

Saint ? Leur décision fut-elle unanimement acceptée ? L'autorité séculière de Constantin n'eut-elle pas beaucoup de part à l'acceptation des Décrets de ce fameux Concile ? Dans ce cas ne seroit-ce pas la puissance Impériale qui auroit, bien plus que l'autorité Spirituelle, décidé de l'autenticité des Evangiles ?

En second lieu, beaucoup de Théologiens conviennent que l'Eglise universelle, quoiqu'infail-
 lible dans le dogme, peut errer dans les faits : or il est évident que dans le cas dont il s'agit le dogme dépend des faits. En effet avant de décider si les dogmes contenus dans les Evangiles sont divins, il eût fallu sçavoir, à n'en pouvoir douter, si les quatre Evangiles en question ont été réellement écrits par les auteurs inspirés à qui on les attribue, ce qui est visiblement un fait. Il auroit fallu sçavoir de plus si ces Evangiles n'ont jamais été altérés, tronqués, augmentés, interpolés, falsifiés par les différentes mains par lesquels ils ont passé pendant le cours de trois siècles ; ce qui est encore un fait. Les Prêtres du Concile ont-ils pu nous garantir infailliblement la probité de tous les dépositaires de ces écrits, l'exactitude de tous les copistes ? Ces Peres ont-ils pu décider sans appel que pendant un si longtems personne n'eut inséré dans ces mémoires des récits merveilleux ou des dogmes inconnus des écrivains que l'on en suppose les auteurs ? L'Histoire Ecclésiastique ne nous apprend-elle pas que dès l'origine du Christianisme il y eut des schismes, des disputes, des hérésies & des sectes sans nombre, & que chacun des disputans fondeoit également

son opinion sur l'Évangile ? Du tems même du Concile de Nicée ne trouvons-nous pas que l'Eglise entière étoit divisée sur l'article fondamental de la Religion Chrétienne, je veux dire, sur la Divinité de Jésus-Christ ?

Ainsi en regardant la chose de près, nous trouverons que le Concile de Nicée fut le véritable instituteur de la Religion Chrétienne, qui jusqu'à lui erroit à l'aventure, ne sçavoit à quoi s'en tenir, ignoroit si Jésus étoit un Dieu, n'avoit point d'Évangiles authentiques, manquoit d'une loi sûre, n'avoit aucun corps de doctrine à laquelle on pût se fier. Un nombre d'Évêques & de Prêtres, très-petit en comparaison de ceux qui composoient toute l'Eglise Chrétienne, & ces Évêques, très-peu d'accord entre eux, ont décidé de la chose la plus essentielle au salut des nations. Ils ont décidé de la Divinité de Jésus ; ils ont décidé de l'authenticité des Évangiles ; ils ont décidé que d'après ces Évangiles leur autorité propre devoit être réputée infallible ; en un mot ils ont décidé de la foi. Cependant leurs décisions seroient demeurées sans forces si elles n'eussent été appuyées de l'autorité de Constantin ; ce Prince fit prévaloir l'opinion de ceux des Peres du Concile qui sçurent pour un tems l'attirer de leur côté (7),

(7) L'Histoire Ecclésiastique nous prouve que Constantin par la suite persécuta S. Athanase, l'exila à Trèves, & mourut Arien. Son fils Constantius vécut & mourut dans la même secte. Bien plus, le P. Pétau, Jésuite, ainsi que d'autres Sçavans, a cru qu'avant le Concile de Nicée l'Eglise étoit Socinienne ou Arienne. Au moins est-il certain que le mot *consubstantiel*, qui fut adopté & consacré

& qui parmi cette foule d'Évangiles & d'écrits, dont le Christianisme étoit inondé, ne manquent pas de déclarer divins ceux qu'ils jugerent les plus conformes à leurs opinions particulières ou à la faction dominante. Dans la Religion, comme ailleurs, *la raison du plus fort est toujours la meilleure.*

Voilà donc en dernier ressort l'autorité d'un Empereur qui décide des points capitaux de la Religion Chrétienne ! Cet Empereur très-peu sûr de sa foi, décide jusqu'à nouvel ordre, que Jésus est un Dieu *consubstantiel* à son père, & force d'admettre comme inspiré les quatre Évangiles que nous avons entre les mains ; c'est dans ces mémoires, exclusivement adoptés par quelques Pères du Concile de Nicée ; par eux attribués à des Apôtres, ou à des témoins irréprochables, inspirés par l'Esprit Saint ; par eux proposés comme devant servir de règle aux Chrétiens, que nous allons chercher les matériaux de notre histoire. Nous les présenterons avec fidélité ; nous comparerons & nous rapprocherons les récits souvent discordans, qu'ils contiennent ; nous verrons si les faits qu'ils nous offrent sont dignes de Dieu & propres à procurer aux hommes les avantages qu'ils atten-

tué par ce Concile, avoit été proscrit & condamné par le Concile d'Antioche, tenu contre le fameux Paul de Samosate. Mais nos Docteurs ont la ressource de dire avec *S. Augustin* que les anciens Conciles généraux eux-mêmes sont corrigés par des Conciles postérieurs : *Ipsa plenaria Concilia priora a posterioribus emendantur* : ou bien ils nous disent avec le Cardinal de Cusa, que l'Église, en changeant d'avis, nous oblige de croire que Dieu en change aussi. C'est ainsi que le Clergé se joue des Chrétiens !

dent. Cet examen pourra nous mettre à portée de juger sagement de la Religion Chrétienne, du degré de confiance que l'on doit avoir en elle, de l'estime que l'on doit faire de ses leçons & de ses dogmes, de l'idée que l'on peut se former de Jésus son fondateur.

Quoique pour composer cette histoire nous nous soyons fait la loi de n'employer que les Evangiles, c'est-à-dire, des matériaux approuvés par l'Eglise, nous n'osons pourtant nous flatter qu'elle plaise à tout le monde, ni même que l'Eglise adopte notre travail. Les rapprochemens que nous ferons, les interprétations que nous donnerons, les réflexions que nous présenterons aux lecteurs ne seront pas toujours entièrement conformes aux vues de nos guides spirituels, dont la plupart sont ennemis de tout examen. Mais nous leur représenterons que la critique donne un nouveau lustre à la vérité; que rejeter tout examen c'est reconnoître la foiblesse de sa cause; que ne vouloir pas qu'on la discute c'est avouer qu'elle est incapable de soutenir aucune épreuve.

Si l'on nous dit que nos idées sont entièrement opposées aux décisions des Conciles, des Peres, de l'Eglise universelle; nous répondrons que d'après les livres sacrés la résistance n'est pas toujours un crime; nous nous appuyerons de l'exemple d'un Apôtre, à qui la Religion Chrétienne a les plus grandes obligations, que dis-je! à qui seul elle doit peut-être son existence. Or cet Apôtre se glorifie d'avoir résisté en face au grand St. Pierre, ce Chef visible de l'Eglise, établi par Jésus-Christ lui-même pour paître son

troupeau, & dont par conséquent l'infaillibilité est pour le moins aussi probable que celle de ses successeurs, & même que celle de l'Eglise assemblée en Concile Oecuménique.

Si l'on nous taxe d'*innover*, nous nous appuyerons de l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui fut regardé comme un *novateur* par les Juifs, trop entêtés de leur antique loi, & qui fut le martyr de la réforme qu'il vouloit introduire. Cependant nous déclarons hautement n'avoir nulle envie de l'imiter en cela; nous ne voulons prêcher que jusqu'au martyr exclusivement. Si la doctrine qu'on présente déplaît, comme l'auteur ne prétend point à l'inspiration divine, il laisse à chacun la liberté de rejeter ou d'admettre ses interprétations, & sa façon d'envisager les choses. Il ne menace point de tourmens éternels ceux qui résisteront à ses arguments; il n'a point assez de crédit pour promettre le ciel à ceux qui s'y rendront; il ne prétend ni gêner, ni séduire ceux qui ne pensent pas comme lui; il voudroit seulement tranquiliser l'esprit, adoucir le fiel & calmer les passions de ces personnes zélées, toujours prêtes à tourmenter leurs semblables pour des opinions, qui peuvent ne pas paroître également convaincantes à tout le monde. Il se propose de faire sentir la ridicule cruauté de ces hommes de sang qui persécutent pour des dogmes, qu'ils ne comprennent point eux-mêmes. Il ose se flatter que ceux des lecteurs qui liront cet examen de sang-froid reconnoîtront qu'il est très-possible de douter de l'inspiration des auteurs Evangéliques, & de la mission divine

D'un Charlatan de Judée, sans cesser pour cela d'être honnête homme & raisonnable.

Ceux qui pourroient s'irriter contre cet ouvrage sont priés de se souvenir que la foi est un don du ciel, que *pauvreté n'est point vice*. Que si les Juifs n'ont point cru aux prodiges du Christ, dont ils furent les témoins, il est très-pardonna-ble d'en douter au bout de dix-huit siècles, sur-tout en trouvant ces merveilles transmises par des Ecrivains que le Saint-Esprit n'a pas jugé à propos d'inspirer uniformément, ni de mettre d'accord les uns avec les autres.

Enfin les dévots embrasés sont instamment suppliés de modérer leur sainte fureur, & de permettre à la douceur, si recommandée par leur divin Sauveur, de prendre quelquefois la place de ce zèle amer & de cet esprit persécuteur qui fait tant d'ennemis à la Religion Chrétienne & à ses Docteurs. Qu'ils se souviennent donc que, si c'est à la patience ou à la tolérance que le Christ promet la possession de la terre, il est bien à craindre que peu à peu l'orgueil, l'intolérance, l'inhumanité ne fasse détester les Ministres de l'Eglise, & ne leur fasse perdre cet empire sur les esprits qui leur paroît si doux. S'ils veulent régner sur des hommes raisonnables, il faut qu'ils leur montrent de la raison, des lumières, & sur-tout des vertus plus utiles que celles dont depuis longtems l'Evangile infecte les sociétés.

Jésus a dit de la façon la plus claire, *bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*; à moins que les interprètes ne trou-

vassent que cela signifie qu'il faut persécuter , exterminer , égorger ceux que l'on veut attirer.

S'il étoit permis de citer la maxime d'un profane à côté de celle du fils de Dieu , nous rapporterions ici celle du profond Machiavel , qui dit que *les Empires se soutiennent par les mêmes voyes par lesquelles ils se sont établis*. C'est à force de douceur , de patience & de prévenances que les Disciples du Christ sont parvenus dans l'origine à faire adopter la Religion Chrétienne. Leurs successeurs n'ont usé de violence que lorsqu'ils se sont vus appuyés par des Tyrans dévôts. Depuis ce tems l'Évangile de la paix a été le signal de la guerre ; les Disciples pacifiques de Jésus , devenus des guerriers implacables , se sont traités les uns les autres en bêtes féroces : l'Église s'est vue perpétuellement déchirée par des dissensions , des schismes , des factions. Si l'esprit primitif de patience & de douceur ne revient promptement au secours de la Religion , il est à craindre qu'elle ne devienne l'objet de la haine des nations , qui commencent à sentir que la morale est préférable à des dogmes obscurs , & que la paix vaut mieux que les fureurs sacrées des Ministres de l'Évangile.

On ne peut donc , pour leur propre intérêt , les exhorter trop vivement à la modération. Qu'ils imitent leur divin Maître qui jamais n'employa le pouvoir de son Père pour exterminer les Juifs , dont il avoit tant à se plaindre : il ne fit point descendre des nuées du ciel pour établir sa doctrine ; il aima mieux se livrer lui-même au bras *seculier* , que d'y livrer les mécréans , que ses

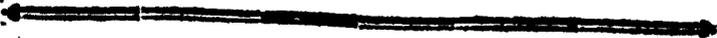
prouiges & ses raisons victorieuses ne pouvoient persuader. Quoiqu'il fût dépositaire de la puissance du Très-Haut ; quoiqu'il fût évidemment inspiré par son Esprit Saint ; quoiqu'il eût à ses ordres tous les Anges du Paradis, nous ne voyons pas qu'il ait fait de grands miracles sur l'esprit de ses auditeurs ; il leur permit de rester dans leur aveuglement, quoiqu'il ne fût venu que pour éclairer. Nous ne pouvons donner qu'une conduite si sage n'ait eu pour objet de faire sentir aux Pasteurs de son Eglise, (auxquels nous ne trouvons pas qu'il ait légué un pouvoir de convaincre & de convertir plus efficace qu'il n'avoit lui-même), que ce n'est point par la violence que l'on peut apprivoiser les esprits avec des choses incroyables, & qu'il ne seroit pas juste de forcer les autres de comprendre ce que, sans des grâces d'en-haut, l'on seroit dans l'impossibilité de comprendre soi-même, ou ce que, même avec ces grâces, on ne comprend que très-imparfaitement.

Mais il est tems de terminer la préface, peut-être déjà trop longue, d'un ouvrage, qui, même sans préambule, pourra bien ennuier le Clergé & donner de l'humour aux Sévres, & sur-tout aux dévots. L'auteur se rend justice, & croit en avoir assez dit pour être en droit de se promettre d'être attaqué par une nuée d'Écrivains, obligés par leur de repousser les traits, & de défendre, bien ou mal, une cause très-intéressante pour eux. Il attend à voir après sa mort son livre cruellement flétri, sa réputation déchirée, ses argumens mis en pièces ou

tronqués. Il s'entendra traiter d'impie, de blasphémateur, d'*Antechrist*; il aura le chagrin de se trouver surchargé de tous les titres que les aboyeurs d'Israël font dans l'usage de prodiguer à ceux qui les inquietent. Il n'en dormira pas moins; mais comme il pourroit se faire que son sommeil l'empêchât alors de répondre, il croit devoir faire entendre d'avance à ses pieux antagonistes que *des injures ne sont pas des raisons.* Il fait plus; il leur lègue un avis charitable, auquel les défenseurs de la Religion ne font pas communément assez d'attention. Ils sont donc avertis que si dans leurs sçavantes réfutations ils ne parvenoient point à résoudre complètement toutes les objections qu'on leur oppose, ils n'auroient rien fait pour leur cause. Les défenseurs infailibles d'une Religion dans laquelle on assure que tout est divinement inspiré, sont tenus de ne point laisser un seul argument en arriere, & doivent se persuader que répondre à un argument n'est pas toujours l'anéantir. Ils voudront bien encore se souvenir, qu'une seule fausseté; une seule absurdité, une seule contradiction, une seule bévue bien démontrée dans l'Évangile suffiroient pour rendre suspecte, & même pour renverser l'autorité d'un livre qui doit être parfait en tous points, s'il est vrai qu'il soit l'ouvrage d'un Être infiniment parfait. Un incrédule, n'étant qu'un homme, est quelquefois en droit de raisonner très-mal, mais il n'est jamais permis à un Dieu ou à ses organes ni de se contredire, ni de déraisonner.



HISTOIRE CRITIQUE DE JESUS-CHRIST.



CHAPITRE I.

*Tableau du Peuple Juif & de ses Prophètes,
Examen des Prophéties relatives à Jésus.*

POUR peu que l'on jette les yeux sur l'histoire des Juifs telle qu'elle nous est transmise dans leurs livres sacrés, on sera forcé de reconnoître que ce peuple fut en tout tems le plus aveugle, le plus stupide, le plus crédule, le plus superstitieux & le plus insensé qui ait paru sur la terre. Moÿse, à force de miracles ou de prestiges, parvint à subjuguier les Israélites; après les avoir tirés des fers des Egyptiens, il les mis dans les siens. Ce fameux Législateur ne s'est évidemment proposé dans les écrits & les institutions qu'on lui attribue, que de soumettre pour toujours les Hébreux à ses vues, & après lui, de les rendre esclaves de sa famille & de sa Tribu. En effet il est visible que toute l'œconomie Mosaïque n'eut jamais d'autre objet que de livrer le peuple d'Israël à la tyrannie &

2 HISTOIRE CRITIQUE

aux extorsions des Prêtres & des Lévites, que la loi promulguée au nom de l'Eternel autorisoit à dévorer le reste de la nation & à l'écraser sous un joug insupportable. En un mot le peuple choisi de Dieu ne parut destiné qu'à être la proie du Sacerdoce, qu'à satisfaire son avarice & son ambition, qu'à devenir l'instrument & la victime de ses passions.

En conséquence de sa loi & de la politique de ses Prêtres, le peuple de Dieu fut entretenu dans une ignorance profonde, dans une superstition abjecte, dans une aversion infociale & farouche pour le reste des hommes, dans une haine invétérée pour tous les autres cultes, dans une intolérance barbare & sanguinaire pour toutes les Religions étrangères. Tous les peuples voisins des Hébreux furent donc leurs ennemis : si la nation sainte fut l'objet de l'amour du Très-Haut, elle fut un objet de mépris & d'horreur pour tous ceux qui eurent occasion de la connoître. Graces à ses institutions religieuses & aux soins de ses Prêtres, cette nation sauvage ne put jamais se civiliser ; elle se tint engourdie dans l'ignorance la plus crasse ; elle n'eut d'autre ressort que celui du fanatisme ; elle n'eut d'activité que pour se nuire à elle-même & pour servir aveuglement la fureur de ses Prêtres, de ses Devins, de ses Inspirés, qui sans cesse profiterent de sa crédulité, pour lui montrer des prodiges & pour allumer son délire (1).

(1) Joseph nous apprend lui-même l'idée que l'on avoit de sa nation ; on disoit que les Juifs étoient les plus *stupides*.

Sous la conduite de Moÿse, & des Généraux ou Juges qui le gouvernerent ensuite, le peuple Juif ne se distingua que par des massacres, des guerres injustes, des cruautés, des usurpations, des infamies, qui lui étoient ordonnés au nom de l'Éternel. Fatigué du gouvernement de ses Prêtres, qui ne lui attira que des malheurs & des défaites sanglantes, ce peuple voulut des Rois; mais sous ces Princes l'Etat fut perpétuellement déchiré par des disputes entre le Sacerdoce & l'Empire. La superstition voulut toujours commander à la Politique; les Prophètes & les Prêtres prétendirent régner sur les Rois; ceux-ci furent rejetés du Seigneur & dès-lors méconnus & combattus par leurs propres sujets; quand il ne furent point assez soumis aux interpretes du Ciel. Des fanatiques & des imposteurs, maître absolus de l'esprit de leur nation, furent continuellement à portée de la soulever & d'exciter dans son sein les plus terribles révolutions. Ce furent les intrigues des Prophètes qui oterent la couronne à Saül & la firent passer à David, *cet homme selon le cœur de Dieu*, c'est-à-dire, si dévoué aux volontés des Prêtres. Ce furent des Prophètes qui pour pu-

C 2.

stupides des Barbares; & que jamais ils n'avoient rien inventé d'utile à la vie. V. JOSEPH. C. APPION LIB. II. (& le livre publié depuis peu sous le titre d'*Opinions des anciens sur les Juifs.*) Cependant il se trouve des Scavans assez aveugles pour prétendre que les Grecs ont emprunté un grand nombre d'idées Philosophiques & Théologiques des Juifs,

4 HISTOIRE CRITIQUE

nir Salomon de sa defection en la personne de son fils causerent la séparation des Royaumes de Juda & d'Israël. Ce furent des Prophètes qui mirent ces deux royaumes sans cesse aux prises, qui les affoiblirent l'un par l'autre; qui les désolèrent par des guerres de religion; enfin qui les conduisirent à la ruine entière, à une dispersion totale de leur habitans, à une longue captivité chez les Assyriens.

Tant de calamités ne firent point ouvrir les yeux aux Juifs; ils s'obstinèrent à méconnoître la vraie source de leurs maux. Rendus à leurs foyers par la bonté de Cyrus, ils furent de nouveau gouvernés par des Prêtres & des Inspirés, dont les maximes les rendirent turbulens & leur attirèrent la haine des Souverains qui les subjuguèrent. Les Princes Grecs traitèrent avec la plus grande dureté un peuple que les oracles de ses Prophètes & leur promesses rendirent toujours rebelle & indoptable. Enfin ce peuple devint la proie des Romains, dont il porta le joug en frémissant, contre lequel des imposteurs le souleverent souvent, & qui à la fin, lassés de ses révoltes fréquentes, le détruisirent entièrement.

Telle est en peu de mots l'histoire du peuple Juif. Il est l'exemple le plus mémorable des malheurs que peuvent produire le fanatisme & la superstition. En effet il est évident que les révolutions continuelles, les guerres sanglantes, & la destruction totale de cette nation, n'ont point eu d'autres cause que sa crédulité infatigable, sa soumission à des Prêtres, son enthousias-

me & son zèle furieux, excités par des inspirés. En un mot en lisant la Bible on est forcé de convenir que le peuple de Dieu, graces à la méchanceté de ses guides spirituels, a été sans contredit le peuple le plus malheureux qui ait jamais existé (2).

Cependant les promesses les plus solemnelles de *Jehovah* sembloient assurer à ce peuple un Empire florissant & puissant. Ce Dieu avoit fait une alliance éternelle avec Abraham & sa postérité; les Juifs, loin de recueillir les fruits de cette alliance, loin de jouir du bonheur qu'on leur avoit fait espérer, vécurent toujours dans l'infortune, & furent, plus que toutes les autres nations, les jouets d'affreuses révolutions. Néanmoins tant de malheurs ne furent point capables de les rendre plus sensés; l'expérience de tant de siècles ne les empêcha pas de se fier à des miracles si souvent démentis; plus il se virent malheureux, plus ils s'obstinèrent dans leur crédulité; la destruction de leur nation ne put leur faire douter ni de la bonté de leur loi, ni de la sagesse de leur institutions, ni de la véracités des Inspirés qui successivement se relayèrent, soit pour les menacer au nom du

C. 3

(2) L'Auteur a prouvé toutes ces vérités dans un ouvrage intitulé: *l'Esprit du Judaïsme*, qui peut être regardé comme l'Introduction de celui-ci. L'Empereur Julien dans son *Discours contre les Chrétiens*, conservé par S. Cyrille, compare la triste situation du Peuple Juif, si favorisé par la Providence; avec l'état florissant des autres nations.

6 HISTOIRE CRITIQUE

Seigneur, soit pour ranimer leurs espérances frivoles.

Fortement convaincus qu'il étoient la nation sainte & choisie par le Très-Haut, la seule digne de ses faveurs, malgré toutes leurs miseres ces Juifs se persuaderent toujours que leur Dieu ne pouvoit les avoir abandonnés : ils attendirent donc constamment la cessation de leurs peines ; ils se promirent une délivrance que des oracles obscurs leur faisoient espérer. Fondés sur ces notions fanatiques ils furent sans cesse disposés à écouter avidement tout homme qui s'annonça comme inspiré d'en-haut ; il coururent avec empressement à tout personnage singulier qui voulut alimenter leur attente ; ils suivirent quiconque eut le secret de les étonner par des prestiges, que leur stupidité leur fit prendre pour des miracles, pour des œuvres surnaturelles, pour des signes indubitables de la puissance divine. Disposés à voir du merveilleux dans les événemens les plus simples, tout imposteur adroit fut à portée de les tromper, & fut sûr de se faire plus ou moins d'adhérens, sur-tout parmi le peuple, qui par-tout est dépourvu d'expérience & de lumieres.

Ce fut au milieu d'un peuple ainsi disposé que parut le personnage dont nous écrivons l'histoire ; bientôt il trouva des sectateurs parmi des hommes de la plus vile populace ; secondé par eux il prêcha, selon l'usage, la réforme à ses citoyens ; il opéra des prodiges ; il se dit l'Envoyé de la Divinité ; il fonda sur-tout sa mission sur des prédictions vagues, obs-

cures , ambigues , contenues dans les livres saints des Juifs ; il se les appliqua à lui-même ; il s'annonça comme le *Messie* ou l'Envoyé , le libérateur d'Israël , qui depuis tant de siècles faisoient l'objet de l'attente de la nation. Ses Disciples , ses adhérens , & depuis leur successeurs ont trouvé le moyen d'appliquer à leur maître les prophéties anciennes dans lesquelles il sembloit le moins visiblement désigné. Les Chrétiens dociles & remplis de foi ont eu le bonheur de voir le fondateur de leur Religion prédit de la façon la plus claire dans tout l'ancien Testament ; à force d'allégories , des figures , d'interprétations , de commentaires , leurs Docteurs leur ont fait voir dans cette compilation informe tout ce qu'ils avoient intérêt d'y montrer. Quand les passages pris à la lettre ne se prétoient point à leurs vues , ils leur supposèrent un *double sens* ; ils prétendirent qu'il ne falloit point les entendre à la lettre , mais leur donner un *sens mystique , allégorique , spirituel*. En conséquence pour expliquer ces prédictions prétendues , on substitua continuellement un nom à un autre nom ; on rejetta le sens littéral pour adopter un sens figuré ; on changea la signification la plus naturelle des mots , on appliqua les mêmes passages à des événemens tout opposés ; on retrancha les noms de quelques personnages visiblement désignés pour mettre en leur place celui de *Jésus* ; en un mot on ne rougit point de faire l'abus le plus criant des principes du langage.

Le troisième chapitre de la Genèse nous four-

nit un exemple frappant de la manière dont les Docteurs de la Religion Chrétienne ont allégorisé les passages de l'Écriture, c'est-à-dire, leur ont donné l'entorse pour les appliquer à Jésus-Christ. Dans ce chapitre Dieu dit au serpent, convaincu d'avoir séduit la femme, *la semence de la femme te brisera la tête*. Cette prophétie paroît d'autant plus difficile à appliquer à Jésus-Christ que ces mots sont suivis de ceux-ci, *& tu lui mordras le talon*. On est très-embarrassé de comprendre comment cette *semence de la femme* doit s'entendre de Jésus. S'il étoit *le fils de Dieu*, ou Dieu lui-même, il n'a pu être produit par *la semence de la femme*; s'il étoit homme il n'est point désigné d'une façon particulière par ces mots, vu que tous les hommes sans exception sont produits de *la semence de la femme*. Selon nos interprètes le serpent, c'est le péché; la semence de la femme qui l'écrase, c'est Jésus incarné dans le sein de Marie. Cependant depuis la venue de Jésus-Christ le péché, figuré par le serpent, subsiste toujours: d'où l'on seroit en droit de conclure que Jésus-Christ ne l'a point détruit, & que par conséquent la prédiction ne s'est ni littéralement ni allégoriquement accomplie.

Dans le chapitre XXII de la Genèse Dieu promet à Abraham que toutes les nations *de la terre seront bénies dans sa race*. Les Hébreux nommoient *bénédictions* ce que parmi nous l'on nomme prospérités: Si Abraham & sa race ont joui d'une prospérité constante, ce ne fut que pendant très-peu de tems. Les Hébreux devin-

rent par la suite esclaves des Egyptiens, & furent, comme on a vu, le peuple le plus malheureux de la terre. Aussi les Chrétiens ont-ils donné un sens mystique à cette prophétie. Ils substituèrent le nom de *Jésus-Christ* à celui d'*Abraham*; c'est en lui que toutes les nations seront bénies; les avantages dont elles jouiront seront des persécutions, des calamités, des infortunes de toute espèce; ses Disciples subiront, ainsi que lui, des supplices douloureux. D'où l'on voit que suivant nos interpretes, le mot de *Bénédictions* a changé de sens, il ne désigne plus des prospérités, il signifie ce que l'on appelle dans le langage ordinaire des malédictions, des malheurs, des souffrances, des troubles, des divisions, des guerres de religion, en un mot des calamités dont les nations Chrétiennes ont été continuellement *bénies* depuis l'établissement de l'Eglise (3).

Les Chrétiens croyent surtout voir Jésus formellement annoncé dans le chapitre XLIX de la Genèse. Le Patriarche Jacob y promet la puissance souveraine à Juda. *Le Sceptre*, dit-il *ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Silho vienne, & près de lui s'assembleront les peuples.* C'est ainsi que plusieurs interpretes traduisent le verset 10 du 49^e chapitre de la Genèse. D'autres ont traduit: *l'autorité sera pour jamais dans Juda, lorsque le Messie sera venu.* D'autres lisent: *l'autorité sera dans Juda jusqu'à ce que l'Envoyé reçoive dans Silho la*

(3) Voyez le chapitre XVIII du présent ouvrage.

puissance souveraine. D'autres encore rendent ce passage de cette manière : le peuple de Juda sera dans l'affliction jusqu'à ce que l'Envoyé du Seigneur vienne la terminer : Et suivant d'autres, jusqu'à ce que la ville de Silbo soit détruite.

Cette diversité dans les traductions d'un même passage devoit sans doute rendre cette prophétie très-suspecte. 1°. On voit qu'il est impossible de déterminer la signification du mot *Silbo*, ni de sçavoir si c'est le nom d'un homme ou d'une ville. 2°. Il est prouvé par les livres saints également admis par les Juifs & les Chrétiens, que la puissance souveraine sortie de Juda, fut totalement anéantie pendant la captivité de Babylone, & ne s'est point rétablie depuis. Si l'on prétend que Jésus est venu rétablir la puissance de Juda, nous dirons qu'au contraire du tems de Jésus, Juda fut sans autorité, puisque la Judée étoit soumise au Romains. En conséquence nos Docteurs ont encore recours à l'allégorie : selon eux la puissance de Juda fut la puissance spirituelle de Jésus-Christ sur les Chrétiens, désignés par Juda.

Ces mêmes Docteurs voyent pareillement Jésus-Christ annoncé par Balaam, qui cependant n'étoit qu'un faux Prophète. Voici comme il s'exprime dans le chapitre 24 des Nombres. *Celui qui a entendu la parole de Dieu & qui sçait la science du Souverain, qui a vu la vision du Tout-puissant, qui dort & a les yeux ouverts, dit : je le verrai, mais non pas maintenant : je le regarderai, mais non de près. Une Etoile est sortie de Jacob, & un Sceptre s'est élevé d'Israël.*

Et c. Dans ce galimathias inintelligible on prétend montrer aux Chrétiens une prédiction claire du fondateur de leur religion. C'est lui qui est une *Etoile*, parce que la doctrine lumineuse éclaire tous les esprits. Ce *Sceptre qui s'est élevé d'Israël*, c'est la croix du Christ, à l'aide de laquelle il a triomphé du Démon, qui malgré cette victoire ne laisse pas de régner encore sur la terre & de rendre inutile le triomphe de Jésus-Christ.

Mais de toutes les prophéties connues dans l'Ancien Testament il n'en est pas que les Docteurs Chrétiens aient fait plus valoir que celle qui se trouve dans le chap. VII, vers. 14. *Une Vierge ou une jeune femme* (car le mot hébreu signifie l'une & l'autre) *concevra, elle enfantera un fils & elle l'appellera Emmanuel*. Pour trouver Jésus-Christ dans cette prédiction, il est d'abord nécessaire d'être convaincu que cette Vierge ou femme est *Marie*; ensuite il faudra ne point douter que le nom *Emmanuel* ne soit le même que *Jésus*. On a objecté, & l'on objectera toujours contre cette prophétie qu'il suffit de lire le chapitre d'Isaïe, d'où ce passage est tiré, pour se convaincre que le Prophète y a en vue *Achaz*, Roi de Juda. En effet ce Prince nous y est représenté comme consterné par l'arrivée de *Razin* & de *Phacée*, Rois de Syrie & d'Israël, qui avec leurs forces réunies venaient fondre sur ses Etats. Isaïe l'encourage en lui représentant qu'il lui reste encore des forces; il lui promet l'assistance du Seigneur; ce que faisoit toujours chaque Prophète dans son propre parti. Pour ga-

rant de la vérité de ces promesses, Isaïe dit à son Roi qu'il n'a qu'à lui demander un signe : ce Prince découragé répond qu'il ne veut point tenter le Seigneur. Cependant le Prophète qui veut le convaincre, lui annonce un signe ; *une jeune femme, dit-il concevra, elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuel.* Or le chapitre suivant nous apprend quelle étoit cette jeune femme ; c'étoit la femme d'Isaïe lui-même : *j'ai pris, dit-il, de fideles témoins Et me suis approché de la Prophétesse, laquelle a conçu Et enfanter un fils.* La simple inspection de ce texte semble donner gain de cause aux incrédules, qui prétendent que cette prophétie n'est nullement applicable à Jésus-Christ ; mais les Théologiens ont pour eux le droit de l'interpréter de la façon la plus favorable à leurs vues ; sans compter le suffrage de St. Matthieu qui étoit divinement inspiré, comme les Peres du Concile de Nicée l'ont décidé sans appel.

En continuant à lire Isaïe on trouve encore un passage favorable aux deux partis, *Un petit enfant nous est né, dit le Prophète, la domination est mise sur son épaule.* Si l'enfant prédit par Isaïe est né de son tems, on ne peut plus dire que le Prophète ait voulu parler de Jésus-Christ qui est né plusieurs siècles après lui ; d'ailleurs la naissance de Jésus étant si éloignée, ne pouvoit être un signe de délivrance pour Achaz que ses ennemis ferroient de très-près. Voilà ce qu'opposent les incrédules ; il est vrai que l'on répond que les Prophètes parloient des événemens futurs comme s'ils étoient ou passés ou

présens; il ne manque à cette réponse que d'être fondée en preuves. On ajoute encore que la naissance du fils d'Isaïe n'étoit que la figure de celle de Jésus-Christ à qui d'ailleurs on assure que pouvoit seule convenir *la domination sur l'épaule* dont il est ici parlé, & dans laquelle nos Docteurs voyent très-clairement désignée la croix que Jésus-Christ porta sur ses épaules en allant au Calvaire. Ainsi nos interpretes ont le bonheur de voir le signe de la *domination* ou de l'Empire, dans ce qui paroît à des yeux moins éclairés le signe du supplice, de la foiblesse & de l'esclavage!

Il est bon d'observer encore sur ce qui vient d'être dit que dans le système des Chrétiens il n'est aucunement nécessaire qu'une prophétie ait du rapport dans toutes ses parties avec le sujet ou le fait auquel on l'applique. Les Auteurs sacrés ne prennent pour citer une prophétie qu'un passage, qu'une phrase détachée, ou même souvent un seul mot convenable à la matière qu'ils traitent, sans s'embarasser si ce qui précède ou ce qui suit la citation qu'ils prennent, a du rapport ou nom avec les choses dont ils parlent. Ainsi dans l'exemple dont il s'agit, St. Matthieu voulant citer Isaïe & appliquer une prophétie à Jésus-Christ, ne prend dans ce Prophète que ces mots détachés, *une vierge ou une jeune femme concevra* &c. il ne lui en faut pas davantage, selon cet Evangeliste Marie vierge avoit conçu: Isaïe avoit dit qu'une fille ou femme concevroit, il en conclut sur le champ que la conception de Jésus étoit prédite.

par Isaïe. Ce rapport si vague suffit à St Matthieu & à tous les Chrétiens, qui d'après lui croient voir leur fondateur désigné dans cette prophétie.

C'est en suivant cette méthode si étrange que l'on a encore allégué l'autorité d'Isaïe pour prouver que Jésus étoit le Messie promis aux Juifs. Dans le chap. 50. ce Prophète décrit d'une façon très pathétique les malheurs & les souffrances de son confrère Jérémie. On s'est long-tems efforcé d'appliquer cette prophétie au Christ, on l'a vu clairement désigné dans cet *homme de douleurs* dont Isaïe parle en cet endroit, que l'on a regardé; plutôt comme une narration fidèle & détaillée de la passion de Jésus; que comme une prédiction. Mais enfin la saine critique a forcé de reconnoître qu'il n'étoit question que de Jérémie dans cette histoire. Néanmoins pour ne point se priver des ressources que peut fournir un passage si utile, on a décidé qu'en fait de prophéties le *rapproch indirect* devoit avoir lieu; par ce moyen en convenant que le récit d'Isaïe avoit Jérémie pour objet, l'on a mis en principe que Jérémie étoit *la figure* ou le *Type* de Jésus-Christ. Ce n'est pas que la vie de l'un & de l'autre ait été parfaitement conforme, mais dans la Religion Chrétienne la conformité suivie des rapports n'est pas absolument requise pour la justesse des parallèles.

Cette façon de raisonner, particulière à la Religion Chrétienne, lui fut de la plus grande commodité. St. Paul sur-tout, ainsi que la plupart

des premiers prédicateur du Christianisme , & après eux les Peres & les Docteurs de l'Eglise , se sont servis avec succès de cette rare méthode pour prouver leur systême. Selon eux tout sous l'ancienne loi fut l'image de la nouvelle ; les personnages les plus célèbres de l'ancien Testament figuroient prophétiquement Jésus-Christ & son Eglise, *Abel* assassiné par son frere fut une figure prophétique de Jésus mis à mort par les Juifs. Le sacrifice d'*Isaac* , qui ne fut point consommé , fut l'image de celui qui fut consommé sur la croix. Les récits ou prédictions qui avoient eu visiblement pour objet Abraham , Isaac & Jacob , Moÿse , Josué , Samuel , David , Salomon , Jérémie , Zorobabel , ou d'autres personnages anciens furent appliqués à Jésus-Christ. Sa mort fut représentée par *le sang des boucs & des taureaux*. En un mot à l'aide de leur allégories toute l'histoire ancienne des Juifs ne servit qu'à annoncer les événemens de la vie du Christ , & l'histoire de l'établissement de sa religion. En s'y prenant de cette maniere il est facile de trouver dans l'Ecriture tout ce dont on a besoin.

Il seroit inutile de discuter ici la fameuse prophétie *des soixante-dix semaines* de Daniel , dans laquelle les Docteurs Chrétiens croient voir la venue du Christ très-clairement annoncée. Il est vrai que si Daniel ou ses éditeurs avoient eu soin de spécifier la nature de ces *Semaines* , ils auroient épargné bien des peines aux interpretes ; alors cette prédiction auroit pu être d'une très-grande ressource pour la Religion Chrétienne. En effet les plus habiles critiques avouent qu'ils

font très - embarrassés quand il s'agit de fixer le commencement & la fin de ces soixante-dix Semaines; ils n'ont jamais pu s'accorder là-dessus, ni convenir entre eux d'une date précise, qui manque jusqu'à présent au grand événement de la venue du Messie. On sçait que les Juifs faisoient usage de semaines de jours, de semaines de semaines, de semaines d'années. C'est par une conjoncture purement hazardée que l'on avance dans la Bible de Louvain que les semaines dont il est parlé dans Daniel, sont des semaines d'années. Cependant cette supposition elle-même n'éclaircit rien, puisque le calcul de la table chronologique que les Docteurs de Louvain ont publiée, ne nous donne que 343 ans, écoulés entre le tems où ils font commencer ces semaines, & la mort de Jésus - Christ. Plusieurs critiques ont cru que cette prédiction avoit été ajoutée après coup au texte de Daniel en faveur de Jonathan Maccabée. On peut juger du peu de fond que l'on peut faire sur cette prophétie de Daniel par le nombre prodigieux des commentaires qui ont été faits sur elle. (4). Cela

Le célèbre Antoine Collins a composé en Anglois deux ouvrages curieux & profonds, dans lesquels il a prouvé de la façon la plus claire qu'aucune des prophéties de l'Ancien Testament ne peut être littéralement appliquées à Jésus. (On a publié depuis peu un extrait en François de ces deux ouvrages de Collins sous le titre d'*Examen des Prophéties qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, à Londres 1768 in 8vo.) Nous avons encore là-dessus plusieurs écrits solides composés par des Juifs, & entr'autres deux ouvrages, dont l'un a pour titre: *Libet Nizzachon veius*, & l'autre, *Munimen fidei*, qui se trou-

Cela posé, sans nous arrêter plus long temps sur des prophéties inintelligibles pour ceux mêmes qui les citent en preuve, passons à la vie de Jésus-Christ, & voyons si elle sera plus propre à confirmer un Chrétien dans sa Religion.

CHAPITRE II.

De la naissance de Jésus-Christ.

TOUTES les prophéties consignées dans les livres saints, ou répandues parmi les Juifs, s'accordoient à leur faire espérer le retour de la faveur du Tout-Puissant; Dieu leur avoit promis un Libérateur, un Envoyé, un *Messie* qui rétablirait la puissance d'Israël. Ce libérateur devoit sortir de la race de David, prince selon le cœur de Dieu, si soumis, aux Prêtres, si zélé pour la religion. Ce fut sans doute pour

trouvent dans le recueil intitulé : *Tela ignea Sacrae*, publié par Wagenfeil, en un volume in-4°. Alors en 1682 : On peut y joindre l'ouvrage qui a pour titre : *Philippi à Limborch de Veritate religionis Christiana amica collatio cum erudito Judaeo*, in-4°. Enfin on trouvera le sens naturel des prophéties judaïques dans un ouvrage curieux du Juif *Isaac Orabio*, dans lequel cette matière est savamment traitée. Cet ouvrage, dont il existe des manuscrits, a pour titre : *Israël vengé, ou exposition naturelle des Prophéties que les Chrétiens appliquent à Jésus.*

récompenser la dévotion & la docilité de ce saint usurpateur, que les Prophètes & les Prêtres, comblés de ses bienfaits, lui promirent au nom du Ciel que sa famille régneroit toujours. Si cette prédiction fameuse se démentit par la suite durant la captivité de Babylone & les tems qui la suivirent, les Juifs d'alors, non moins crédules que leurs ancêtres, demeurèrent dans l'attente & se persuadèrent qu'il étoit impossible que leurs Prophètes & leurs Devins eussent pu ou voulu les tromper. En conséquence ils s'imaginèrent que leurs oracles tôt ou tard devoient s'accomplir, & que l'on verroit un descendant de David remettre la nation en honneur.

Ce fut pour se conformer à ces prédictions & à ces notions populaires que les Ecrivains des Evangiles eurent soin de faire à Jésus-Christ une généalogie, par laquelle ils prétendirent prouver qu'il descendoit en droite ligne de David, & par conséquent, en vertu de sa naissance, avoit le droit de prétendre à la qualité de Messie. Cependant la critique s'est exercée sur cette généalogie : ceux qui n'ont pas la foi ont été surpris de voir que le Saint-Esprit l'eût dictée diversement aux deux Evangelistes qui nous l'ont rapportée. En effet, comme on l'a tant de fois observé, la généalogie donnée par saint Matthieu n'est point la même que celle de saint Luc; disparité qui a jeté les Interprètes Chrétiens dans des embarras dont jusqu'ici toute leur subtilité n'a encore pu les tirer. Ils nous disent que l'une de ces généalogies est celle de Joseph :

mais en supposant ce Joseph de la race de David, un Chrétien ne peut croire qu'il fut le vrai père de Jésus-Christ, puisque sa religion lui enjoint de croire fermement que Jésus est le fils de Dieu. Cela posé, ces deux généalogies disparates seront celles de Marie; mais dans ce cas le Saint-Esprit s'est trompé sur l'une de ces généalogies, & les incrédules auront toujours lieu de se plaindre du peu d'exactitude des Ecrivains qu'il a daigné inspirer. Ainsi de quelque façon qu'on s'y prenne, l'une des généalogies des Evangiles se trouvera toujours fautive & incomplète; & la descendance de Jésus sera très-faiblement constatée. Cependant c'étoit un point qui méritoit quelque attention: vu que relativement aux Juifs, c'étoit évidemment sur cette naissance illustre que les droits du Messie devoient être fondés.

Quoi qu'il en soit, examinons les détails qui précéderent & accompagnerent la naissance du Christ. Un seul Evangéliste nous les a transmis, tous les autres ont passé légèrement sur des circonstances aussi merveilleuses qu'importantes. S. Matthieu, content de sa généalogie, ne parle qu'en peu de mots de la façon surnaturelle dont Jésus fut formé dans le sein de sa mère. La parole d'un Ange, vu en songe, suffit pour rassurer Joseph sur la vertu de sa femme, il adopte l'enfant qu'elle porte sans aucune difficulté. St. Marc ne fait aucune mention de cette aventure mémorable. St. Jean qui eût pu orner ce fait à l'aide de sa théologie mystique & platonicienne, ou plutôt l'embrouiller d'une

maniere à le mettre à l'abri des attaques de la critique, n'en a point dit un mot. Nous sommes donc réduits à nous servir des matériaux que saint Luc nous a laissés.

Suivant cet Évangéliste, *Elizabeth*, parente de Marie, & femme du Prêtre nommé *Zacharie* (1) étoit dans le sixième mois de sa grossesse, lorsque l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David avoit épousée; & cette Vierge s'appelloit Marie. L'Ange, étant entré dans le lieu où elle étoit, lui dit: je vous salue, & pleine de graces, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénite entre toutes les femmes. Mais elle l'ayant entendu; fut troublée de ses paroles, & elle pensoit quelle pouvoit être cette salutation! L'Ange lui dit: ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein; & vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Alors Marie dit à l'An-

(1) Quelques critiques ont tiré de cette parenté d'*Elizabeth* avec la Vierge *Marie*, une preuve que celle-ci n'étoit point de la race de David; vu qu'*Elizabeth*, pour épouser un Prêtre, devoit être de la Tribu de Lévi, attendu que les Juifs ne se marioient que dans leur propre Tribu, auquel cas sa parente *Marie* devoit être pareillement de la Tribu de Lévi, & non de celle de Juda, dont étoit David. Au reste S. Augustin nous apprend que de son tems plusieurs ouvrages qu'il qualifie d'*apocryphes*, disoient *Marie* de la Tribu de Lévi. V. LIB. XXIII, CONTRA FAUSTUM, CH. 9.

» ge, comment cela se fera-t-il ? car je ne con-
 » nois point d'homme. L'Ange lui répondit : le
 » Saint-Esprit demeurera en vous, & la vertu
 » du Très-haut vous couvrira de son ombre ;
 » c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous
 » sera appelé le fils de Dieu Alors
 » Marie dit : voici la Servante du Seigneur ;
 » qu'il me soit fait suivant votre parole. Ensuite
 » l'Ange se sépara d'elle “, ajoute le texte ; &
 cela n'a rien de merveilleux.

Rien de plus simple que cette narration : pour peu qu'on y réfléchisse on en verra disparaître le merveilleux ; on trouvera que l'on a eu le plus grand soin d'y ménager la pudeur des jeunes personnes qui pourroient lire ce récit. Un Ange entre chez Marie dont l'époux étoit absent. Il la salue, c'est-à-dire, lui fait un compliment dans la langue du pays, qui, traduit suivant le génie de la nôtre, signifie : *Bon jour, ma chere Marie! je vous trouve adorable : que d'attraits ! que de graces ! vous êtes de toutes les femmes la plus belle à mes yeux. Vos charmes vous sont garants de ma sincérité. Couronnez donc mes yeux. Ne craignez point les suites de votre complaisance ; votre époux est un sot, à qui par des visions & des songes on peut faire croire ce qu'on voudra. Le bon homme regardera votre grossesse comme l'effet d'un miracle du Très-Haut ; il adoptera votre Enfant avec joie ; & tout ira le mieux du monde.* Marie rassurée par ces mots, & peu accoutumée à recevoir de pareils complimens de son Epoux, lui répondit : *Eh bien, je me rends. Je compte sur votre adresse & sur votre parole :*

disposez de moi tout comme il vous plairait

Rien n'est donc plus facile que de dégager le récit de St. Luc du merveilleux, qui pourroit embarrasser. L'évènement de la grossesse de Marie rentre dans l'ordre naturel, & si l'on met un jeune homme à la place d'un Ange, le passage de l'Evangeliste n'aura plus rien d'incroyable (2). En effet bien des gens ont cru que

(2) La qualité d'Ange, que l'Evangeliste donne à *Gabriel*, ne doit pas nous arrêter; cette difficulté, très-facile à lever, roule uniquement sur la synonymité des mots d'Ange, de Dieu & d'homme. Mais Jésus est tantôt appelé *le fils de l'homme* & tantôt *le fils de Dieu*. Les Juges, les Princes & les Grands sont appelés des Dieux dans plusieurs endroits de l'Ecriture. Voyez *Exode*, chap. XIII, verset dernier; *Pseaume* 81, verset 6. Les Patriarches & Moïse croyoient que Dieu se monroit à eux dans leurs visions; mais saint Paul dans son Eptre aux Hébreux (chap. II, v. 2,) nous assure que ce n'étoient que des *Anges*, & non pas Dieu lui-même, qui avoient promulgué la loi & parlé aux saints Patriarches. Voilà déjà Dieu réduit à n'être qu'un Ange. Dans le nouveau Testament les Docteurs sont appelés *des Anges*. Voyez *St. Matthieu*, chap. II, v. 7; III, v. 1; Eptre aux Galates, ch. IV, v. 14; Apocalypse, ch. II, v. 3. Voilà des hommes changés en Anges. En un mot, parmi les Juifs les noms de Dieux, d'Anges, de Saints étoient de vains titres, que l'on donnoit & qu'on prenoit sans conséquence, comme Jésus-Christ lui-même le fait remarquer dans *St. Jean*, ch. X, v. 34 & suiv. Cela suffit pour expliquer le passage de saint Luc, où il est dit, *le saint qui naîtra de vous, sera appelé le fils de Dieu*; & tout le merveilleux du mot *Ange* sera forcé de disparaître. Pour se former une idée nette de la naissance de Jésus, le lecteur pourra consulter l'aventure de *Frere Luce* dans les Contes de la Fontaine. Suivant l'Evangile apocryphe de la *Naivité de Marie* (que le *Pere Jérôme Xavier* Jésuite adopta pour

L'Ange Gabriel n'étoit autre qu'un amant, qui profitant de l'absence de Joseph, trouva le secret de déclarer & de satisfaire sa passion.

Nous ne nous arrêterons point à former des conjectures sur le nom véritable & sur la qualité de l'Amant de Marie. Les Juifs dont le témoignage doit paroître suspect en cette occasion, affurent, comme nous le dirons par la suite, que cet Amant favorisé fut un Soldat; (les militaires eurent toujours des droits sur les cœurs des belles :) ils ajoutent que de son commerce avec la femme de Joseph naquit le Messie des Chrétiens : que l'Epoux mécontent quitta sa femme infidèle pour se retirer à Babylone, & que Jésus, avec sa mere, passa en Egypte, où il apprit le métier de Magicien, qu'il vint par la suite exercer dans la Judée (3).

Quoi qu'il en soit de ces histoires, ou si l'on veut de ces fables Rabbiniques, il est certain que le récit de St. Luc, s'il n'est dépouillé du merveilleux, présentera toujours à l'esprit des incrédules des difficultés insurmontables. Ils de-

pourtant en entier) Marie fut consacrée au Seigneur & élevée dans le temple, d'où elle ne sortit qu'à l'âge de 16 ans; ce qui pourroit faire soupçonner que sa grossesse fut l'effet de quelque intrigue des Prêtres, qui lui firent peut-être entendre que c'étoit Dieu qui lui avoit fait un enfant. V. *Codex apocryph. N. T. pag. 29 & ff.*

(3) Ceux qui seront curieux de voir l'histoire & les fables que les Rabbins ont faites sur Jésus, les trouveront dans un livre hébreu traduit en latin sous le titre de *Toldo Jeshu*, inséré dans un recueil publié sous le titre de *Tela ignea Satanae*, par Wagenheil, in-4°. 1681, à Altorf.

manderont comment Dieu, étant un pur Esprit, a pu couvrir une femme de son ombre, & faire naître en elle les mouvemens nécessaires à la production d'un enfant ? Ils demanderont comment la nature divine a pu se combiner avec la nature d'une femme ? ils prétendront que ce récit est indigne de la puissance & de la majesté de l'Être suprême, qui n'avoit pas besoin d'employer des moyens aussi ridicules ou indécent, pour opérer le salut du genre humain. En effet il sembleroit que le Tout-Puissant auroit pu prendre d'autres voies pour faire passer Jésus-Christ dans le sein de sa mere ; enfin il auroit pu le faire paroître sur la terre sans avoir besoin de prendre de chair dans le ventre d'une femme (4) ; mais il faut du mer-

(4) Des théologiens ont agité la question, si dans la conception du Christ la Vierge Marie *emisit semen* ? Selon Mr. de Tillemont, tome II, pag. 5, les Gnostiques, hérétiques qui vivoient du tems des Apôtres, nioient déjà que le Verbe fût incarné dans le sein d'une femme, & disoient qu'il n'avoit pris un corps *qu'en apparence* ; ce qui devoit anéantir le miracle de la résurrection. Basiliide soutenoit pareillement que Jésus ne s'étoit point incarné. Voyez Tillemont, tome II, page 221. St. Epiph. *advers. hæret. Theodores hæretic. fab. lib. I, page 165*, Lactance, pour prouver que l'esprit de Dieu a pu féconder une Vierge, cite l'exemple des cavales de Thrace & d'autres femelles fécondées par le vent. Voy. *Institut. Divin. lib. IV, cap. 12*. Cependant le même Lactance, reprochant aux Payens que leurs Dieux avoient eu besoin de femmes pour engendrer, leur avoit dit : *Quid igitur opus est sexu femineo: cum Deus, qui est omnipotens, sine usu & operâ femina possit filios procreare?* V. Lact. *ibid. lib. I, cap. VIII*. Rien de plus indécent & de plus ridicule que les questions théologiques auxquelles la naissance de
J, C,

veilleux dans les Romains & sur-tout dans toutes les religions. On supposa toujours que les grands hommes étoient nés d'une façon extraordinaire. Chez les Payens Minerve sortit du cerveau de Jupiter ; Bacchus fut conservé dans la cuisse de ce même Dieu. Chez les Chinois le Dieu *Fo* fut engendré par une Vierge rendue féconde par un rayon du soleil. Chez les Chrétiens Jésus est né d'une Vierge fécondée par l'opération du Saint-Esprit, & qui demeura vierge après cette opération. Incapables de s'élever jusqu'à Dieu, les hommes l'ont fait descendre jusqu'à leur propre nature ; voilà l'origine de toutes les *incarnations*, dont la croyance est répandue par toute la terre.

Cependant tout le merveilleux qui précède la naissance de Jésus se termine par un événement très-naturel ; au bout de neuf mois sa

J. C. a donné lieu. Quelques docteurs, pour sauver la virginité de Marie, ont prétendu que Jésus n'étoit point venu au monde comme les autres hommes *aperitâ vulvâ*, mais plutôt *per vulvam clausam* ; le fameux Jean Scot au contraire regardoit cette opinion comme très-dangereuse, vu qu'il s'en suivroit que J. C. ne seroit pas né de la Vierge, mais en seroit simplement sorti. Un Moine de Clitieux, nommé Protonée de Luques, prétendit que Jésus avoit été engendré auprès du cœur de la Vierge de trois gouttes de son sang. Voyez *Bibliothèque Angloise*, tome II, pag. 354 & 355. Le grand S. Thomas d'Aquin a examiné si J. C. n'auroit pas pu se faire hermaphrodite ? S'il auroit pu se faire du sexe féminin ? D'autres ont agité la question, si Jésus auroit pu s'incarner dans une vache ? L'on peut voir par-là combien une absurdité peut en engendrer d'autres, dans l'esprit fécond des théologiens.

mere accouche comme toutes les autres femmes, à la suite de tant d'événemens incroyables & surnaturels le fils de Dieu vient au monde comme tous les enfans des hommes. Cette conformité dans la naissance fera toujours soupçonner une conformité dans les causes physiques qui ont produit le fils de Marie. En effet le surnaturel ne peut produire que du surnaturel ; des agens matériels il ne peut résulter que des effets physiques, & l'on soutient dans l'Ecole qu'il doit toujours y avoir parité de nature entre la cause & l'effet.

Puisque, suivant les Chrétiens, Jésus étoit homme & Dieu à la fois, les incrédules diront qu'il a fallu nécessairement que le germe divin apporté du ciel pour être déposé dans le sein de Marie, contint en même tems & la Divinité & le corps à venir du fils de Dieu. En un mot, pour parler le langage des théologiens, l'union hypostatique de deux natures en Jésus-Christ a dû se faire avant sa naissance, & se trouver confondue dans le sein de sa mere. Dans ce cas on ne pourra concevoir comment il a pu arriver que la nature divine demeurât engourdie & dans l'inaction pendant tout le tems de la grossesse de Marie : au point que celle-ci n'ait pas même été avertie du tems de son accouchement, Nous en trouvons la preuve dans St. Luc :
 « Vers ce même tems, dit-il au chap. II, on
 » publia un édit de César Auguste pour faire
 » un dénombrement de toute la terre . . . &
 » comme tous alloient se faire enregistrer chacun
 » dans sa ville, Joseph partit aussi de Nazareth

..... & vint à Bethléhem pour se faire en-
 regiftrer avec Marie qui étoit groffe ; pendant
 qu'ils étoient en ce lieu , il arriva que le tems
 où elle devoit accoucher s'accomplit , & elle
 enfanta son fils premier né ; & l'ayant en-
 maillotté , elle le coucha dans une crèche , par-
 ce qu'il n'y avoit point de place pour eux
 dans l'hôtellerie .

Ce récit nous prouve que Marie fut prise
 au dépourvu , & que l'Esprit Saint , qui avoit
 fait tant de choses pour elle , avoit négligé de
 l'avertir d'un événement si propre à l'intéresser
 & si important pour tout le genre humain.
 L'humanité de Jésus-Christ étant sujette à tous
 les accidens de notre nature pouvoit périr dans
 ce voyage , entrepris dans un tems très-criti-
 que pour sa mere. Enfin on ne comprend pas
 que cette mere soit restée dans une ignorance
 entiere de la proximité de son terme , & que
 l'Eternel ait pu tellement abandonner le pré-
 cieux Enfant qu'il avoit déposé dans son sein.

Quelques autres circonstances du récit de St.
 Luc présentent encore de nouvelles difficultés.
 Il y est parlé d'un *dénombrement* ordonné par
 César Auguste , fait dont il n'est fait mention
 dans aucun des historiens Juifs ou profanes (5).

(5) L'on peut encore ajouter que S. Luc assure que
 ce dénombrement prétenda se fit sous *Quirinus* ou *Cyre-
 ninus* , tandis qu'il est prouvé que c'étoit pour lors *Quin-
 silius Varus* , qui étoit Gouverneur de la Province.

Les prédicateurs & les écrivains chrétiens font re-
 marquer avec affectation que le Temple de *Janus* fut
 fermé , & qu'il régnoit une paix profonde par toute la
 terre , au tems de la naissance du Christ ; mais la fausseté
 de

On est encore tout surpris de voir le fils de Dieu naître dans la pauvreté, n'avoir d'autre asyle qu'une étable, d'autre berceau qu'une crèche; en un mot, dans l'âge le plus tendre & dans une saison rigoureuse, se trouver exposé à des miseres sans nombre.

Il est vrai que nos théologiens ont trouvé le moyen de répondre à toutes ces difficultés. Ils prétendent qu'un Dieu juste, voulant s'appaîser lui-même, destina dès l'origine aux souffrances son fils innocent, afin d'avoir un motif de pardonner au genre humain coupable, qui lui étoit devenu odieux par la faute d'Adam, à laquelle néanmoins ses descendans n'avoient point eu de part. Par un effet d'une justice, dont l'esprit de l'homme ne peut point se faire d'idée, un Dieu, que son essence rend incapable de pécher, se trouve chargé des iniquités de l'homme, & doit les expier pour désarmer la fureur d'un pere qu'il n'a point offensé. Tels sont les principes inconcevables qui servent de base à la théologie chrétienne.

Nos docteurs ajoutent que Dieu voulut que la naissance de son fils fût accompagnée des mêmes accidens que celles des autres hommes, dans la vue de consolér ceux-ci des malheurs attachés à leur être. L'homme, disent-ils, est coupable avant de naître, vu que les enfans sont tenus de payer les dettes de leurs peres : ainsi l'homme souffre justement

de ce fait a été prouvée dans un livre publié en 1700. Voyez Bernard, *Nouvelles de la République des Lettres*, tome XIV.

comme pécheur lui-même & comme chargé du péché de son premier pere. Cela posé, quoi de plus consolant pour nous que de voir un Dieu ; l'innocence & la sainteté même, souffrant dans une étable tous les maux attachés à l'indigence ! Cette consolation eût sans doute manqué aux hommes si Dieu avoit permis que son fils naquît dans la splendeur & dans l'abondance de tous les biens de la vie. Enfin si le Christ innocent n'eût point souffert, le genre humain, incapable de satisfaire à la dette contractée par Adam, eût été pour toujours exclu du Paradis.

Quant au voyage pénible que Marie fut obligée d'entreprendre dans des circonstances critiques, cet évènement avoit été prévu par la Sagesse éternelle qui avoit résolu que le Christ naîtroit à *Bethléhem*, & non à *Nazareth*. Cette circonstance étoit nécessaire, ayant été prédite elle devoit s'accomplir.

Quelque solides que ces réponses paroissent à tous ceux qui ont reçu la foi en dose suffisante, elles ne sont point capables de convaincre les incrédules. Ils se récrient sur l'injustice de faire souffrir un Dieu très-innocent, & le charger des iniquités de la terre. Ils ne peuvent pas plus concevoir par quels principes d'équité l'Etre suprême a pu rendre la race humaine responsable de la faute commise à son insu & sans sa participation par son premier pere. Ils prétendent qu'en bonne justice les enfans sont en droit de renoncer à la succession de leurs parens quand ils sont hors d'état de payer les dettes que ceux-ci ont contractées. En un mot les incrédules trou-

vent que la conduite attribuée à Dieu par la théologie chrétienne , est injurieuse pour lui , en ce qu'elle le représente comme le plus implacable , le plus cruel , le plus injuste des tyrans. Enfin ils trouvent qu'il eût été plus sage d'empêcher l'homme de pécher , que de permettre qu'il péchât & de faire mourir son fils pour expier son péché.

A l'égard du voyage à Bethléhem , on n'en devine point la nécessité. Le lieu où devoit naître le Sauveur du monde paroît une circonstance parfaitement indifférente au salut du genre humain. Quant à la prophétie , qui annonçoit la gloire de Bethléhem pour avoir donné le jour au conducteur d'Israël , elle ne paroît pas convenir à Jésus qui y naquit dans une étable & qui fut rejeté par le peuple dont il devoit être le conducteur. Il n'y a qu'une pieuse entorse qui puisse faire appliquer cette prédiction à Jésus-Christ. Il est vrai qu'on nous assure qu'il avoit été prédit que Jésus naîtroit dans la pauvreté ; mais d'un autre côté , le Messie des Juifs est très-souvent annoncé par les Prophètes comme un Prince , un Héros , un Conquérant : il faudroit donc savoir à laquelle de ces prophéties il est à propos de s'en tenir. Nos docteurs ne manqueront pas de nous dire que les prédictions qui annoncent que Jésus naîtroit & vivroit dans l'indigence & la bassesse , doivent être prises à la lettre ; & que celles qui annoncent sa puissance & sa gloire doivent être prises *allégoriquement* ; mais cette solution ne satisfera pas les incrédules ; ils diront qu'en s'y prenant de cette manière

on trouvera toujours dans l'Ecriture & les Oracles divins tout ce que l'on croira avoir besoin d'y trouver. Ils en concluront que l'Ecriture est pour les Chrétiens comme les nuées dans lesquelles chacun s'imagine appercevoir toutes les figures qu'il lui plaît (6).

(6) Le *Proto-Evangile*, attribué à S. Jaques, rapporte des circonstances curieuses & ridicules, sur lesquelles aucun de nos quatre *Evangélistes canoniques* n'ont voulu appuyer : cependant elles n'ont rien de révoltant pour des gens qui ont assez de foi. Ce *Proto-Evangile* nous apprend, par exemple, la mauvaise humeur de Joseph en voyant la femme grosse, les reproches qu'il lui fit de son libertinage, indigne, selon lui, d'une Vierge élevée sous les yeux des Prêtres. Marie se défend par ses pleurs, elle proteste de son innocence, & jure au nom du Dieu vivant qu'elle ignore d'où son enfant lui est venu. Il paroît que dans son trouble elle avoit oublié l'aventure de Gabriel ; cet Ange vint la nuit suivante rassurer par un songe le pauvre Joseph ; celui-ci de son côté pensa se faire une affaire avec les Prêtres, qui l'accusèrent d'avoir fabriqué cet enfant, au mépris du vœu de virginité de Marie. Là-dessus les Prêtres firent boire aux deux Epoux l'eau de jalousie, c'est-à-dire, un breuvage qui, par un miracle, ne leur fit aucun mal, en conséquence le Grand-Prêtre les déclara très-innocens.

Il est encore rapporté dans le même *Evangile*, qu'après que Marie eut été accouchée, Salomé n'ayant pas voulu croire la sage-femme qui l'assuroit que l'accouchée étoit demeurée vierge, porta la main sur Marie pour s'en assurer ; aussi-tôt cette main téméraire se sentit brûler ; cependant elle fut guérie en prenant le petit Jésus dans ses bras. *V. Codex apocr. N. T. tom. I, pages 95 & suiv. jusqu'à 113.*

CHAPITRE III.

Adoration des Mages & des Bergers. Massacre des Innocens, & autres circonstances qui suivirent la naissance de Jésus-Christ.

PARMI les quatre historiens de Jésus, adoptés par l'Eglise, deux se taisent absolument sur les faits dont nous allons parler dans ce chapitre; d'ailleurs S. Matthieu & S. Luc qui nous les ont transmis, ne sont aucunement d'accord sur les circonstances. Les plus habiles Commentateurs n'ont su comment s'y prendre pour les concilier, tant leurs récits sont différens. Il est vrai que ces différences sont moins sensibles quand on lit les Evangélistes les uns après les autres, ou sans réflexion; mais elles deviennent très-frappantes quand on a de la mémoire ou quand on se donne la peine de les comparer. Voilà sans doute pourquoi jusqu'à présent l'on n'a pu faire une *concordance* des Evangiles qui eût l'approbation générale de l'Eglise; les concordances même dont on a permis l'impression n'ont point été universellement adoptées, quoique l'on fût forcé de reconnoître qu'elles ne renfermoient rien de contraire à la foi. Peut-être est-ce par une sage politique que les Chefs de l'Eglise n'ont approuvé aucun système à cet égard; ils ont vraisemblablement senti l'impossibilité de concilier des faits aussi discordans que ceux des quatre Evangélistes; l'Esprit Saint, sans

fans doute pour exercer la foi des fideles, les a inspirés très-diversément. D'ailleurs, une concordance bien faite des Evangiles seroit un ouvrage très-dangereux ; elle rapprocheroit nécessairement des faits rapportés par des Auteurs, qui, bien loin de s'appuyer, ne feroient que s'affoiblir réciproquement, ce qui ne manqueroit pas d'ébranler au moins la foi du rédacteur.

St. Matthieu qui, selon l'opinion commune, a écrit le premier l'histoire de Jésus, nous assure qu'aussi-tôt qu'il fut né, & lorsqu'il étoit encore dans l'étable à Bethléhem, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, & s'informerent de l'endroit où étoit né le Roi des Juifs, dont ils avoient observé l'astre dans leur pays. Hérode, qui régnoit alors en Judée, informé du motif de leur voyage, consulta les gens de la loi ; & ayant appris que le Christ devoit naître à Bethléhem, il permit aux Mages d'y aller, leur recommandant de s'informer exactement de cet enfant, afin que lui-même pût ensuite lui rendre ses hommages (1).

Il paroît par le récit de St. Matthieu qu'aussi-tôt que les Mages eurent quitté Hérode, ils prirent le chemin de Bethléhem, lieu très-peu éloigné de Jérusalem. On est surpris que ce prince ayant été *troublé* par l'arrivée des Mages, parce qu'ils lui avoient annoncé la nouvelle de la naissance d'un Roi des Juifs, n'ait pas pris plus de précautions pour calmer ses

(1) Saint Matthieu, chap. II, v. 1 & suiv.

inquiétudes propres , & celles de la capitale que l'Évangile nous représente comme dans la consternation de ce grand événement. Il lui eût été très-facile de s'affurer du fait , sans avoir besoin de s'en rapporter à des inconnus , qui n'exécuterent point sa commission. Les Mages ne reviennent point ; Joseph a le tems de s'enfuir avec sa petite famille ; Hérode reste tranquille malgré ses soupçons & ses craintes ; ce n'est qu'après un délai peu vraisemblable qu'il se met en colere , & s'apperçoit qu'il est trompé ; alors pour mettre sa couronne en sûreté , il ordonne un massacre général des enfans de Bethléhem & des villages d'alentour. Comment présumer cette conduite dans un souverain jaloux , soupçonneux & cruel ? Ce prince avoit assemblé les docteurs de la loi & les principaux de la nation ; leur avis avoit confirmé le bruit répandu par les Mages ; ils dirent que c'étoit à Bethléhem que le Christ devoit naître , & pourtant Hérode ne fait rien pour sa propre tranquillité ! Ou Hérode ajoutoit foi aux prophéties des Juifs , ou il n'y croyoit pas : dans le premier cas , au lieu de s'en rapporter à des étrangers , il devoit aller lui-même avec toute sa cour à Bethléhem pour rendre hommage au Sauveur de la nation. Dans le second cas , il est absurde de faire ordonner à Hérode un massacre général des enfans , en vertu du soupçon fondé sur une prophétie à laquelle il ne croyoit pas.

Quoi qu'il en soit , ce prince ne se met en colere qu'au bout de plusieurs jours , après s'être apperçu que les Mages se font moqués de

lui & s'en sont retournés par un autre chemin. Mais comment ne fut-il pas par la même voie la fuite de Jésus accompagné de Joseph & de sa mere ? Leur retraite avoit dû sans doute être remarquée dans un lieu aussi petit que Bethléhem. L'on nous dira peut-être, que dans cette occasion Dieu permit qu'Hérode fût aveuglé ; mais Dieu ne devoit pas permettre que les habitans de Bethléhem & des environs s'obstinassent à garder un secret qui devoit coûter la vie à tous leurs enfans. A portée de faire des miracles, ce Dieu ne pouvoit-il pas sauver son fils par une voie plus douce que par le massacre inutile d'un grand nombre d'innocens ?

D'un autre côté, Hérode n'étoit point maître absolu dans la Judée ; les Romains ne lui eussent point permis d'exercer de pareilles cruautés ; le peuple Juif, persuadé de la naissance du Christ, ne s'y seroit point prêté. Un roi de France, plus absolu qu'un roitelet de Judée dépendant des Romains, ne seroit point obéi s'il ordonnoit de gaieté de cœur à ses Gardes Suisses d'aller égorger tous les enfans de Surène ou de St. Cloud, parce que trois étrangers inconnus en passant par Versailles lui auroient dit que parmi les enfans nés dans ces villages il en est un qui, suivant les règles de l'astrologie judiciaire, est destiné à être un jour roi de France. Dans un tems où l'astrologie étoit encore en vogue, on se seroit contenté de faire chercher l'enfant suspect, on l'auroit séquestré, ou peut-être fait mourir, sans comprendre d'autres innocens dans sa proscription.

Enfin l'on peut encore opposer au récit de saint Matthieu le silence des autres Evangélistes, & sur-tout celui de Joseph l'historien; celui-ci ayant des raisons pour haïr Hérode, n'eût pas manqué de rapporter un fait aussi propre à le rendre odieux que le massacre des innocens. Philon a pareillement gardé le silence sur cette action d'Hérode, & l'on ne devine point la raison pour laquelle ces deux historiens célèbres se sont accordés à taire cet événement si révoltant. L'on ne peut point supposer que ç'ait été en haine de la Religion Chrétienne, car ce fait détaché ne prouve ni pour ni contre. Ainsi nous pouvons conclure que ce massacre est une fable; qui d'ailleurs ne s'accorde nullement avec les détails de la vie de Jésus-Christ, transmis par les autres Evangélistes. St. Matthieu semble n'avoir inventé ce conte que pour avoir occasion d'appliquer une ancienne prophétie; ce qui étoit son goût dominant. Cependant en cela même il est clair qu'il s'est trompé. En effet la prophétie dont cet Evangéliste fait l'application au massacre des innocens, est tirée de Jérémie. Tous les Juifs l'entendoient de la captivité de Babylone. Elle est conçue en ces termes dans l'Hébreu : *le Seigneur a dit, voix de lamentations, de gémemens & de pleurs ameres a été entendue du haut de Rachel, qui pleuroit ses fils, & a refusé d'être consolée sur eux, parce qu'il n'y en alloit plus.* Le verset qui suit est si clair, qu'il n'est pas concevable que St. Matthieu en ait osé faire l'application au prétendu massacre de Bethléhem. *Le Seigneur dit,*

continue Jérémie, *réprime ta voix de pleurs & tes yeux de larmes, car ton œuvre aura son salaire & tes enfans retourneront de la terre de l'ennemi.* Le retour de la captivité est ici clairement désigné. Il n'y est aucunement fait mention de *Rama*, dont parle l'Évangéliste, mais des montagnes de Samarie où les Israélites doivent de nouveau planter des vignes après être revenus dans leur pays.

C'est encore pour accomplir une prophétie que le même St. Matthieu fait voyager Jésus en Egypte; ce voyage, selon lui, ou plutôt le retour de ce voyage, avoit été prédit par Osée dans ces mots; *j'ai rappelé mon fils d'Egypte;* tandis qu'il est évident que dans ce passage il ne s'agit que de la délivrance des Israélites de la servitude égyptienne par le ministère de Moïse.

D'ailleurs le voyage & le séjour de Jésus en Egypte ne s'accordent aucunement avec des circonstances arrivées dans l'enfance du Christ, telles qu'elles sont rapportées par St. Luc. Celui-ci nous apprend qu'au bout de huit jours il fut circoncis (2). Enfin le tems de la purification de Marie étant accompli, suivant la loi

(2) L'Évangile de l'Enfance de Jésus nous apprend que son prépuce fut mis dans un vase d'albâtre & conservé dans un baume. Quelques Auteurs assurent que ce divin prépuce se voit encore à Rome dans l'Église de Saint-Jean de Latran. Voyez *CODÆX Apocryphus Novi Testamenti*, tom. I, pag. 171. Cependant la ville d'Anvers dispute à Rome l'honneur de posséder ce précieux joyau.

de Moÿse , Joseph & sa mere le portèrent à Jérusalem , pour le présenter au Seigneur , en vertu de l'ordonnance qui prescrivoit de lui consacrer les premiers nés , & d'offrir un sacrifice pour eux. Le même St. Luc nous apprend que dans cette occasion le vieillard *Simon* prit l'enfant entre ses bras , & déclara , en présence de tout le peuple assistant à la cérémonie , que cet enfant étoit le *Sauveur d'Israël*. Une vieille Prophétesse nommée *Anne* lui rendit hautement le même témoignage , & parla de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël (3). Mais comment des discours , tenus publiquement dans le temple de Jérusalem , où Hérode faisoit sa résidence , furent-ils ignorés de ce prince si soupçonneux ? Ils étoient bien plus capables d'exciter ses inquiétudes & d'éveiller sa jalousie que l'arrivée des astrologues d'Orient. Joseph & Marie venus à Jérusalem pour la présentation de Jésus & la purification de sa mere , retournent-ils à Bethléhem , & de là vont-ils en Egypte au lieu d'aller à Nazareth ?

Cependant St. Luc dit très-positivement qu'*après qu'ils eurent accompli tout ce qui étoit ordonné par la loi du Seigneur , ils s'en retournèrent en Galilée , à Nazareth leur ville* (4).

(3) Voyez Saint. Luc , ch. II , v. 25 , 32 , 36 , 38.

(4) Saint Luc , *ibidem* , v. 39. Les anciens faiseurs d'Évangile , qui ont fait celui de l'Enfance de Jésus , & qui l'ont attribué à l'Apôtre saint Thomas ; nous ont conservé les miracles sans nombre & les autres passe-tems du petit Christ ; il est souvent représenté comme un très-méchant enfant ; il tuoit ses camarades quand il en

Mais dans quel tems les parens de Jésus accomplirent-ils ce qui étoit ordonné ? fut-ce avant d'aller en Egypte, ou après être retournés de ce pays, où, selon S. Matthieu, ils s'étoient réfugiés pour se soustraire à la cruauté d'Hérode ? En un mot la purification de la Vierge & la présentation de son fils au temple, eurent-elles lieu avant ou après la mort de ce prince si méchant ? Cependant, suivant le Lévitique, la purification de la mere qui avoit mis au monde un fils, devoit se faire au bout de trente jours. D'où l'on voit qu'il est très-difficile de concilier la fuite en Egypte & le massacre des innocens, dont parle S. Matthieu, avec le récit de St. Luc, qui dit qu'après avoir accompli les ordonnances de la loi, Joseph & Marie retournerent en Galilée, à Nazareth leur ville, d'où il ajoute qu'ils alloient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque. En effet si l'on veut adopter le récit des deux Evangélistes, dans quel tems placera-t-on la venue des Mages d'Orient pour adorer Jésus-Christ, la colere d'Hérode, la fuite en Egypte, le massacre des innocens ? L'on est donc forcé de conclure, ou que le récit de St. Luc est défectueux, ou que S. Matthieu a voulu tromper ses lecteurs par des fables improbables. Quelque parti que l'on

étoit mécontent. Cet Evangile de l'Enfance a été rejeté, comme bien d'autres, quoiqu'il ne contienne rien qui ne doive paroître incroyable à des gens assez robustes dans la foi pour admettre les quatre Evangiles canoniques. Voyez *Codex apocryphus N. T.* tome I, pag. 159 & suiv.

prenne, le Saint-Esprit qui les inspiroit tous deux, se trouvera toujours en défaut.

Voici un autre fait sur lequel nos deux Evangélistes ne sont pas plus d'accord. S. Matthieu, comme on a vu, fait venir à Bethléhem du fond de l'Orient des *Mages*, ou des gens considérables, pour adorer l'enfant Jésus & lui offrir des présens. St. Luc, moins épris du merveilleux, fait adorer cet enfant par de simples Bergers, qui gardoient leur troupeau pendant la nuit, & auxquels un Ange vint annoncer le grand événement de la naissance du Sauveur d'Israël. Ce dernier Evangéliste ne parle ni de l'apparition de l'étoile, ni de la venue des Mages, ni de la cruauté d'Hérode, circonstances dignes néanmoins d'être rapportées par St. Luc, qui nous dit s'être si soigneusement informé de tout ce qui pouvoit regarder Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, les parens de Jésus, soit après leur retour d'Egypte, selon St. Matthieu, soit après sa présentation au temple selon St. Luc, vont demeurer à Nazareth. Le premier de ces Ecrivains, à son ordinaire, voit en cela l'accomplissement de cette prédiction, *il sera appelé Nazaréen*. Malheureusement on ne sait où chercher cette prophétie dans la Bible, ni deviner par qui elle a été faite : on est seulement assuré que *Nazaréen* chez les Juifs signifioit un *bandit*, un homme *séparé du monde*, & que Nazareth étoit une ville très-chetive, habitée par des misérables, au point que leur pauvreté étoit passée en proverbe, & que l'on appelloit Naza-

réens les gueux, les vagabonds & les gens sans
aveu (5).

(5) Il est très-important de remarquer que les premiers Chrétiens ont été appelés *Nazaréens*. On les trouve encore désignés sous le nom d'*Ebionites*, dérivé d'un mot hébreu qui signifie un *mendiant*, un *misérable*, un *pauvre*. Chacun sait que dans le treizième siècle saint François & saint Dominique, qui se propoisoient de faire revivre le Christianisme primitif, fondèrent des Ordres de Moines *mendians*, destinés à ne vivre que d'aumônes, à n'être que de vrais *Nazaréens*, & à lever des contributions sur la société que ces vagabonds n'ont point cessé de troubler. Salméron, pour relever la sainteté des Moines mendians, a prétendu que Jésus lui-même avoit mendié.

Quoi qu'il en soit, il est à propos de faire sur les *Nazaréens* quelques remarques qui pourront jeter un grand jour sur l'histoire de la Religion Chrétienne. Il est très-clair que l'on donna le nom de *Nazaréens* aux Apôtres & aux premiers Juifs qui se convertirent. Les Juifs les regardoient comme des hérétiques (*minian*), des excommuniés, & suivant saint Jérôme, les anathématisoient dans toutes leurs Synagogues sous le nom de *Nazaréens*. Voyez *S. Hieronym. Epist. ad Augustin. & idem in Isaiam, cap. V, vers. 18*. Les Juifs donnent encore maintenant le nom de *Nazaréens* (*Nozerim*) aux Chrétiens, que les Arabes & les Persans appellent *Nazari*. Les premiers Juifs, convertis par Jésus & par ses Apôtres, ne furent que des Juifs réformés; ils conserverent la circoncision & les autres usages ordonnés par la loi de Moÿse. *Nazarai*, dit saint Jérôme, *ita Christum recipiunt ut observationes legis veteris non amittant*. V. AD. JES. 8. Ils suivirent en cela l'exemple de Jésus, qui, (circoncis lui-même, & Juif pendant toute sa vie), avoit souvent fait entendre qu'il falloit respecter & observer la loi. Cependant par la suite des tems les *Nazaréens* ou *Ebionites* furent anathématisés par les autres

Nous venons de voir dans le cours de ce chapitre , le peu d'harmonie qui se trouve entre la maniere dont deux Evangélistes rapportent les circonstances dont la naissance de Jésus fut accompagnée. Examinons maintenant quelles ont pu être les vues de ces deux Ecrivains en rapportant si diversement les faits que l'on vient d'exposer. Au moins est-il impossible que Jésus ,

tres Chrétiens pour avoir allié les cérémonies légales avec l'Evangile du Christ. Saint Jérôme en parlant d'eux & des disciples de Cérinthe , dit : *Qui (Ebionci & Cerinthiani) credentes in Christo, propter hoc SOLEM à patribus anathematizati sunt, quod legis ceremonias Christi evangelio miscuerunt. Sic nova confessi sum, ut vetera non amitterent.* V. S. HIERON. IN EPISTOL. AD AUGUSTIN. Il paroît qu'en se conduisant ainsi les *Ebionites* ou *Nazaréens* se conformoient aux intentions de Jésus & de ses Apôtres ; l'on est donc très-surpris de les voir traités d'hérétiques par la suite. Mais on fera voir (dans le chapitre XXII) la vraie cause de ce changement : il fut évidemment dû à saint Paul , dont le parti prévalut sur celui de saint Pierre , des autres Apôtres & des *Nazaréens* , ou *Chrétiens-Judaïsans*. Ainsi S. Paul corrigea & réforma le système de Jésus-Christ , qui n'avoit prêché qu'un Judaïsme réformé. Cet Apôtre des Gentils parvint à faire regarder son maître & ses anciens confrères comme des *Hérétiques* ou de mauvais Chrétiens. Voilà comme les théologiens prennent souvent la liberté de rectifier la religion du Sauveur qu'ils adorent ! Au reste les *Nazaréens* avoient un Evangile en hébreu , très-différent de ceux que nous connoissons , & que l'on attribue à S. Barnabé. Voyez Toland , dans un ouvrage Anglois publié sous le titre de *NAZARENUS* , in-8°. Londres , 1718. D'après cet Evangile les *Nazaréens* ne croyoient pas la Divinité de Jésus-Christ. Voyez la 3^e. note sur le chapitre XVII de cet ouvrage.

comme dit St. Luc, soit demeuré constamment à Nazareth jusqu'à douze ans, s'il est vrai qu'il ait été transporté presque aussitôt après sa naissance en Egypte, où S. Matthieu le fait rester jusqu'à la mort d'Hérode.

Il est bon d'observer que, du vivant même de Jésus, on formoit un reproche contre lui de son séjour en Egypte (6); ses ennemis prétendoient qu'il y avoit appris la magie, à laquelle ils attribuoient les prodiges ou tours d'adresse qu'on lui voyoit opérer. Il paroît que St. Luc pour faire tomber ces accusations, a cru devoir passer sous silence le voyage en Egypte qui rendoit son héros suspect; en conséquence il le fixe à Nazareth, & le fait venir tous les ans avec ses parens à Jérusalem. Cependant la précaution de cet Evangéliste paroît avoir été inutile; S. Matthieu, qui écrivit avant lui, avoit établi l'opinion du voyage & du séjour de Jésus en Egypte. Origene, en disputant contre Celse, ne le nie point, d'où l'on voit que les docteurs Chrétiens ne doutoient point que Jésus n'eût été dans ce pays; malgré le silence de St. Luc ils s'en rapportoient au témoignage de S. Matthieu. Tâchons donc de démêler les motifs de ces deux écrivains.

(6) L'Evangile de l'Enfance de J. C. dont nous avons déjà parlé, fait voyager la sainte famille en Egypte, & lui fait opérer de ville en ville des miracles suffisans pour la faire très-bien subsister. L'eau dont Marie se servoit pour laver son enfant guérissoit des lépreux & des possédés; la présence du Christ faisoit tomber les Idoles, dénouoit l'éguillette, &c. V. *Codex apoc.* t. I, p. 182.

Les Juifs s'accordoient généralement dans l'attente d'un Messie ou d'un Libérateur ; mais comme les diverses classes de l'Etat avoient eu leurs prophètes , elles avoient aussi des signes divers auxquels elles devoient reconnoître ce Messie. Les grands , les riches , les personnes instruites & bien élevées ne soupçonnoient assurément pas que le libérateur d'Israël dût naître dans une étable & sortir de la lie du peuple ; ils attendoient sans doute leur délivrance d'un prince , d'un guerrier , d'un homme puissant , capable d'en imposer aux nations ennemies de la Judée & de briser ses fers. Les pauvres au contraire , qui , aussi bien que les grands & les riches , ont leur portion d'amour-propre , croyoient pouvoir se flatter que le Messie naîtroit dans leur classe ; leur nation & les peuples voisins fournissoient assez d'exemples de grands hommes fortis du sein de la pauvreté. Bien plus , les oracles dont on berçoit cette nation étoient tels , que chaque famille se croyoit en droit de prétendre à l'honneur de donner un Messie , quoique l'opinion la plus générale fût que ce libérateur devoit sortir de la race de David.

Cela posé , des bergers & des gens du peuple ont bien pu croire qu'une femme accouchée dans une étable de Bethléhem avoit mis au monde le Christ. On peut encore supposer que Marie , dans la vue de se rendre intéressante , dit à ceux qui la visiterent qu'elle étoit issue du sang des rois , mobile sans doute très-propre à exciter la commisération & l'étonnement du

peuple. Cette confiance, & le souvenir confus de quelques prophéties sur Bethléhem la patrie de David, ont pu suffire pour frapper l'imagination de ces gens crédules & peu difficiles sur les preuves de ce qu'on leur racontoit.

S. Matthieu, comme il paroît par son histoire, avoit la tête remplie de prophéties & de notions populaires, ou du moins il comptoit sur la crédulité de ses lecteurs. En composant son roman, pour remplir un vuide de trente ans dans la vie de Jésus, il imagina de le faire voyager en Egypte, sans prévoir les objections qu'on pourroit faire sur la négligence de la sainte famille à remplir les ordonnances de la loi, telles que la circoncision de l'Enfant, sa présentation au temple, la purification de sa mere, la célébration de la Pâque, cérémonies qui ne pouvoient se faire qu'à Jérusalem. Peut-être est-ce pour justifier ce voyage & ces négligences que S. Matthieu fait intervenir la prophétie d'Osée, relative au rappel d'Egypte, dont nous avons parlé. C'est peut-être encore pour justifier la durée du séjour de Jésus en Egypte qu'il raconte la colere d'Hérode, & la fable du massacre des innocens qu'il fait ordonner par ce prince, que ses crimes avoient d'ailleurs rendu très-odieux aux Juifs ainsi qu'aux étrangers. L'on est disposé à tout croire d'un homme devenu célèbre par sa méchanceté.

S. Luc, pour éluder, comme on a vu, les reproches que l'on pouvoit faire de son tems à Jésus sur son voyage & son séjour en Egypte, n'en a point du tout parlé; cependant son si-

lence n'en détruit pas la réalité. Il falloit écarter du Christ le soupçon de magie , mais il ne l'a point lavé d'accusations tout aussi graves que l'on faisoit sur sa naissance.

Celse , médecin célèbre qui vivoit dans le second siècle du Christianisme , & qui avoit recueilli soigneusement tout ce qu'on avoit publié contre le Christ , assure qu'il étoit le fruit d'un adultère. Origene , dans son ouvrage contre Celse , nous a conservé cette accusation , mais il ne nous a point transmis les preuves sur lesquelles elle étoit appuyée. Cependant les incrédules ont tâché d'y suppléer , ils fondent l'opinion de Celse sur ce que :

1°. Suivant le témoignage de S. Matthieu lui-même , il paroît très-certain que Joseph époux de Marie fut très-mécontent de la grossesse de sa femme , à laquelle il savoit n'avoir eu aucune part ; en conséquence il forma le dessein de la quitter secrètement & sans éclat , résolution dont il fut détourné par un Ange , ou si l'on veut par un rêve , ou peut-être par la réflexion , qui chez les Juifs passe toujours pour l'effet d'une inspiration d'en haut. Il paroît néanmoins que ce dessein de Joseph avoit éclaté , que le fait s'étoit divulgué , & qu'on en formoit un reproche contre Jésus. Mais St. Luc plus prudent que S. Matthieu , n'a osé faire mention ni de l'humeur de Joseph , ni de la conduite débonnaire qui la suivit. De plus , quoique Joseph eût pris son parti sur l'aventure de sa femme , on ne le voit plus reparoître sur la scène dès que Jésus y entre. Quoiqu'on ne

nous apprenne nulle part la mort de ce bon homme , il est à présumer qu'il ne vit jamais de bon œil son fils *putatif* ; & qu'il abandonna totalement un enfant à la naissance duquel il savoit n'avoir aucunement contribué (7). Lorsqu'à 30 ans Jésus & sa mere se trouvent aux noces de Cana , il n'est plus question de Joseph. Si l'on admet avec St. Luc l'histoire de la dispute de Jésus avec les Docteurs dans le temple de Jérusalem , on trouvera une nouvelle preuve de l'indifférence qui régnoit entre le pere prétendu & le fils putatif : ils se trouvent au bout de trois jours , & ne daignent point se parler.

2°. Si l'on joint à ces présomptions des témoignages plus positifs & d'une haute antiquité qui confirment les soupçons qu'on avoit sur la naissance de Jésus , l'on acquerra une preuve convaincante pour tous ceux qui renonceroient au préjugé. L'empereur Julien , ainsi que Celse , qui tous deux avoient soigneusement examiné tous les écrits pour & contre la Religion Chrétienne & son Auteur , subsistans

(7) S. Epiphane , l. I, 10, *des hérésies* , nous assure que Joseph étoit très-âgé dans le tems de son mariage avec la Vierge ; il ajoute qu'il étoit veuf , & pere de six enfans , qu'il avoit eus de sa premiere femme. Selon le *Protévangile* attribué à S. Jaques le mineur , le bon homme eut beaucoup de peine à se déterminer à épouser Marie , dont l'âge lui faisoit peur ; mais le Grand-Prêtre lui fit entendre raison , trouvant , peut-être , que Joseph étoit l'homme le plus conforme à ses vues. V. *Codex apocryph. N. T. tom. I, pag. 88 & seq.* Ce qui semble annoncer une intrigue sacerdotale , comme nous l'avons déjà remarqué ci-devant.

de leur tems , nous représentent la mere de Jésus comme une prostituée , vivant de ses débauches , & chassée par son fiancé.

Dès l'origine du Christianisme la secte des anti-Dicomarites regarda Jésus comme un enfant bâtard. Dans les ouvrages des Juifs il est traité d'*enfant adultérin*. Enfin presque de nos jours Helvidius , savant critique Protestant , ainsi que plusieurs autres , a soutenu non-seulement que Jésus étoit le fruit d'une intrigue criminelle , mais encore que Marie , répudiée par Joseph , avoit eu d'autres enfans de différens maris.

Quoi qu'il en soit , il paroît que Marie ne manquoit pas de raisons pour s'éloigner de Joseph & pour fuir en Egypte avec son fils. Une tradition constante parmi les Juifs nous assure qu'elle fit ce voyage pour se soustraire aux poursuites de son époux qui l'auroit pu livrer à la rigueur des loix , malgré les visions nocturnes dont on se servoit pour l'appaiser ; on fait que les Hébreux n'entendoient point raillerie sur cet article.

Enfin nous trouvons dans le *Talmud* le nom de *Panther* , surnommé *Bar-Panther* , que l'on met au nombre des amans ou des maris de la Vierge. D'où il résulteroit , si le fait est vrai , que Marie , répudiée par Joseph , ou après avoir fui , a épousé *Panther* soldat Egyptien , son amant favorisé , le vrai pere de Jésus. Saint Jean Damascène a cru réparer le tort que cette anecdote pouvoit faire à la réputation de Marie , en disant que les surnoms de *Panther* ou *Bar-Panther* , étoient héréditaires dans la famille de Marie , & par conséquent dans celle de Joseph

Joseph (8). Mais 1°. ou Marie n'étoit point parente de Joseph, ou elle n'étoit point la cousine d'Elizabeth, mariée à un Prêtre, & par conséquent de la Tribu de Lévi. 2°. Nous ne trouvons dans aucun endroit de la Bible le nom de *Panther* parmi les descendans de David; si ç'eût été un surnom héréditaire dans cette famille, on devroit le trouver quelque part, à moins de supposer que St. Jean Damascene a sçu la chose par une révélation particulière. 3°. Le nom de *Panther* n'est nullement Hébreu.

On nous dira peut-être que ces bruits injurieux pour Jésus & pour sa mere, sont des calomnies inventées par les ennemis de la Religion Chrétienne. Mais comment juger un procès si l'on n'examine les pièces des deux parties? Au reste ces reproches sont très-anciens; ils ont été faits aux Chrétiens dès l'origine de leur Religion; ceux-ci ne les ont jamais solidement repouffés. Dès le tems de Jésus lui-même, nous voyons que ses contemporains regardoient ses prodiges comme des effets de la magie, comme des prodiges du Démon, comme des effets de la puissance de *Béelzébuth*, comme des tours de souplesse. Les parens de Jésus étoient sur-tout de ce sentiment, & le regardoient comme un imposteur, vérité qui est consignée dans l'Evangile même, où nous trouverons par la suite qu'ils voulurent l'arrêter.

D'un autre côté, Jésus lui-même ne parle ja-

(8) S. Joann, Damascen. de fide orthodox. Lib. IV, cap. 15.

mais ni de son enfance, ni du tems qui avoit précédé sa prédication. Il y a tout lieu de croire qu'il n'aimoit point à se rappeler des circonstances déshonorantes pour sa mere, pour laquelle même nous le verrons bientôt manquer au respect filial.

Les Evangélistes pareillement passent très-légerement sur les premières années de la vie de leur héros. S. Matthieu le fait revenir d'Egypte *en ce tems là*, sans fixer aucune époque. Il laisse ainsi ses commentateurs dans l'embarras de savoir si Jésus avoit alors deux ans ou dix ans. Encore voit-on que ce terme de dix ans est inventé par complaisance pour le fait de la dispute entre lui & les Docteurs de Jérusalem, que St. Luc place à sa douzième année. A cela près, dans l'un & l'autre Evangéliste, Jésus disparoit de la scène pour ne s'y remontrer qu'à trente ans (9).

Il est difficile de démêler ce qu'il fit jusqu'à cet âge. Si nous en croyons St. Luc il resta à Nazareth. Cependant il y a lieu de croire qu'il fut ailleurs pour apprendre le rôle qu'il avoit à jouer par la suite. En effet s'il fût toujours demeuré à Nazareth, les habitans de cette petite ville l'auroient connu parfaitement, bien loin de là.

(9) Peut-être que Jésus passa une portion considérable de sa vie chez les *Esséniens* contemplatifs ou *Thérapeutes*, qui étoient des especes de moines Juifs, très-enthousiastes, qui vivoient dans le voisinage d'Alexandrie en Egypte, où il paroît que le Christ quisa sa doctrine sévère & vraiment monastique. VUEZ LE CHAP. XVII, NOTE I DE CET OUVRAGE.

ils sont surpris de le voir à trente ans , ils soupçonnent seulement de le connoître , ils se demandent les uns aux autres , *n'est-ce pas là le fils de Joseph* (10) ? question très-ridicule dans la bouche de gens qui auroient vu habituellement Jésus dans l'enceinte de leur petite ville. Cela n'empêche pas St. Justin de nous dire qu'il se fit charpentier dans l'atelier de son prétendu pere , & qu'il travailla aux bâtimens ou aux instrumens du labourage (11). Mais ce métier ne dut pas long-tems convenir à un homme dans lequel nous trouvons un esprit ambitieux & remuant.

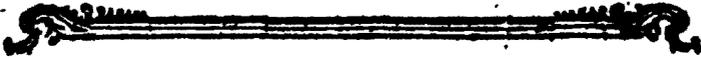
Il vaut donc mieux quitter ici St. Luc pour suivre St. Matthieu qui place le baptême de Jean immédiatement après le retour d'Egypte , & qui fait aussitôt commencer à Jésus sa mission. C'est aussi , à proprement parler , à cette époque que doit commencer la vie du Christ. Cependant pour ne rien faire perdre au lecteur des mé-

(10) Voyez S. Luc , chap. IV , v. 22.

(11) Voyez S. Justin martyr contre Tryphon. L'Évangile de l'Enfance nous apprend que le petit Jésus s'amusoit à former avec de la terre de petits oiseaux , qu'il animoit ensuite & qui s'envoloient dans l'air. Le même livre dit qu'il en savoit plus que son maître d'École , qu'il tua pour l'avoir frappé parce qu'il refusoit de répéter les lettres de l'alphabet. On voit encore que Jésus aidoit Joseph dans ses travaux , & alongeoit par miracle les bois taillés trop courts ou trop étroits. Toutes ces impertinences ne sont pas plus difficiles à croire que tant d'autres merveilles rapportées dans les Évangiles admis. V. *Codex apocryph. N. T.* tome I , pag. 198 & suiv. & tome II , pag. 414-441.

moires Evangéliques sur lesquels nous écrivons, nous avons cru ne pas devoir passer sous silence les circonstances qui viennent d'être rapportées, vu que ces préliminaires sont propres à jeter beaucoup de jour sur la personne & les actions de notre héros. D'ailleurs l'intervalle qui se trouve entre la naissance & la prédication de Jésus, n'a pas été la partie de son histoire la moins exposée aux traits de la critique, & l'on ne peut assez admirer combien elle a influé sur la conduite des Evangélistes. S. Matthieu, comme on a vu, pour rendre compte de l'absence de trente ans de son maître, le fait aller en Egypte, & l'en fait revenir dans un tems illimité. Saint Luc, qui depuis a rédigé ses mémoires, voyant que le séjour en Egypte jetoit un soupçon de Magie sur les miracles de Jésus, le fait rester en Galilée, aller & venir tous les ans à Jérusalem; & fixe, à ce qu'il croit, son séjour dans le pays, en le faisant trouver à l'âge de douze ans dans la capitale, au milieu des Docteurs, argumentant contre eux. Mais St. Marc & St. Jean profitant peut-être de la critique qu'avoient éprouvé ces divers arrangemens, font tomber le Messie des nues, le mettent tout de suite à travailler au grand œuvre du salut des hommes.

C'est ainsi qu'en combinant & comparant les récits divers l'on peut parvenir à découvrir le vrai système des Évangiles, dans lesquels, sans y rien altérer, nous trouverons de quoi composer la vie de Jésus, en réduisant simplement la partie merveilleuse à sa juste valeur.



C H A P I T R E I V .

*Baptême de Jésus-Christ. Son séjour dans le désert.
Commencement de sa prédication & de ses mi-
racles. Noces de Cana.*

DEPUIS que les Romains eurent subjugué la Judée, les habitans superstitieux de cette contrée, impatiens de voir arriver le Messie ou le libérateur tant promis à leurs Peres, sembloient vouloir hâter la lenteur de l'Eternel par l'ardeur de leurs desirs. Cette disposition dans les esprits fit éclore des impostures, des révoltes; des troubles dont la puissance Romaine punissoit les auteurs de maniere à décourager leurs adhérens, ou du moins à les dissiper très-promp-tement. Jusqu'à l'époque dont nous allons parler, que l'Évangile de Saint Luc fixe à la *quinzième année du regne de Tibère*, aucun de ceux qui avoient voulu se faire passer pour le Messie n'avoient pu réussir; pour bien remplir ce rôle il eût fallu des forces plus considérables que celles de la Judée entière n'en pouvoit opposer aux vainqueurs de la terre. Il fut donc nécessaire de recourir à la ruse, d'employer les prestiges & la fourberie au défaut de la force: pour cela il étoit important de bien connoître l'esprit de la nation Juive; d'affecter un grand respect pour ses loix & ses usages, pour lesquels elle avoit la vénération la plus profonde;

de profiter habilement des prédictions dont elle étoit imbue; de remuer les passions & d'échauffer l'imagination d'un peuple fanatique & crédule. Mais tout cela devoit se faire sourdement; il falloit éviter de se rendre suspect aux Romains, il falloit se mettre en garde contre les Prêtres, les Docteurs, les personnes instruites, capables de pénétrer & de traverser ses desseins. Pour cet effet il étoit essentiel de commencer par se faire des adhérens & des coopérateurs, ensuite un parti dans le peuple afin de s'en appuyer contre les grands de la nation. La politique exigeoit de se montrer rarement dans la capitale, de prêcher dans les campagnes, de rendre odieux à la populace des Prêtres qui dévoroient la nation, des grands qui l'oppressoient, des riches dont elle devoit être naturellement jalouse. La prudence demandoit qu'on parlât à mots couverts & en paraboles, de peur de trop alarmer les esprits. Enfin l'on ne pouvoit se dispenser d'opérer des prodiges, qui, bien plus que toutes les harangues du monde, furent en tout tems propres à séduire des dévots ignorans, disposés à voir *le doigt de Dieu* dans toutes les œuvres dont ils ne peuvent démêler les mobiles véritables.

Telle fut, comme nous allons le voir, la conduite du personnage dont nous examinons la vie, soit qu'on suppose qu'il ait été en Egypte pour y acquérir les talens nécessaires à ses vues, soit qu'il fût toujours demeuré à Nazareth, Jésus n'ignoroit pas les dispositions de ses concitoyens, comme il savoit combien les prédictions

Étoient nécessaires pour agir sur l'esprit des Juifs, il se choisit un Prophète, un *Précurseur* dans la personne de son cousin *Jean-Baptiste*. Celui-ci, vraisemblablement de concert avec Jésus, prêchoit la pénitence; baptisoit sur les bords du Jourdain & annonçoit la venue d'un personnage plus grand que lui. Il disoit à ceux qui l'écoutoient : *je vous baptise dans l'eau pour la pénitence, mais celui qui doit venir après moi est plus que moi, & je ne suis point digne de délier les cordons de ses souliers; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu* (1).

Quoi qu'il en soit, Jésus vint trouver Jean pour se concerter avec lui, ou, si l'on veut, pour recevoir le baptême de ses mains. Celui-ci au rapport de St. Matthieu, fit d'abord quelques difficultés, soutenant que bien loin d'être digne de baptiser Jésus, c'étoit de lui au contraire qu'il devoit recevoir le baptême; cependant à la fin il céda aux instances ou aux ordres du Christ & lui conféra ce sacrement dont le fils innocent de Dieu ne pouvoit avoir un grand besoin (2).

Il y a lieu de croire que dans cette entrevue

(1) S. Matthieu, chap. III, v. 11.

(2) *Ibidem*, v. 14. Les Juifs étoient dans l'usage de baptiser tous les prosélytes qu'ils faisoient. Le baptême étoit, selon eux, une *régénération* propre à faire du baptisé un homme tout nouveau, au point de pouvoir alors épouser sa propre mere. Mais S. Jean & Jésus voulurent baptiser ou régénérer les Juifs eux-mêmes, prétendant que la *régénération* leur étoit aussi nécessaire qu'aux prosélytes. Voyez Bernard dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, tome XXXI, page 366.

les deux parens convinrent de leurs faits, & prirent les mesures nécessaires pour faire réussir leurs desseins. Les deux prédicateurs qui tous deux avoient de l'ambition, se partagerent la mission. St. Jean céda le premier rôle à Jésus qu'il jugea plus capable de le jouer avec succès, il se contenta d'être son *Précurseur*, de prêcher dans le désert, de lui recruter des sectateurs, de lui préparer les voies; le tout en conséquence d'une prophétie d'Isaïe, qui avoit dit: *préparez les voies du Seigneur, redressez ses sentiers dans la solitude*. Prédiction obscure & vague dans laquelle néanmoins on a cru voir clairement désignés le Messie & son saint *Précurseur* (3).

Les arrangemens une fois pris entre nos deux missionnaires, Jean eut soin de dire à ceux qui venoient l'écouter qu'il étoit tems de faire pénitence pour appaiser le ciel, que l'arrivée du Messie n'étoit pas éloignée; enfin il déclara nettement qu'il l'avoit vu. Les prédications de Jean ayant fait quelque bruit, les Prêtres de Jérusalem, vigilans sur ce qui pouvoit intéresser la religion, voulurent être instruits de ses vues & s'informer de sa personne; ils députèrent vers lui des émissaires; ceux-ci lui firent des questions & lui demandèrent *s'il étoit le Christ ou un Prophète* (4). Jean répondit qu'il n'étoit rien.

(3) Isaïe, chap. XL, v. 3.

(4) C'étoit une opinion reçue de plusieurs Juifs qu'Elie devoit paroître avant le Messie. Un grand nombre de chrétiens croit encore de nos jours que la venue d'Elie doit précéder l'avènement de Jésus-Christ pour juger le monde. Voyez les *sentimens des Peres sur le retour d'Elie*.
C'est

de tout cela. Mais lorsqu'on lui demanda ce qui l'autorisoit à baptiser & à prêcher, il déclara qu'il étoit le Précurseur du Messie. Cette démarche des Prêtres ne pouvoit que donner plus de poids aux discours de Jean, & devoit naturellement exciter la curiosité du peuple assemblé pour l'entendre; dès le lendemain il se rendit en foule à l'endroit où ce prédicateur baptisoit; celui-ci profitant adroitement de la circonstance, & voyant venir Jésus à lui, s'écria : *voici l'agneau de Dieu; voici celui qui ôte les péchés du monde: voilà celui duquel j'ai dit, il viendra après moi un homme qui n'a été préféré* (5).

Il est bon d'observer que l'auteur de l'Evangile attribué à St. Jean, sentant qu'il étoit important d'écarter le soupçon de collusion entre Jésus & son précurseur, fait déclarer à Jean-Baptiste par deux fois *qu'il ne le connoissoit pas*, avant de le baptiser, mais qu'il lui avoit été révélé par la Divinité, que celui sur qui il verroit descendre le Saint Esprit durant son baptême, étoit le fils de Dieu. D'où l'on voit que, selon cet Evangéliste, Jean-Baptiste ne connoissoit pas Jésus qui étoit pourtant son parent suivant St. Luc.

Jean étoit fort estimé du peuple qu'un genre de vie austère & extraordinaire est toujours en droit de séduire; il ne soupçonna pas qu'un

C'est l'opinion de nos Jansénistes d'aujourd'hui, qui, comme les premiers chrétiens, ont la tête remplie des idées fanatiques & lugubres de la fin prochaine du monde.

(5) Voyez S. Jean, chap. I, v. 29 & suiv.

Missionnaire, si détaché des choses de ce monde, pût jamais le tromper. On crut sur sa parole que l'Esprit Saint sous la forme d'une colombe, étoit descendu sur Jésus, & que celui-ci étoit le *Christ* ou le *Messie*, promis par les Prophètes.

Dans une autre occasion nous verrons encore Jean-Baptiste affecter de ne point connoître son cousin Jésus-Christ; il lui députe quelques-uns de ses disciples pour savoir *qui il est?* Jésus leur répond qu'ils n'ont qu'à rapporter à Jean les miracles qu'il opere, & qu'à ce signe leur maître pourra le reconnoître. Nous aurons occasion plus loin de parler de cette ambassade (6).

De son côté, Jésus s'étoit associé un disciple ou confident nommé pour lors *Simon*, & depuis *Cephas* ou *Pierre*, qui avoit été disciple de Jean. A peine eut-il pris ses arrangemens avec le Messie, qu'il attira son frere *André* dans la nouvelle secte. Ces deux freres étoient pêcheurs. On présume aisément que notre héros ne choisissoit pas ses gens parmi les grands du pays.

Les progrès de Jean-Baptiste & l'attachement du peuple pour lui alarmerent les Prêtres; ils se plainquirent hautement, & Jean fut arrêté par ordre du Tétrarque Hérode, qui, selon S. Matthieu, lui fit trancher la tête, par complaisance pour Hérodias sa belle-sœur. Cependant on ne voit pas que les historiens de ce Prince lui reprochent le supplice du Précurseur. Après sa

(6) Voyez le chap. XI de cet ouvrage.

mort il paroît que ses disciples s'attachèrent au Christ dont il avoit annoncé la venue, & qui à son tour, lui avoit rendu les plus éclatans témoignages en présence du peuple. En effet Jésus avoit hautement déclaré que Jean étoit *plus qu'un Prophète ; plus qu'un Ange*, & qu'il n'étoit point né d'homme qui *fût plus grand que lui*.

Cependant le Messie craignant sans doute d'être compromis dans l'affaire de son Précurseur, laissa ses deux disciples à Jérusalem, & se retira dans le désert, où il demeura quarante jours. On a remarqué que durant l'emprisonnement de Jean, le Christ ne songea point à le délivrer, il ne fit aucun miracle pour lui ; depuis sa mort il n'en parla que très-peu, & s'abstint d'en faire l'éloge : il n'en avoit plus besoin ; peut-être voulut-il donner par-là une leçon à ceux qui ne servent qu'en second aux vues des ambitieux, & leur apprendre qu'ils ne doivent pas trop compter sur leur reconnoissance.

C'eût été mal débiter que de donner la crainte pour motif de la retraite du Messie, aussi l'Évangile nous apprend qu'il fut *enlevé par l'Esprit*, qui le transporta dans le désert. Il falloit que le Christ l'emportât sur son Précurseur. Celui-ci menoit une vie très-austère, ne se nourrissant que de *miel sauvage & de sauterelles* : mais l'Évangile assure que Jésus ne mangea rien du tout pendant sa retraite, & que le dernier jour ayant senti la faim, *les Anges s'empres-*
rent à le servir.

De plus, pour faire sentir l'importance de sa mission ; le préjudice qu'elle alloit causer à l'empire du Diable, & les avantages infinis qui devoient en résulter pour ceux de son parti ; Jésus à son retour prétendit que le Diable l'avoit tenté, lui avoit fait les offres les plus flatteuses pour l'engager à se désister de son entreprise, lui avoit proposé la monarchie de l'Univers s'il renonçoit à son projet de racheter le genre humain. Le refus qu'il opposa à ces propositions montra un desir surnaturel de travailler au salut du monde ; ceux qui apprirent ces détails durent être remplis d'étonnement, pénétrés de reconnoissance, & brûler de zèle pour le Prédicateur. En effet le nombre de ses adhérens s'accrut.

S. Jean Evangéliste, ou celui qui a écrit sous son nom, dont l'objet paroît avoir été sur-tout d'établir la divinité de Jésus, n'a point parlé de son enlèvement, de son séjour dans le désert, de sa tentation ; ces choses lui ont semblé préjudiciables à la doctrine qu'il vouloit introduire. S. Matthieu, S. Marc & S. Luc rapportent cet enlèvement & les tentations qui le suivirent, d'une façon différente, mais propre à faire voir la puissance de Satan sur le Messie. En effet il le transporte malgré lui sans doute, sur le pinacle du temple, & par un miracle étonnant il lui fait considérer du haut d'une montagne tous les royaumes de l'Univers sans même en excepter ceux dont les habitans étoient *Antipodes* de la Judée. Il faut convenir que, d'après les Evangiles, les

Diable opere des merveilles qui ne le cedent en rien à celles de Jésus-Christ.

La fuite & l'absence de Jésus lui firent perdre pour quelque tems ses deux premiers Disciples *Pierre & André*. La nécessité de pourvoir à leur propre subsistance les contraignit à reprendre leur premier métier de pêcheurs. Comme leur maître n'osoit pour lors séjourner à Jérusalem, il se retira vers les bords de la mer de Galilée où il les retrouva. *Suivez-moi*, leur dit-il, *quittez vos filets; de pêcheurs de poissons je vous ferai pêcheurs d'hommes*. Il leur fit vraisemblablement entendre que les réflexions qu'il avoit faites pendant sa retraite lui avoient fourni des moyens sûrs pour subsister sans travail de la crédulité du vulgaire. Les deux freres le suivirent aussi-tôt.

Soit que Jésus eût été chassé de Nazareth par ses concitoyens, soit qu'il eût quitté cette ville de plein gré, il étoit venu fixer pour lors sa demeure à *Capharnaïm*, ville maritime, située sur les confins des Tribus de Zabulon & de Nephtali. Sa mere, veuve ou séparée de son mari, l'avoit suivi; elle pouvoit être utile à Jésus, & à la petite troupe des sectateurs qui vivoient avec lui.

Ce fut en ce tems là que notre héros, secondé par ses Disciples, se mit à prêcher. Sa prédication, ainsi que celle de Jean, consistoit à dire: *faites pénitence, car le royaume des Cieux est proche*. En effet il paroît que c'est ici qu'il faut fixer l'époque de la Mission de Jésus-Christ. Nous avons vu que Jean commença à

prêcher la quinzième année du règne de Tibère ; ce fut cette même année que se passa son entrevue avec Jésus , qui se fit baptiser par lui. C'est encore vers la fin de cette année que Jean disparut , après quoi Jésus fut au désert , d'où il vint demeurer avec sa mère dans la ville de Capharnaüm ; il n'y séjourna que peu de tems , parce que la Pâque approchoit , pour la célébration de laquelle il se rendit à Jérusalem. Ainsi nous pouvons fixer le commencement de la prédication du Christ à la seizième année de Tibère , c'est l'unique système que présente l'Évangile. Il célébra trois fois la Pâque avant sa mort , & l'opinion commune est que sa prédication dura trois ans , c'est-à-dire , jusqu'à la dix-neuvième année du même Empereur.

Les rumeurs qu'avoient excitées le baptême & la prédication de Jean , & les témoignages qu'il avoit rendus à Jésus-Christ s'étant enfin dissipés par l'emprisonnement & le supplice du Précurseur , & par la fuite du Messie , celui-ci reprit courage & crut devoir , à l'aide de ses Disciples , faire une nouvelle tentative. Trop connu ou décrié à Nazareth , méprisé de ses parens qui , suivant toute apparence , savoient à quoi s'en tenir sur son compte , notre héros quitta cette ville ingrate pour s'établir , comme on a vu , à Capharnaüm la seizième année de Tibère. Ce fut là qu'il se mit à prêcher son nouveau système à quelques pauvres pécheurs & autres gens du peuple. Mais il trouva bientôt que sa mission y étoit trop circonscrite. Cependant pour lui donner quelque éclat , il ju-

gea devoir faire un miracle , c'est-à-dire , dans le langage des Juifs , quelque tour capable d'émerveiller le vulgaire , l'occasion s'en présenta d'elle-même. Des habitans de *Cana* , petit village de la Galilée supérieure , éloigné d'environ quinze lieues de Capharnaüm , inviterent Jésus & sa mere à leurs noces ; les mariés étoient pauvres , sans doute , quoique S. Jean , qui seul rapporte ce fait ; leur donne un maître d'hôtel ; cependant il nous dit que le vin leur manqua au moment où les convives étoient à demi ivres ou en gaieté , les cruches se trouverent à sec. Marie , qui connoissoit la puissance ou l'adresse de son fils , s'adresse alors à lui : *ils n'ont point de vin* , lui dit-elle d'un ton pénétré ; sur quoi Jésus lui répond très-brusquement , ou d'un ton qui dénoteroit assez un homme échauffé par le vin : *femme ! qu'y a-t-il de commun entre vous & moi ?* Cependant il faut supposer que le Christ n'avoit pas totalement perdu la raison , puisqu'il eut encore assez de présence d'esprit pour transformer de l'eau en vin , en sorte que le vin miraculeux fut même trouvé meilleur que le vin naturel qu'on avoit bu d'abord.

Ce premier miracle de Jésus se fit , comme on voit , en présence d'un grand nombre de témoins déjà entre deux vins : mais le texte ne nous apprend pas si l'on en fut également émerveillé le jour suivant , lorsque les fumées du vin eurent été dissipées. Peut-être aussi que ce miracle n'eut pour témoin que le maître-d'hôtel , avec lequel il n'est point impossible que Jé-

fus s'entendit. En un mot les incrédules moins faciles à persuader que de pauvres villageois ivres à demi, ne voient pas dans cette transmutation de l'eau en vin un motif pour se convaincre de la puissance divine de Jésus; ils trouvent que dans cette opération il se servit de l'eau pour faire son vin; ce qui donneroit lieu de soupçonner qu'il ne fit qu'une composition, dont il pouvoit avoir, comme bien d'autres, le secret. En effet il ne falloit pas plus de puissance pour créer du vin, & faire trouver les cruches pleines sans y mettre de l'eau, que pour faire une transmutation réelle de l'eau en vin; au moins en s'y prenant de cette façon eût-il écarté l'idée de n'avoir fait qu'une mixtion.

De quelque maniere que le prodige se soit opéré, il paroît qu'il fit pourtant impression sur ceux qui le virent ou qui en entendirent parler; il est certain au moins que Jésus en profita pour étendre sa mission jusque dans la capitale de la Judée, il donna seulement à son miracle le tems de se répandre pour produire son effet; en attendant il se retira avec sa mere, ses freres & ses disciples à Capharnaüm, où il resta jusqu'à ce que la fête de Pâque, qui étoit proche, eût rassemblé à Jérusalem une multitude de peuple devant laquelle il se promit d'opérer un grand nombre de merveilles.

C H A P I T R E V.

Voyage de Jésus-Christ à Jérusalem. Vendeurs chassés du temple. Conférence avec Nicodème.

LE bruit du miracle de Cana s'étant répandu à Jérusalem par le moyen de ceux qui s'y rendirent de Galilée, Jésus y alla lui-même, accompagné de quelques-uns de ses Disciples dont on ignore le nombre. C'étoit, comme on a dit, le tems de la Pâque, & par conséquent un moment où presque toute la nation se trouvoit rassemblé dans la capitale. Une telle occasion étoit sans doute favorable pour opérer des miracles; aussi S. Jean assure-t-il que Jésus en fit un grand nombre, sans pourtant en détailler aucun. Plusieurs des témoins de la puissance du Christ crurent en lui, selon notre historien; cependant Jésus ne se fioit point à eux; voici la raison qu'il en donne. *C'est qu'il connoissoit tout; c'est qu'il n'avoit pas besoin que personne lui rendit le témoignage d'aucun homme, parce qu'il connoissoit par lui-même tout ce qu'il y avoit dans l'homme* (1). En un mot il favoit tout, hors le moyen de donner à ceux qui voyoient ses miracles, les dispositions qu'il pouvoit désirer.

Cependant comment concilier dans ces nouveaux convertis la foi en Jésus-Christ avec les

(1) Voyez S. Jean, chap. II, v. 23 & 25.

mauvaises dispositions qu'il leur connoit ? S'il connoissoit les dispositions défavorables de ces témoins de ses miracles , pourquoi les opérer en pure perte ? C'est une inconséquence de l'Écrivain qu'il ne faut pourtant point imputer à Jésus ; il vaut mieux ne pas s'en rapporter à S. Jean dans cet endroit , que de croire que son sage maître fit des miracles sans desseins , ou pour le seul plaisir d'en faire. D'ailleurs dans ce voyage à Jérusalem notre héros fit une action qui vaut bien un miracle & qui montre un bras tout puissant.

Suivant un ancien usage , des marchands s'établissoient durant les fêtes solennelles , sur-tout sous les portiques dont le Temple étoit environné : ils fournissoient aux dévots des victimes & des offrandes qu'ils pussent offrir au Seigneur pour accomplir les ordonnances de la loi. De plus , pour la commodité des Juifs qu'y s'y rendoient de différens pays , & pour leur propre intérêt , les prêtres avoient permis que des changeurs placassent leurs bureaux dans ce lieu. Jésus qui en toute occasion se montra peu favorable au Clergé , fut choqué de cet usage , qui , bien loin d'être criminel , tendoit à faciliter l'accomplissement de la loi Mosaique. En conséquence il fait un fouet de cordes , & déployant un bras vigoureux sur ces marchands , il les chasse dans les rues , il effraye le bétail , renverse les comptoirs sans que personne dans son étonnement pût s'opposer à son dessein ; au contraire l'on pourroit soupçonner que le peuple n'eut point lieu d'être fâché de ce désordre ,

& qu'il profita de l'argent & des effets que notre héros renversa dans cet excès de zèle. Sans doute que ses Disciples ne s'oublièrent pas eux-mêmes dans cette occasion ; leur maître put leur fournir par là, sur-tout s'ils étoient prévenus, de quoi se défrayer pendant le séjour dans la Capitale. D'ailleurs ils virent dans cet événement l'accomplissement d'une prophétie du Psalmiste qui annonçoit que le Messie seroit *dévoilé du zèle de la moisson du Seigneur* ; prophétie qui fut évidemment vérifiée par le vacarme que le Christ produisit en ce moment. A l'égard des marchands, ils n'avoient point selon toute apparence, compris le sens mystique de cette prédiction, ou du moins ne s'attendoient pas à la voir vérifiée à leurs dépens ; dans leur première surprise ils ne s'opposèrent point aux attaques imprévues d'un homme qui leur parut un furieux, cependant revenus de leur étonnement ils se plaignirent aux Magistrats du tort qu'on leur avoit causé. Ceux-ci craignant peut-être de compromettre leur autorité en punissant un homme dont le peuple étoit devenu le complice, ou un fanatique dont le zèle pouvoit être approuvé des dévots, ne voulurent point user de rigueur pour cette fois ; ils se contenterent de députer vers Jésus pour savoir de lui par quelle autorité il agissoit. *Par quel miracle, dirent les Juifs au Christ, nous montrerez vous que vous avez droit de faire de telles choses.* Sur quoi Jésus leur répond, *détruisez ce temple & je le rebâtirai en trois jours.* Il paroît que les Juifs ne furent point tentés d'en faire l'expérience ; ils le

prirent pour un fou, & s'en retournerent en haussant les épaules. Cependant s'ils avoient pris le Christ au mot, il eût été bien embarrassé, car l'Évangile nous apprend que ce n'étoit pas du Temple de Jérusalem dont il parloit, c'étoit de son propre corps; il avoit en vue sa *résurrection*; dit S. Jean, qui devoit se faire trois jours après sa mort. Les Juifs n'eurent point assez d'esprit pour deviner cet énigme, & les Disciples eux-mêmes n'en pénétrèrent pas le vrai sens que long-tems après, c'est-à-dire, lorsqu'ils prétendirent que leur maître étoit ressuscité. On ne peut se lasser d'admirer la Providence qui, voulant instruire, éclairer, convertir le peuple Juif par la bouche du Christ, n'emploie que des figures, des allégories, des logoglyphes totalement inexplicables pour les personnes les plus ingénieuses & les plus exercées!

Cependant, quoique Jésus eût le pouvoir de se ressusciter, il ne voulut point employer sa puissance merveilleuse pour se tirer des mains des Juifs, prêts à l'arrêter & à le punir comme un perturbateur du repos public; il crut plus convenable & plus sage de décamper sans bruit, & de se mettre par des voies naturelles à l'abri des poursuites de ceux que sa brillante expédition pouvoit avoir fâchés. Il alloit donc se retirer de Jérusalem pendant la nuit, lorsqu'un Pharisien devoit en chercher à s'instruire, le vint trouver: il se nommoit *Nicodème* & avoit une place de Sénateur, rang qui n'exempte pas toujours de la crédulité. *Maître*: dit-il à Jésus, nous savons que vous êtes un Docteur venu de la

part de Dieu , car personne ne peut faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui.

Il semble que cette occasion étoit favorable à Jésus pour se déclarer ; il pouvoit d'un mot décider de sa Divinité ; & convenir , devant ce Sénateur si bien disposé , qu'il étoit Dieu ; cependant il n'en fait rien ; il évite de répondre directement à la chose ; il se contente de lui dire que *personne ne peut avoir part au royaume de Dieu , s'il n'est régénéré de nouveau.* Le prosélyte étonné , s'écrie qu'il est impossible qu'un homme déjà vieux , renaisse ou rentre de nouveau dans le sein de sa mere. Sur quoi Jésus lui réplique , *je vous dis que si un homme ne renaît de l'eau & de l'esprit ; il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.* Il paroît que Nicodeme ne fut pas plus au fait qu'auparavant ; c'est pourquoi Jésus , pour se rendre plus clair , ajoute : *ne comprenez-vous pas que ce qui est né de la chair est chair , & que ce qui est né de l'esprit est esprit ? Ne vous étonnez donc pas de ce que je vous ai dit , qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'esprit souffle où il veut , & vous entendez bien sa voix , mais vous ne savez d'où il vient ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.*

Malgré la précision & la netteté de ces instructions (assez semblables aux raisonnemens de nos théologiens ,) Nicodème , dont sans doute l'intellect étoit bouché , n'y concevoit encore rien. *Comment , demande-t-il , cela peut-il se faire ?* Ici Jésus , poussé à bout , se fâche ; *quoi ! lui dit-il , vous êtes maître en Israël , & vous ignorez ces choses ?* Ecoutez donc ; je vous

dis que nous disons ce que nous savons bien, & que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; cependant vous ne recevez point notre témoignage. Mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez vous lorsque je vous parlerai des choses du ciel? Aussi nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel (2).

On a cru devoir rapporter ce dialogue curieux comme un échantillon de la logique de Jésus ; d'autant plus qu'il semble avoir servi de modèle à la façon de raisonner de nos Docteurs Chrétiens ; ceux-ci sont dans l'usage d'expliquer des choses obscures par des choses plus obscures & plus inintelligibles encore ; ils finissent toutes les disputes en ramenant la décision à leur propre témoignage, c'est à-dire, à l'autorité de l'Eglise ou du Clergé, chargé par Dieu lui-même d'attester ce que les fideles doivent croire.

Le reste de la conversation de Jésus avec Nicodeme est de la même clarté & du même ton ; le Christ y parle seul, & paroît, par la force de ses raisons avoir fermé la bouche au docile Sénateur, qui, selon les apparences, le quitta pleinement convaincu. C'est ainsi qu'une foi vive dispose les Elus à se soumettre aux leçons, aux dogmes & aux mysteres de la Religion, lors même qu'il est impossible d'attacher aucune idée aux mots que l'on entend prononcer.

(2) S. Jean, chap. III, v. 1-21.

Au reste , il n'est plus question de Nicodème. On ne fait s'il quitta sa place de sénateur pour s'enrôler parmi les Disciples de Jésus. Peut-être se contenta-t-il de fournir des secours en secret à Jésus & à sa troupe en reconnaissance des éclaircissens lumineux qu'il en avoit tirés. Il y a lieu de croire qu'il en scut profiter , vû que S. Jean le fait revenir sur la scène après la mort du Christ , apportant *cette livres d'aloës & de myrrhe* pour embaumer son corps & pour l'ensevelir avec Joseph d'Arimathée ; ce qui semble prouver qu'il étoit sorti de son entretien avec Jésus plus habile théologien qu'il n'y étoit entré Il est à présumer que dans cette occasion le Messie lui accorda une grâce *efficace* ou *suffisante* , sans laquelle il eût été parfaitement impossible de rien comprendre à sa sublime théologie.

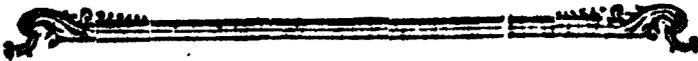
Cependant on doit convenir que l'impossibilité de concevoir la doctrine de Jésus-Christ fournit aux incrédules un prétexte plausible pour nier qu'elle soit divine. Ils ne peuvent comprendre qu'un Dieu , venu uniquement pour instruire les hommes , ne se soit jamais expliqué bien clairement. Nul oracle du Paganisme ne s'est servi de termes plus ambigus que le Missionnaire divin choisi par la Providence pour éclairer les nations ; on en conclut que dans ce cas Dieu s'étudia lui-même à mettre obstacle à ses projets ; qu'il tendit un piège inévitable non-seulement aux Juifs , mais encore à tous ceux qui doivent lire l'Evangile pour y puiser les lumières les plus importantes

au salut ; conduite qui paroît également indigne d'un Dieu bon , d'un Dieu juste , d'un Dieu rempli de prévoyance & de sagesse ; cependant avec la foi l'on vient à bout de tout concilier & de comprendre que Dieu a été le maître de parler sans vouloir être entendu.

Dès que Jésus eût quitté Nicodème , il sortit de Jérusalem , dont le séjour étoit devenu trop dangereux pour lui. Il se mit à parcourir les campagnes de la Judée où il se trouvoit plus en sûreté. Il y a lieu de présumer que l'esclandre qu'il avoit faite dans la capitale , où tant de peuple étoit pour lors assemblé , n'avoit pas laissé de le faire connoître à bien des gens ; il trouva donc des partisans à la campagne. Mais à quoi s'occupait-il pour lors ? S. Jean nous apprend dans le chapitre III qu'il *baptisoit* , ensuite il nous dit dans le chapitre IV qu'il *ne baptisoit point* , mais que ses Disciples baptisoient pour lui.

Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'après cette époque il quitta la Judée pour aller en Galilée. Ce fut peut-être pour se mettre encore plus à couvert , ou pour prévenir le schisme qui , suivant l'Evangile étoit prêt à se mettre entre les Juifs baptisés par Jean , & ceux que Jésus ou ses Disciples avoient baptisés de leur côté. Jésus comprit que la prudence exigeoit qu'il s'éloignât , pour laisser le champ plus libre à un homme qu'il connoissoit encore utile à ses propres intérêts , & qui , comme on a vu , se contentoit de jouer un second rôle sous lui. En effet on s'aperçut bientôt que le Christ fai-

soit un plus grand nombre de profélytes que son cousin, ce qui auroit pu à la fin mettre de la méfintelligence entre eux. Ainsi Jésus dirigea sa marche vers la Samarie, où nous allons le suivre, & de là il repassa de nouveau en Galilée.



CHAPITRE VI.

*Aventure de Jésus avec la Samaritaine. Son voyage
& ses miracles dans le pays des Géroféniens.*

NOUS observerons ici une fois pour toutes que dans cet examen de l'histoire de Jésus, nous suivons l'ordre des faits le plus généralement reçu, sans vouloir garantir que les choses se soient passées précisément dans cet ordre. Les fautes chronologiques ne paroissent d'aucune importance quand elles n'influent point sur la nature des événemens ; d'ailleurs les Évangélistes, sans nous fixer d'époques, se contentent de dire *en ce tems là*, ce qui, dans le tems où nous sommes, nous dispense de donner une chronologie bien exacte des faits que nous racontons. Pour mettre plus de précision, il faudroit un travail aussi immense que superflu ; il n'aboutiroit qu'à prouver que l'histoire de Jésus, dictée par le Saint-Esprit, est beaucoup plus incorrecte que celle des hommes célèbres du Paganisme, même d'une antiquité plus reculée ; il prouveroit encore que les écrivains

inspirés de cette importante histoire se contredisent à chaque instant en faisant agir leur héros en même tems dans des lieux divers , & souvent éloignés les uns des autres. D'un autre côté ce travail si pénible ne nous apprendroit pas quel est celui des Evangélistes que nous devons suivre préférablement à ses confrères , vu que tous , aux yeux de la foi , ont également la raison de leur côté. Le lieu & le tems ne changent rien à la nature des faits , c'est donc dans ces faits mêmes qu'il faut chercher à fixer nos idées sur le législateur des Chrétiens.

Jésus s'étant mis en chemin , dans l'été , suivant toute apparence , se sentit pressé de la soif près de *Sichar* , au pays de Samarie , ce qui donna lieu à une aventure singulière. Auprès de cette ville on voyoit alors un puits , connu sous le nom de la fontaine *de Jacob*. Le Christ , fatigué du voyage , s'affit sur le bord du puits , en attendant le retour de ses Disciples , qui étoient allés à la ville chercher des provisions. Il étoit environ midi lorsqu'une femme vint puiser de l'eau à cette fontaine ; Jésus lui demande à boire dans le vase qu'elle tenoit ; mais la Samaritaine , qui reconnut à sa mine que Jésus étoit un Juif , fut étonnée de sa demande , vu qu'il n'y avoit aucun commerce , aucune sociabilité avec les Juifs orthodoxes & les Samaritains ; suivant l'usage des partisans des sectes différentes ils se détestoient très-cordialement. Le Messie , qui n'étoit point si difficile que les Juifs ordinaires , entreprit la conversion

de cette femme Hérétique, pour le sexe & la profession de laquelle nous lui trouvons du foible dans tout le cours de son histoire. Si vous connoissiez, lui dit-il, le don de Dieu, & celui qui vous demande à boire; vous lui en auriez peut-être demandé vous-même la première, & il vous auroit donné de l'eau vive. La Samaritaine qui ne voyoit point que Jésus eût aucun vase dans ses mains, lui demanda d'où il prendroit l'eau vive dont il parloit. Alors le Messie, prenant un ton mystique, lui répondit : *quiconque boit de l'eau de ce puits aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai sera désaltéré pour toujours; elle deviendra pour lui une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle.* Notre aventurière, qui étoit une femme de mauvaise vie, lui demanda de cette eau merveilleuse, propre à la dispenser de venir en puiser par la suite. Jésus qui, à ses discours, avoit pu découvrir le métier de cette femme, se tira adroitement d'affaire, en lui disant d'aller chercher son mari & de revenir à lui, comptant peut être s'esquiver quand il la verroit partie; mais celle-ci lui raconte sa vie, lui donne quelques détails de sa conduite, & par-là le met à portée d'en soupçonner assez pour parler en devin. En conséquence, après l'avoir fait causer, il lui dit qu'elle a eu cinq maris, qu'elle n'en a point maintenant, que l'homme avec qui elle vit n'est qu'un amant; aussi-tôt la Samaritaine prend Jésus pour un forciér ou un prophète; il ne s'en défend point, & comme il ne craignoit pas d'être lapidé ou puni dans ce moment, il

s'enhardit pour la première fois, à faire l'aveu qu'il étoit le Messie.

Ils en étoient là lorsque le retour des Disciples de Jésus mit fin à la conversation ; ceux-ci , soit qu'ils connussent le métier de la causeuse, soit qu'ils fussent plus intolérans que leur maître , furent scandalisés & surpris du tête-à-tête ; cependant aucun d'entre eux n'osa critiquer la conduite du Christ. D'un autre côté la Samaritaine voyant sa suite, crut en effet qu'il étoit ou prophète ou le Messie ; laissant là sa cruche elle n'eut rien de plus pressé que d'aller à *Sichar* ; *venez voir*, dit-elle aux habitans, *un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne seroit-ce point le Christ ?* Les habitans émerveillés s'assemblent, ils vont trouver Jésus, & ravis de l'entendre parler, sans comprendre peut-être un mot à ses discours, ils l'inviterent à venir demeurer parmi eux. Il ne se rendit à leurs offres que pour deux jours seulement. Les provisions achetées furent mises en réserve ; la troupe vécut pendant ce tems aux dépens de ces hérétiques, charmés sans doute de défrayer le Sauveur & ses gens.

Tout le merveilleux de cette aventure roule sur ce que Jésus devina que la Samaritaine avoit eu cinq maris, & vivoit pour lors dans un commerce criminel avec un favori. Cependant il est aisé de voir que le Christ avoit pu découvrir cette anecdote, soit par la conversation même avec cette femme bavardé, soit par le bruit public, soit par quelque autre voie très-simple.

De plus, les incrédules trouvent encore su-

jet de critiquer ce récit de S. Jean ; laissant à part le merveilleux , ils attaquent la vérité historique du fait. En effet toute l'histoire nous atteste qu'au tems de Jésus - Christ la Samarie étoit peuplée par des colons de diverses nations , que les Assyriens y avoient transportés après la destruction du royaume d'Israël ; ce qui sembleroit détruire l'attente du Messie dans laquelle les Samaritains vivoient , selon saint Jean. En effet des payens & des idolâtres ne devoient point avoir de notions bien claires d'un événement personnel à la Judée. Si les Samaritains étoient des descendans de Jacob , il ne falloit pas mettre dans la bouche de la Samaritaine ces paroles : *nos peres ont adoré sur la montagne , & vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où l'on doit adorer.* Il étoit encore absurde de faire dire à Jésus : *vous n'adorerez plus le Pere ni sur la montagne , ni dans Jérusalem ; vous adorerez ce que vous ne connoissez pas.* 1°. La loi de Moïse n'a jamais défendu d'adorer Dieu en quelque lieu qu'on se trouvât. 2°. Les loix ou les usages des Juifs vouloient , du tems de Jésus-Christ , que l'on ne sacrifiat point ailleurs que dans le temple de la capitale , mais les lieux de la priere dépendoient de la volonté de chacun. 3°. Il est faux que les descendans de Jacob ne connussent point le Dieu qu'ils adoroient , c'étoit *Jehovah* , le Dieu de Moïse & des Juifs ; à moins qu'on ne prétendit que ceux-ci ne connoissent point ce qu'ils adorent ; & là-dessus , même depuis la mission de Jésus , les chrétiens n'ont sans doute rien à

leur reprocher. 4°. Les paroles de Jésus dans cette occasion sembleroient insinuer qu'il voulut abolir l'adoration du Pere : au moins est-il certain que les chrétiens partagent leurs hommages entre lui & son fils, ce qui, sans la foi, paroîtroit anéantir le dogme de l'unité de Dieu. Cependant Jésus n'a point rencontré juste en disant que le Pere ne seroit plus adoré ni dans Jérusalem ni sur la montagne, ce Pere n'a point cessé un instant d'y être adoré depuis dix-huit siècles par des Juifs, par des Chrétiens, & ensuite par des Mahométans.

Si l'on prétend que la Samaritaine étoit payenne, il est peu vraisemblable de supposer qu'elle ait pu regarder Jésus comme le Messie, qu'elle ne devoit ni connoître ni attendre. Ajoutez encore à tout cela que les Samaritains croient en Jésus sur la parole d'une courtisane; crédulité dont il n'y eut que des Juifs ou des Chrétiens qui pussent être susceptibles. Enfin Jésus & ses disciples étoient des Juifs, & en cette qualité exclus de la Samarie, n'importe par qui le pays fût habité.

Deux jours s'étant écoulés, & les Samaritains de Sichar étant, selon toute apparence, suffisamment instruits, Jésus quitta leur ville, & accompagné de ses disciples, il prit le chemin de la Galilée supérieure. Dans ce voyage le Christ crut qu'il étoit à propos de ne point entrer dans la ville de Nazareth sa patrie, attendu les mauvaises dispositions de ses compatriotes. Il s'appliqua lui-même le fameux pro-

verbe que *nul n'est prophète dans son pays* (1). Il n'en étoit pas de même dans le reste de la Province ; dès que le peuple scût l'arrivée de Jésus, il ne négligea rien pour le bien recevoir, S. Luc même nous assure qu'il étoit estimé & honoré de tout le monde (2). Il y a tout lieu de croire que ces bonnes gens avoient vu les merveilles qu'il avoit opérées dans Jérusalem durant la fête de Pâque (3). En reconnoissance de ces dispositions favorables & de la foi qu'il trouva chez les Galiléens, le Christ ne se contenta pas de les instruire, mais il conforma sa mission & témoigna sa bienveillance par une foule de prodiges. Le nombre en fut très-grand sans doute, puisqu'il S. Matthieu est contraint de dire vaguement qu'il *guérissoit toutes les langues & toutes les maladies parmi le peuple* (4). Qu'il suffisoit de lui présenter les malades, quelques maux qu'ils eussent : les lunatiques, dont le nombre étoit grand dans ce pays, les fous, les hypocondriaques, les possédés n'avoient qu'à recourir à lui, & leur guérison étoit certaine.

Cette multitude de miracles, car c'est ainsi que l'on nommoit les guérisons opérées par Jésus, attira près de lui une foule de fainéans & de vagabonds ! tant de la Galilée que de Jérusalem, de la Décapole, de la Judée & du

(1) S. Luc, chap. IV, v. 23.

(2) S. Jean, chap. IV, v. 45.

(3) S. Luc, chap. IV, v. 15.

(4) S. Matthieu, chap. IV, v. 23 & 24.

pays de delà le Jourdain. Ce fut dans ce voyage qu'il fit l'acquisition de deux disciples fameux : ils étoient freres , fils d'un pêcheur nommé *Zebédée* , & s'appelloient *Jacques & Jean*. Le premier, quoique vraisemblablement il ne sçût point lire, composa depuis des ouvrages mystiques, qui sont encore aujourd'hui révérés des Chrétiens. A l'égard de *Jean* qui étoit fort beau garçon, il devint le favori de son maître, & en reçut des marques d'une tendresse distinguée. Il devint par la suite un Platonicien sublime, qui en reconnoissance défia le Christ dans l'Évangile & les Epîtres que nous avons sous son nom.

La réputation & les ressources de Jésus étoient si grandes en Galilée, qu'il lui suffisoit de parler pour augmenter le nombre de ses Disciples : il ne fit qu'appeler les deux dont il s'agit pour les attacher à sa personne. Cependant voulant se reposer des fatigues de la prédication & des miracles, il résolut de quitter les villes, pour aller sur les bords de la mer. Il comprit qu'il est à propos de ne pas se laisser voir ni trop long-tems, ni de trop près, de se faire désirer, & de ne point user son crédit. Le peuple avide d'entendre les prédications merveilleuses de Jésus, le suivit, celui-ci accablé par la foule aperçut heureusement deux barques ; il se jetta dans l'une, qui précisément appartenoit à Simon Pierre, le premier de ses Disciples : de là il harangua la multitude empressée. Ainsi le bateau d'un pêcheur devint une chaire d'où la Divinité rendoit ses oracles.

Les Galiléens n'étoient point riches, & la troupe des adhérens de Jésus augmentoit : en conséquence nous voyons ses quatre premiers Apôtres travailler de leur métier de pêcheurs tant que dura le séjour du Messie dans cette Province. Le jour qu'il prêcha dans la barque n'avoit point été fortuné pour eux ; la nuit qui l'avoit précédé n'avoit point été plus favorable. Jésus, qui savoit plus d'un métier, crut qu'il devoit faire quelque chose pour des gens qui lui montroient tant de zèle. Lors donc qu'il eut cessé de haranguer & que la foule, suivant toute apparence fut retirée, il dit à Simon d'avancer en pleine eau & de jeter son filet : celui-ci s'en défend, en disant qu'il l'a déjà jetté plusieurs fois sans succès, Mais le Christ insiste. Pour lors Simon lui dit : *je le jetterai sur votre parole.* Alors par un miracle étonnant le filet rompit de tous côtés, Simon & André ne sont pas assez forts pour l'amener, ils appellent leurs camarades, & en tirent assez de poissons pour en remplir deux barques. Nos pêcheurs furent si surpris que Pierre prit son maître pour un forcier & le pria *de se retirer de lui.* Mais Jésus le rassura & lui promit de ne plus lui causer de pareilles frayeurs, vu que désormais il ne pêcheroit plus de poissons.

Le Messie se trouvant auprès de *Cana*, crut devoir y entrer, attendu que ci-devant il y avoit fait un miracle ; un officier de Capharnaüm, dont le fils étoit malade de la fièvre, se rendit en ce lieu pour essayer des remèdes de Jésus, dont tant de gens vantoient l'efficacité.

En conséquence il prie le médecin de venir chez lui pour guérir son fils; mais notre Esculape, qui n'aimoit point opérer sous des yeux trop clairvoyans, se défit de l'importun de façon à ne point se compromettre en cas qu'il ne réussit pas : *allez*, dit-il à l'officier, *votre fils se porte bien*. Cet officier approchant de chez lui apprit que la fièvre, qui peut-être étoit intermittente, avoit quitté son fils; il n'en fallut pas davantage pour crier au miracle; & pour convertir toute la famille.

Après avoir parcouru le rivage de la mer & fait quelque séjour à Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, où, comme on a dit, il avoit fixé sa demeure. La famille de Simon Pierre étoit établie dans cette ville; ce fut cette raison sans doute, jointe aux mauvais traitemens des habitans de Nazareth, qui détermina le Christ à choisir ce séjour. En effet il paroît qu'il étoit en horreur dans la ville où il avoit été élevé; dès qu'il voulut y prêcher on voulut le précipiter; à Capharnaüm on l'écoute, on l'admire, il harangue dans la Synagogue, il explique l'Écriture, il fait voir que lui-même y avoit prédit. Au milieu de sa prédication un jour de Sabbath on lui amène un possédé, qui peut-être de concert avec lui se met à crier de toute sa force : *laisse-nous en paix; qu'y a-t-il entre toi & nous, Jésus de Nazareth? es-tu venu pour nous perdre? nous savons qui tu es, le Saint de Dieu*. Le peuple épouvanté attendoit l'issue de l'aventure, lorsque Jésus sûr de son fait, s'adressant, non à l'homme, mais au Démon qui

le possède, *tais-toi*, dit-il, & *sorts de cet homme*. Aussi-tôt l'esprit malin renversa le possédé, lui causa d'horribles convulsions, & disparut sans que personne le vît.

Les Médecins, & sur-tout ceux qui sont au fait des pays Orientaux, n'admettent point les miracles de la nature de celui-ci : ils savent que les maladies qu'on prenoit du tems des Juifs pour des *possessions*, ne sont dues qu'à des dérangemens produits dans le cerveau par l'excès de la chaleur. Ces maladies étoient fréquentes en Judée, où la superstition & l'ignorance avoient empêché la médecine de faire de grands progrès ; hors de ce pays on ne voit gueres de possédés. Ainsi l'incrédulité enleve à Jésus un grand nombre de ses miracles ; cependant en lui ôtant même les *possessions*, il lui en reste encore assez. La plupart des possédés que l'on trouve parmi nous sont des hypocondriaques, des maniaques, des femmes hystériques, des mélancoliques, des personnes tourmentées de vapeurs ou de spasmes : ou bien ce sont des imposteurs qui, pour gagner de l'argent, pour intéresser les simples & montrer le pouvoir des Prêtres, consentent à recevoir le Diable, afin que ceux-ci aient la gloire de le chasser ; il n'est gueres de possession parmi nous qui pût résister à une fustigation.

Des miracles sont une pâture pour l'imagination, mais le corps a besoin d'autres alimens ; l'aventure qui vient d'être racontée avoit conduit à l'heure du dîner. On sortit de la Synagogue, & Jésus fut invité chez Simon-Pierre,

où tout étoit , selon les apparences , préparé pour qu'il eût occasion de faire un second miracle. La belle-mere de Simon se trouva très-malade , au moment où l'on avoit besoin de son ministere pour faire la cuisine : Jésus , qui avoit le talent de guérir très-prompement les parens de ses Disciples , la prend par la main , la fait lever de son lit ; elle en sort parfaitement guérie , elle apprête à manger , & se trouve en état de servir les conviés.

Le même jour sur la brune , on amena près de Jésus tous les malades de Capharnaüm & tous les possédés qu'il guériffoit , suivant St. Mathieu , par ces paroles , & suivant St. Luc en imposant les mains sur chacun d'eux. Plusieurs Démons , en sortant des possédés , avoient l'imprudence de trahir le secret du médecin , & témoignoient hautement qu'il étoit le *Christ* , le *fil de Dieu* ; cette indiscretion déplaisoit fort à Jésus , qui vouloit , ou feignoit de vouloir garder l'*incognito* ; aussi S. Luc nous dit-il *qu'il les menaçoit & les empêchoit de parler , parce qu'ils savoient qu'il étoit le Christ*. Sur quoi il est bon de remarquer que selon les Théologiens Chrétiens , le *fil de Dieu* , dans toute sa conduite , n'avoit pour objet que de donner le change au Diable & de lui cacher le mystere de la rédemption. Cependant nous voyons que Jésus ne put jamais venir à bout de tromper son ennemi trop rusé. Dans tout le système Evangélique , le Diable est plus habile & plus puissant que Dieu le pere & que Dieu le fils. Au moins est-il certain qu'il ne

cesse de traverser leurs desseins avec succès ; & qu'il finit par réduire Dieu le pere à la dure nécessité de faire mourir son cher fils pour réparer le mal que Satan avoit fait au genre humain. Le Christianisme est un vrai *Manichéisme*, dans lequel tout l'avantage est toujours du côté du mauvais principe. Celui-ci par le grand nombre d'adhérens qu'il se fait encore, rend visiblement inutiles tous les projets divins.

Si le Diable savoit que Jésus étoit le Christ ; cette connoissance devoit être postérieure à sa retraite dans le désert, car alors il lui parloit sur un ton qui annonce qu'il ne le connoissoit pas. Cependant il est inutile d'examiner en quels tems le Diable acquit cette connoissance, au moins il est apparent qu'il ne l'eut que par une permission divine ; or Dieu en accordant au Diable la connoissance de son fils, a voulu ou n'a pas voulu qu'il en parlât : s'il l'a voulu, Jésus a eu tort de s'y opposer ; s'il ne l'a pas voulu, comment le Diable a-t-il pu agir contre la volonté divine ? Jésus cache avec soin sa qualité dont la connoissance pouvoit seule opérer le salut. Or dans ce cas le Diable avoit lui-même le plus grand intérêt de la cacher : c'est donc contre son propre intérêt & contre la volonté du Tout-Puissant que le Diable fait connoître la qualité du Christ. Enfin si Jésus ne vouloit pas réellement que le Diable le découvrit, pourquoi attendre qu'il eût parlé pour lui imposer silence ?

La conduite du Messie dans ces circonstances a fait croire que, n'osant prendre sans danger

en public la qualité de Christ ou de fils de Dieu ; il n'étoit pas sincèrement fâché que les Diabes qui étoient à ses ordres divulguassent son secret, & lui épargnassent la peine de parler. D'ailleurs c'étoit tirer un aveu très-important de la bouche de ses ennemis.

Pour ne point perdre son crédit sur l'esprit des hommes il faut leur éviter la satiété. Jésus ne l'ignoroit pas ; aussi le lendemain du jour où tant de miracles avoient été opérés dans Capharnaüm, il sortit avant le jour & se retira dans un Désert. Tous les législateurs ont aimé la retraite, c'est là qu'ils ont eu des inspirations divines ; c'est au sortir de ces asyles mystérieux qu'ils ont fait des miracles propres à séduire les yeux du vulgaire étonné. D'ailleurs il est bon de se recueillir quelquefois pour songer à ses affaires.

Cependant les Disciples de Jésus, malgré sa fuite, ne perdirent point leur maître de vue ; ils l'aborderent au moment où il croyoit être tout seul, & lui apprirent qu'on le cherchoit par-tout. En effet il y avoit encore bien des malades & des possédés dans le pays ; cependant cette considération ne fit point retourner Jésus à Capharnaüm ; à ce défaut le peuple vint le trouver dans sa retraite.

Pour s'en débarrasser il se mit à parcourir de nouveau la Galilée, où il continua de guérir des malades, & de chasser des Démons ; c'est tout ce que l'Evangile en apprend. Il paroît qu'il ne s'arrêtoit que peu ou point dans sa marche, & qu'il haranguoit en voyageant ; car

en fort peu de tems il se trouva très-avancé sur le rivage de Galilée. La foule qui le suivoit augmentant sans cesse par les recrues de fainéans & de curieux que produisoit chaque village, & notre Prédicateur se voyant encore sur le point d'être accablé, donna ordre à ses Disciples de le passer à l'autre bord sur le territoire des Géraféniens.

Quand il fut débarqué, un docteur de la Loi vint l'aborder & lui offrit de se mettre à sa suite; mais Jésus comprit très-bien qu'un *Docteur* ne pouvoit lui convenir; il auroit mal figuré dans une troupe composée de pêcheurs & de gens grossiers, tels que ceux dont le Messie avoit formé sa cour. Celui-ci fit entendre au Docteur qu'il pourroit se repentir de sa démarche; que son genre de vie ne pouvoit lui convenir; *le fils de l'homme*, lui dit-il, *n'a pas où reposer sa tête.*

Le Christ ne voulut point permettre à ses Disciples de s'écarter sur les terres des Géraféniens; dans leur nombre il y en avoit de ce pays. L'un lui demanda la permission d'aller rendre les derniers devoirs à son pere; l'autre vouloit aller embrasser sa famille; mais il refusa durement leurs demandes. L'un reçut pour réponse qu'*il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.* Le second, que *quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde en arriere; n'est point propre au royaume des cieux.* Les incrédules ont cru trouver dans ces réponses une preuve de la dureté du caractère & de l'esprit exclusif & despotique de Jésus,

rester dans le pays , ou très-peu curieux de retourner en enfer , proposèrent une capitulation. L'un des articles portoit qu'en sortant du corps des possédés , ils entreroient dans un troupeau de porceaux qui passoient près de là sur le penchant d'une colline. Jésus voulut bien pour cette fois accorder quelque chose à la priere des Diabes , & ne point user avec rigueur de son autorité. Ni lui ni ses disciples , en bons Juifs , ne mangeoient point de cochon , il jugea donc que cet animal , défendu par la loi de Moyse , pouvoit bien servir de retraite à tous ces Diabes. Il consentit au traité ; les Démons sortirent de leur ancienne demeure pour entrer dans les cochons , qui ayant le diable au corps , s'ébranlerent , ou peut-être s'effrayèrent tout naturellement , & allerent se précipiter dans la mer , & ils se noyerent au nombre d'environ deux mille.

Si une légion de Diabes est composée d'un même nombre que l'étoit la légion Romaine , nous devons croire qu'elle étoit de six mille Diabes ; ce qui fait évidemment trois Diabes par cochon , nombre suffisant pour les déterminer au suicide.

De graves Auteurs nous assure que Jésus n'a jamais ri , ni même souri (1) , cependant il est

(1) M. Fleury , dans les *mœurs des Chrétiens* , pag. 14 ; édition de 1701 , dit en parlant de Jésus sur ces paroles remarquables : *Il étoit très-sérieux. On le voit pleurer en deux occasions , mais il n'est point dit qu'il ait ri : non pas même qu'il ait souri doucement , comme remarque S. Chrysostôme. Comme les hommes sont accoutumés à regarder Dieu*

bien difficile de croire que le fils de Dieu ait pu garder son sérieux après avoir fait une pareille malice. Mais elle ne parut point risible aux conducteurs du troupeau, qui trouverent ce beau miracle si peu plaisant qu'ils s'en plainquirent à leurs maîtres, & coururent à la ville où la chose ne fut pas plus tôt sçue que les propriétaires de ces cochons, loin de se convertir, se plainquirent d'un prodige si ruineux pour eux, & prétendirent que cet événement intéressoit la chose publique. En conséquence les Geraséniens vinrent en corps s'opposer à l'entrée de Jésus dans leur ville, & le prièrent, faute de pouvoir le punir, de vouloir bien au plus tôt sortir de leur territoire. Tel fut l'effet que produisit le miracle des cochons.

Ce fait mémorable doit être vrai, car il est attesté par trois Evangélistes; cependant ils varient dans quelques circonstances. S. Matthieu nous apprend que les possédés étoient au nombre de deux; Marc & Luc prétendent qu'il n'y en avoit qu'un seul, mais si furieux, selon S.

Dieu comme un être fort méchant & qui n'entend point raillerie, ils exigent de la gravité dans tous ceux qui viennent de sa part. Plus une religion est triste, plus elle plait aux hommes, qui aiment à avoir peur. Les réformateurs pour réussir doivent toujours avoir un extérieur austère. Les dévots préfèrent un confesseur dur & bourru à un confesseur facile; un prédicateur qui fait trembler est toujours sûr de ses succès. Les *Jansénistes* sont des réformateurs, qui s'efforcent de ramener les chrétiens à leur tristesse primitive, & qui réussiroient à faire revivre le fanatisme des tems apostoliques, si le monde n'étoit changé.

Marc, qu'on ne pouvoit plus le lier, même avec des chaînes. S. Luc a vu que le Démon l'emportoit souvent dans le Désert; S. Marc affirme qu'il passoit les jours & les nuits dans les tombeaux & sur les montagnes des environs.

Dans cette occasion Jésus est encore proclamé le Christ par le Diable; comme il ne se trouvoit pour lors qu'entre amis ou parmi ses disciples, il ne lui imposa point silence; cet aveu, utile dans le particulier, ne pouvoit lui faire tort; mais il étoit des circonstances où il pouvoit nuire en présence du public, pour lequel notre puissant faiseur de miracles avoit des ménagemens, sur-tout quand il ne se sentoît pas suffisamment appuyé.

Les incrédules prétendent trouver des erreurs capitales & des signes évidens de fausseté dans cette rélation, qui d'ailleurs ne leur paroît que ridicule. 1°. Ils sont surpris de voir les Diables, qui suivant les Chrétiens sont condamnés à des tourmens éternels dans les enfers, en sortir pour s'emparer des habitans de la terre. 2°. On a lieu d'être étonné de voir le Diable adresser des prières au fils de Dieu. Il est de foi chez les Chrétiens que pour prier il faut une grace, que les Damnés ne peuvent prier, & à plus forte raison que cette grace doit être refusée aux chefs des damnés. 3°. L'on est scandalisé d'un miracle par lequel Jésus fait du bien à deux possédés aux dépens des propriétaires des deux mille cochons, à qui ce miracle coutoit au moins vingt mille écus de notre argent, ce qui n'est pas trop conforme aux règles de

L'équité. 4°. L'on ne conçoit pas comment des Juifs , à qui leur Loi inspiroit de l'horreur pour les cochons , pouvoient avoir des troupeaux d'animaux , qui chez eux n'étoient d'aucun usage , & qu'ils ne pouvoient même toucher sans se souiller. **5°.** On trouve de l'indécence à faire entrer le fils de Dieu en composition avec les Diables ; du ridicule à faire entrer ceux-ci dans des cochons ; enfin de l'injustice à les faire entrer dans les cochons des autres.

Au reste , on ne nous apprend pas ce que devinrent ces Diables après leur chute dans la mer ; il y a lieu de croire qu'au sortir des cochons ils rentrèrent dans des Juifs pour procurer au Sauveur le plaisir de les chasser de nouveau. Car les guérisons des possédés étoient de tous les miracles ceux dans lesquels notre homme étoit le plus expert.

A l'égard du possédé guéri par Jésus , pénétré de reconnoissance pour son médecin , qu'il connoissoit peut-être de longue main , il vouloit le suivre , selon S. Marc ; mais on prévint que son témoignage pourroit devenir suspect , s'il se mettoit à la suite du Messie ; celui-ci aima donc mieux qu'il allât dans sa famille annoncer les graces qu'il avoit reçues du Seigneur. Il étoit de la Décapole , pays , comme on a vu , très-disposé à croire. En effet dès que notre homme y eut conté son aventure , tout le monde fut ravi d'admiration. Cependant on est frappé de la différence qui se trouve entre les gens si dociles à la foi , ils croient tout sans rien voir , tandis que les Geraséniens , témoins oculaires

du prodige, n'en font point ébranlés, & refusent impoliment l'entrée de leur ville à Jésus. Communément on trouve dans l'Évangile qu'être témoin d'un miracle est une raison très-forte pour n'y point croire.

L'endurcissement & l'incrédulité des Géroziens & sur-tout la prière qu'ils firent au Messie de ne point entrer chez eux, l'obligèrent à se rembarquer avec sa troupe, pour retourner en Galilée, où il fut très-bien reçu. Cependant il n'est point dit s'il y prêcha, ni s'il y fit des miracles, & l'on ne fait au juste le tems qu'il y resta. Les amis de Jésus, les parens de ses disciples & sa mere recevoient, suivant les apparences, de tems en tems des nouvelles de ses prodiges, qu'ils avoient l'attention de répandre; de son côté il apprit qu'on le desiroit; en conséquence il revint à Capharnaüm. A peine son arrivée est-elle sue que le peuple, toujours avide de sermons & de miracles, se rend en foule auprès de lui; ni sa maison, ni l'espace qui étoit devant sa porte ne purent contenir la multitude; il lui falloit une voix de *Stentor* pour se faire entendre aux extrémités de la foule, ou peut-être les oisifs, contents de le suivre, sans trop savoir pourquoi, s'embarassoient-ils fort peu de l'écouter.

Les Pharisiens à qui les succès de Jésus commençoient à donner de l'ombrage, résolurent de voir par eux-mêmes si ce qu'on en disoit avoit quelque réalité. Pour éclaircir le fait, des Docteurs de Galilée, qui n'étoient pas du nombre des admirateurs de notre Missionnaire, se ren-

dirent auprès de lui. Ils l'entendirent prêcher & ne fortirent de ses sermons que plus prévenus contre lui; ses miracles eux-mêmes ne purent les convertir. Cependant suivant S. Luc *la vertu du Seigneur agissoit en leur présence pour la guérison des malades.* Mais, comme on la fait observer, les miracles du Messie n'étoient faits pour convaincre que ceux qui ne les voyoient pas. C'est ainsi que ces miracles sont crus maintenant par des gens qui ne voudroient pas croire ceux qu'on feroit en leur présence. Tout le monde à Paris croit les miracles de Jésus, & beaucoup d'esprits forts doutent de ceux des Jansénistes, dont plusieurs d'entr'eux ont été les témoins.

Quatre homme qui portoient un paralytique sur son lit, ne pouvant se faire jour pour pénétrer jusqu'à Jésus, s'aviserent de se guinder avec leur fardeur, sur le toit de la maison; & d'y faire une ouverture, pour descendre le malade dans son lit au pied du médecin. L'idée parut ingénieuse & neuve à celui-ci, & s'adressant au malade, *mon fils*, lui dit-il, *ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* Cette absolution ou rémission fut sans doute prononcée pour être entendue des docteurs émissaires, qui en furent très-scandalisés. Jésus devinant leurs dispositions *par son esprit*, dit, en leur adressant la parole, *pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? lequel est le plus aisé de dire à ce paralytique, vos péchés vous sont remis, ou de lui dire levez-vous, emportez votre lit & marchez?* Cette question,

proposée hardiment au milieu d'un peuple fanatique & prévenu , devenoit embarrassante , les Docteurs ne jugerent point à propos d'y répondre. Alors Jésus profitant de leur embarras , dit au paralytique , au fait du rôle qu'il avoit à jouer : *levez-vous , emportez votre lit & allez dans votre maison.* Ce prodige jeta la frayeur dans les esprits ; il fit sur-tout trembler nos Docteurs espions , & le peuple s'écrioit , *jamais nous n'avons rien vu de si merveilleux.*

Si les Docteurs eurent peur , ils ne furent pas convertis pour cela ; malgré la guérison du paralytique , ils n'eurent pas foi à l'absolution accordée par Jésus. L'on peut donc supposer qu'il y eut dans ce miracle des circonstances qui le leur rendirent suspect , peut être l'Evangile même nous les fera démêler.

Nous observerons d'abord que lorsqu'un même fait est raconté diversement par différens historiens égaux pour l'autorité , l'on est réduit à douter de ce fait , ou du moins l'on est en droit de nier qu'il soit arrivé de la manière que l'on suppose. Ce principe de critique devroit être applicable aux récits de nos Ecrivains inspirés comme à ceux de tous les autres. Or , S. Matthieu nous dit tout simplement qu'on présenta un paralytique à Jésus , & qu'il le guérit sans nous parler de la circonstance merveilleuse du toit découvert & des autres ornemens dont S. Marc & S. Luc ont embelli leur narration. Ainsi , ou nous sommes en droit de suspendre notre croyance relativement à ce fait , ou du moins nous pouvons croire qu'il ne s'est point

point passé de la maniere dont les deux derniers Evangélistes le rapportent (2).

En second lieu Marc & Luc , qui disent que l'on monta le malade sur son lit au haut de la maison où étoit le Christ , nous ayant appris auparavant que la foule étoit si grande que les porteurs du malade n'avoient pu la forcer , supposent , sans l'exprimer , un autre très - grand miracle ; en effet , cette opération suppose que les porteurs ont fendu la presse & ne l'ont point fendue ; arrivés , on ne fait comment , au pied de la muraille , ils n'ont pu grimper ni seuls ni chargés du malade sur le faite de la maison. Luc dit qui firent une ouverture dans les tuiles ; dans ce cas le peuple dut les appercevoir ; & sur-tout ceux dont la maison étoit remplie , durant le silence que l'on prêtoit sans doute aux discours de Jésus , durent entendre le bruit que faisoient les hommes pour monter un lit sur un toit & puis pour découvrir & percer ce toit afin d'y faire passer le malade. Cette opération devenoit plus difficile encore si ce toit , au lieu d'être couvert de tuiles , étoit en platte-forme ; or toutes les maisons des Juifs & des Orientaux étoient & sont encore couvertes de cette maniere. Toutes ces difficultés fournissent des motifs suffisans pour douter de ce grand miracle. Il deviendra plus vraisemblable si l'on suppose que le malade étoit déjà dans la maison

(2) L'on peut comparer sur cette histoire S. Matthieu chap. IX ; S. Marc , chap. V , 2 ; S. Luc , chap. V.

de Jésus , que les choses étoient arrangées d'avance , & qu'on fit descendre par une trappe faite exprès un paralytique bien sûr d'être guéri sur l'ordre du Messie. Cette opération put paroître merveilleuse à une populace disposée à voir des prodiges par-tout, mais elle frappa moins les Docteurs , venus pour voir de près la conduite de notre aventurier ; ceux-ci comprirent qu'il étoit dangereux de contredire des fanatiques imbéciles , mais ils n'en crurent pas davantage au miracle dont ils avoient été témoins.

A quelques jours de là Jésus alla prêcher le long de la mer : en passant près d'un bureau des impôts il vit *Matthieu* , l'un des Commis , qui y étoit assis. Sa mine plut au Messie , qui l'appella ; aussi-tôt notre financier subalterne quitta son poste pour le suivre, après avoir préalablement donné un grand festin à Jésus & à sa troupe. Matthieu lui donna pour convives des Publicains , des Commis de barriere ses confreres & d'autres gens décriés ; mais les Pharisiens & les Docteurs , qui épioient la conduite du Christ , vinrent exprès chez Matthieu pour s'assurer du fait. Jésus occupé sans doute à satisfaire son appétit , ne s'aperçut pas d'abord qu'il étoit épié , cependant des paroles dites trop haut attirèrent son attention ; c'étoient les Docteurs qui reprochoient aux Disciples de boire & de manger avec des gens perdus de réputation : „ Comment , leur dirent-ils , sans doute , votre maître , qui prêche tant la vertu , la sobriété , la pénitence , ose-t-il se montrer en public en si mauvaise compagnie ? Com-

» ment peut-il fréquenter des frippons, des
 » monopoleurs, des hommes que leurs extor-
 » sions rendent odieux à la nation ? Pourquoi
 » traîne-t-il à la suite des femmes de mauvaise
 » vie ; telles que *Suzanne*, & cette *Jeanne* qui
 » l'accompagnent sans cesse " (3) ? Les Disci-
 » ples, étourdis de cette sortie, ne furent trop
 que répondre ; mais Jésus, sans se démonter,
 leur répondit par un proverbe : *ce ne sont pas*,
 dit-il, *les sains, mais les malades qui ont besoin*
de médecin. Puis il cite un passage de l'Écriture
 qui ne se trouve nulle part. *Apprenez*, leur dit-
 il, *la vérité de cette parole ; j'aime mieux la mi-*
séricorde que le sacrifice. Il paroît que les Doc-
 teurs ne se tinrent pas pour battus, car Jésus
 s'emporta jusqu'à dire *qu'il n'étoit pas venu pour*
appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence.

I 2

(3) Il paroît que Jésus, malgré tout son sérieux, avoit du foible pour les femmes ; les mélancoliques n'en sont pas le moins susceptibles. Il fut très-vivement aimé par Marie Magdeleine, qui paroît avoir été le modèle des dévotes affectueuses, ou des femmes débauchées que leur tempérament détermine communément à se livrer à la religion avec autant d'emportement après leur conversion, qu'elles se livroient auparavant au monde & à leurs amans. Les Albigeois ont prétendu que la Magdeleine avoit eu des complaisances criminelles pour le Messie. *V. la Christiade, tom. I.* La faculté de théologie de Paris décida gravement en 1620, que Marie Magdeleine, Marie sœur de Lazare, & Marie la courtisane n'étoient qu'une seule & même femme. Mais depuis la Sorbonne a changé d'avis ; elle prétend que ce sont trois *Maries* très-différentes. Voyez *Bernard, Nouvelles de la République des Lettres, tome XXI, page 200 ; idem, tome XXXII, page 140.*

Dans ce cas pourquoi rejetoit-il les Pharisiens & les Docteurs, qu'il appelloit des *sépulcres blanchis* ? Ou les adversaires de Jésus étoient des justes, ou s'ils étoient des pécheurs, il étoit venu les appeler à la pénitence, & par conséquent il ne devoit pas les rebuter.

Quelque raison que Jésus employât pour pallier ou justifier sa conduite, elle se répandit bientôt. Les Disciples de Jean-Baptiste qui l'apprirent, & que la jalousie excitoit peut-être, vinrent le trouver, & lui demanderent raison de la différence du genre de vie qu'il menoit, ainsi que ses disciples, & de celui qu'ils menotent eux-mêmes. „ Nous jeûnons, lui dirent-ils, continuellement, tandis que vous & votre suite faites très-bonne chere. Nous pratiquons des austérités, nous vivons dans la retraite, tandis que vous courez sans cesse, & fréquentez des personnes diffamées, &c. “ Le reproche étoit embarrassant, mais Jésus s'en tira très-bien : *les amis de l'Epoux*, dit-il, *ne doivent ni jeûner ni vivre dans la tristesse tant qu'ils ont l'Epoux avec eux ; un tems viendra où l'Epoux leur sera ôté, alors ils jeûneront. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, non plus qu'on ne met point de vin nouveau dans un vieux vaisseau ; & personne ne demande de vin nouveau lorsqu'il en boit de vieux, parce qu'il trouve le vieux meilleur.* Les Disciples de Jean n'eurent sans doute rien à répliquer à des raisons si sublimes & si convaincantes. Il paroît que Jésus dont l'exemple est suivi par nos Docteurs modernes, se tiroit facile-

ment d'affaire à l'aide d'une énigme, d'un logogryphe, ou d'un pompeux galimathias, argumens très-propres à fermer la bouche à ceux qui ne sont point d'humeur à disputer éternellement sur ce qu'ils n'entendent point.

Au reste, ce trait nous prouve que les Phariens & les Docteurs n'étoient point les seuls qui fussent scandalisés de la conduite de Jésus & de la compagnie qu'il fréquentoit; vérité qui est confirmée par l'Évangile (4). Nous observerons que ce trait de la conduite de Jésus-Christ donne visiblement gain de cause aux Jésuites & aux partisans de la morale relâchée, & leur fournit des armes victorieuses contre les Jansénistes & Rigoristes modernes. Nous devons encore remarquer que les actions & les paroles de Jésus-Christ dans cette occasion autorisent & justifient ce que font & ce que disent nos saints guides, & sur-tout nos Seigneurs les Evêques, qui, lorsqu'on leur reproche leur mauvaise conduite nous ferment la bouche & nous disent, *qu'il faut faire ce qu'ils disent & ne point faire ce qu'ils font.*

On ne sauroit nier que l'opposition qui se trouvoit entre la conduite de Jésus & les principes reçus parmi les Juifs, ou même avec sa doctrine propre, n'exigeât de grands miracles

I 3

(4) Voyez S. Matthieu, chap. IX; S. Marc, chap. II, v. 13; S. Luc, chap. V, & sur-tout l'Épître attribuée à S. Barnabé, dans laquelle cet Apôtre dit formellement que les Apôtres, que le Seigneur choisit, étoient des hommes très-méchans & iniques par-dessus tout péché.

pour prouver sa mission ; notre Missionnaire ne l'ignoroit pas , aussi les prodiges furent communément les plus forts de ses argumens ; ils étoient sur tout très-propres à convaincre le peuple ; celui-ci ne se pique jamais de raisonner ; il est prêt à tout passer à un homme qui lui montre des merveilles & qui trouve le secret de s'emparer de son imagination.

Après avoir fermé la bouche aux Disciples de Jean , le chef d'une Synagogue vint trouver le Sauveur , & le pria de venir imposer les mains à sa fille âgée de douze ans , qui *étoit morte* , selon saint Matthieu , mais qui n'étoit que *bien malade* , selon S. Marc & S. Luc ; différence qui paroît mériter quelque attention. Jésus se rendit à l'invitation de cet homme , & tandis qu'il s'acheminoit vers sa maison , notre héros s'échauffa tellement ; *qu'il sortit de lui une vertu* , propre à guérir tous ceux qui se trouvoient dans son atmosphère. Nous ne ferons point de conjectures sur la nature de cette vertu ou transpiration divine , nous remarquerons seulement qu'elle se trouva propre à guérir subitement une femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang , maladie que vraisemblablement les spectateurs n'avoient pas plus vérifiées que sa guérison. Dans cette occasion le Christ s'aperçut qu'il étoit fortit de lui une dose considérable de *vertu* ; en conséquence il se retourne vers l'Hémorrhôisse , que ses Disciples avoient repoussée rudement , & la voyant prosternée à ses pieds ; *ma fille* , lui dit-il , *ayez confiance ; votre foi vous a guérie*. La pauvre femme à qui

les Disciples avoient fait peur, charmée d'en être quitte à si bon marché, confessa hautement qu'elle étoit guérie.

Lorsque notre faiseur de miracles fut arrivé chez *Jaire*, (c'est le nom du chef de la Synagogue) on vint lui annoncer que sa fille étoit morte depuis un moment, & la maison remplie de musiciens, qui déjà exécutoient un concert lamentable, suivant l'usage du pays. Jésus, qui pendant le chemin avoit fait causer le pere de la malade, ne fut point déconcerté de la nouvelle; il commence par faire retirer tout le monde, puis étant entré tout seul, il la ressuscite à l'aide de quelques paroles.

En fait d'histoires, il faut préférer deux Ecrivains qui s'accordent à un troisieme qui les contredit. Or Luc & Marc assurent que la fille étoit morte; mais malheureusement ici c'est le héros lui-même qui affoiblit sa victoire. Sur ce qu'on lui dit que la fille étoit morte, il soutient *qu'elle n'est qu'endormie*; il y a vraiment des filles qui dès l'âge de douze ans sont sujettes à de pareilles syncopes. D'un autre côté le pere de la fille avoit, selon toute apparence, appris au Médecin l'état de cet enfant; & celui-ci, plus au fait que les autres, ne crut point la nouvelle de sa mort. Il entra seul dans sa chambre, bien sûr de la faire revenir si elle n'étoit que pâmée: s'il l'eût trouvée morte en effet, il y a tout lieu de croire qu'il seroit revenu dire au pere qu'on l'avoit appelé trop tard, & qu'il étoit fâché de son accident.

Quoi qu'il en soit, Jésus ne voulut pas que ce miracle se publiât ; il défendit au père & à la mère de la fille de ne rien dire de ce qui s'étoit passé ; notre charlatan ne se soucia point de divulguer une affaire qui pouvoit exciter de plus en plus l'indignation ou la fureur des Juifs de Jérusalem, où il alloit bientôt se rendre pour y célébrer la Pâque. Au reste, le récit de ce miracle semble nous prouver que le fils de Dieu avoit pris en Egypte quelque teinture de médecine ; il paroît au moins qu'il étoit au fait des maladies spasmodiques des femmes ; il n'en faut pas davantage au vulgaire pour regarder un homme comme un forcier, ou comme un faiseur de miracles.

Une fois en train d'opérer des prodiges, Jésus ne s'en tint pas là. Selon S. Matthieu (qui seul raconte les trois faits que nous allons rapporter) deux aveugles qui le suivoient se mirent à crier, *fils de David ! ayez pitié de nous.* Quoique Jésus en sa qualité de Dieu, scût les pensées les plus cachées des hommes, il aimoit à être verbalement assuré de la disposition des malades qu'il traitoit. Il leur demanda donc s'ils avoient bien de la foi, ou s'ils croyoient sincèrement qu'il pût faire ce qu'ils lui demandoient : nos aveugles répondirent affirmativement ; alors leur touchant les yeux, *qu'il vous soit fait,* dit-il, *selon votre foi,* & ils virent à l'instant.

On ne scâit comment concilier la foi si vive de ces aveugles avec l'indocilité qu'il montrèrent ensuite. Leur Médecin, qui pouvoit avoir

de bonne raison pour n'être point connu, leur défend expressément de parler de leur guérison, & pourtant ils n'ont rien de plus pressé que de la répandre dans le pays. Le silence de ceux qui furent témoins de ce grand miracle n'est pas moins étonnant que l'indiscrétion des aveugles qui en furent les objets.

Un fait mieux miraculeux encore, c'est l'endurcissement des Juifs; ils étoient tel que tant de prodiges, opéré coup sur coup & dans le même jour, ne furent pas capables de convaincre les Docteurs. Cependant Jésus, loin de se décourager voulut encore montrer un échantillon de son pouvoir. On vint lui présenter un muet qui étoit possédé, Jésus en chassa le Démon, & le muet se mit à parler.

A la vue de ce miracle le peuple, à son ordinaire, fut dans le ravissement, tandis que les Pharisiens & les Docteurs, qui avoient aussi des exorcistes parmi eux, n'y virent rien de surprenant; ils prétendirent seulement que leurs exorcistes faisoient leurs conjurations au nom de Dieu, tandis que Jésus faisoit les siennes au nom du Diable. Ainsi ils accusoient le Christ de chasser le Diable par le Diable, ce qui étoit en effet tomber en contradiction. Mais cette contradiction ne prouvoit pas la Divinité de Jésus, elle prouvoit seulement que les Pharisiens étoient souvent capables de déraisonner & de se contredire comme font tous ceux qui sont superstitieux & crédules. Lorsque des Théologiens sont en dispute, rien n'est plus facile que de s'apercevoir que les querelleurs des dis-

férens partis déraisonnent également, & s'entre-détruisent réciproquement (5).

CHAPITRE VIII.

De ce que fit Jésus pendant son séjour à Jérusalem, c'est-à-dire, à la seconde Pâque de sa mission.

NOTRE Docteur venoit de terminer d'une façon très-glorieuse la première année de sa mission. Il alloit à Jérusalem dans la

(5) Dom La Tasse, bénédictin célèbre dans le parti Moliniste, vient tout récemment d'écrire des Lettres contre les miracles prétendus du diacre *Pâris*, qu'il attribue à l'œuvre du démon. Son zèle a été récompensé d'un évêché; ses partisans n'ont point vu que les arguments dont ce moine s'est servi pour combattre les miracles d'un Janséniste, détruisoient par contre-coup les miracles de Jésus-Christ, qui sont bien moins attestés que ceux de *Pâris*, dont tant de gens vivans & connus croient ou prétendent avoir été témoins. Un ministre Suisse & protestant vient depuis peu d'attaquer pareillement les miracles de Pythagore de Thyane, & du séraphique S. François, d'une manière qui détruit également tous ceux que les Chrétiens ont insérés dans l'Évangile. Voyez le livre qui a pour titre : *De miraculis quæ Pythagora, &c. tribuuntur libellus, auctore Phileleuthero Helvetio. Duaci, 1734, in-8º.* (Le fameux Woolston a composé en anglois un ouvrage, récemment traduit en François sous le titre de *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, en 2 vol. 1769, dans lequel l'auteur prouve que, même selon les peres de l'Église, tous les miracles du Christ ne sont que des allégories.) *Addition de l'Éditeur;*

vue de tenter la fortune ou de recueillir le fruit de ses travaux , ou enfin pour se faire un parti dans la capitale , qu'il espéroit conquérir après s'être fait des adhérens dans les campagnes. En effet il y avoit tout lieu de croire que le bruit des prodiges qu'il venoit d'opérer l'année précédente dans la Galilée produiroit un bon effet sur la populace de Jérusalem ; mais il y produisit des effets bien contraires à ceux que Jésus avoit espérés ou prévus. On diroit que la légion infernale qu'il avoit fait passer dans les cochons des Geraséniens eût été fixer son séjour dans les têtes des habitans de cette ville. Plus éclairés & moins crédules que ceux de la campagne , l'Évangile ne nous montre en eux qu'un endurcissement incroyable : en vain le Christ opéra sous leurs yeux une multitude de prodiges propres à confirmer ceux qu'on leur avoit racontés ; en vain employa-t-il sa divine Réthorique pour leur démontrer le plus clairement qu'il put la Divinité de sa mission ; toutes ses tentatives ne fervirent qu'à redoubler la colere de ses ennemis , & à leur faire imaginer des moyens de punir un homme qu'ils s'obstinèrent à regarder comme un jongleur , un charlatan & un imposteur dangereux.

Il est vrai que les adversaires de Jésus le prirent quelquefois en défaut ; ils lui reprocherent de violer les ordonnances d'une loi sacrée pour eux , & dont il avoit promis de ne jamais se départir. Ils regarderent ces violations comme une preuve d'hérésie ; il ne leur vint point en tête qu'un Dieu pouvoit se mettre au-dessus des

règles ordinaires, & jouissoit du droit de tout changer. Ils étoient Juifs, par conséquent obstinément attachés à leurs règles divines, & ils ne supposoient pas qu'un véritable Envoyé de Dieu pût se permettre de fouler aux pieds ce qu'ils étoient accoutumés à regarder comme sacré & comme agréable à Dieu.

Tant d'obstacles ne rebuterent point Jésus ; le Messie vouloit réussir à tout prix, & quoique sans miracle il pût prévoir à peu près qu'elle seroit la fin de son entreprise, il sentit qu'il falloit vaincre ou mourir ; que la fortune ne favorise que les audacieux, qu'il falloit jouer un rôle illustre, ou bien consentir à languir dans la misère au fond de quelque village obscur de la Galilée.

En arrivant à Jérusalem, il donna ses premiers soins aux malades pauvres ; les riches avoient leurs médecins. Il y avoit alors dans la ville près de la porte des Brebis une fontaine ou *Piscine* fameuse, dont pourtant, à l'exception de l'Evangile, aucun historien n'a jamais parlé, quoique par ses propriétés elle méritât bien d'être transmise à la postérité. C'étoit un vaste édifice autour duquel régnoient cinq galeries magnifiques ; d'ailleurs la pièce d'eau qui s'y trouvoit renfermée avoit des propriétés admirables, mais qui n'étoient connues que des gueux & des mendiants, ils les connoissoient sans doute par une révélation particulière. Sous ces galeries on voyoit languir un grand nombre de malheureux qui attendoient patiemment un miracle. Dieu en donnant à l'eau de cette Piscine

la faculté de guérir tous les maux , y avoit mis une condition. Le premier qui pouvoit s'y plonger après qu'un Ange l'avoit troublée , ce qui n'arrivoit qu'en certain tems , jouissoit seul du privilège d'être guéri. Le Magistrat de Jérusalem ; qui vraisemblablement ignoroit l'existence de cette merveille , n'avoit établi aucun ordre dans ce lieu. Le plus fort , le plus agile des paralytiques ou des malades , celui qui avoit des amis toujours prêts à le jeter dans l'eau lorsqu'elle venoit d'être troublée , ravissoit , souvent d'une façon très - injuste , la grace d'être délivré de ses maux.

Un paralytique , entr'autres , étoit là depuis trente-huit ans , sans que personne eût eu la charité de lui prêter une main secourable pour descendre dans la fontaine. Jésus , qui le voit couché sur son lit , lui demande s'il veut être guéri. *Oui* , lui répond le malade , *mais je n'ai personne pour me jeter dans l'eau lorsqu'elle est troublée.* Cela n'y fait rien , reprend Jésus , *levez-vous , prenez votre lit & marchez.* Ce malheureux , peut-être semblable à tant de nos mendians qui feignent pendant long-tems des maux qu'ils n'ont pas dans la vue d'attendrir le public , & qui dans cette occasion pouvoit être gagné par quelque bagatelle pour se prêter au rôle que l'on demandoit de lui ; ce malheureux , dis-je , ne se le fit pas dire deux fois ; sur l'ordre de Jésus il prit son grabat & s'en fut.

Mais chez les Juifs , comme parmi nous , on ne démenageoit point les jours de fêtes. Cette guérison s'étoit faite au jour du Sabbath ; no-

tre paralytique ayant été rencontré par quelque homme de la Loi , celui-ci le reprit de ce qu'il violoit les ordonnances de la religion en emportant son lit. Le transgresseur n'eut d'autre excuse à donner sinon que celui qui l'avoit guéri lui avoit commandé en même tems d'emporter son grabat. On s'informa là-dessus de celui qui lui avoit donné cet ordre ; il y a lieu de croire qu'il n'en sçavoit rien ; Jésus ne s'étoit point fait connoître , & comme si l'action eût été très-ordinaire , le miraculé ne s'informa point de l'auteur du miracle. Les choses en restèrent là ; l'on ne fit aucunes perquisitions. Mais Jésus ayant quelque tems après rencontré le paralytique , se fit connoître à lui ; celui-ci pour lors apprit aux Juifs le nom de son guérisseur ; ces Juifs en furent tellement irrités que dès l'instant ils formerent le dessein de faire mourir le Christ , *parce que*, selon S. Jean , *il faisoit ces choses le jour du Sabbath* (1).

Cependant il n'est pas vraisemblable que ce fût-là la vraie cause de la colere des Juifs : quelques scrupuleux qu'on les suppose , il est à présumer que leurs médecins & leurs chirurgiens ne se croyoient pas obligés de refuser leurs soins aux malades aux jours du Sabbath. Il y a donc lieu de croire que les Juifs trouvoient mauvais que Jésus , peu content de guérir , ordonnât de plus à ceux qu'il guériffoit de violer le Sabbath en emportant leur lit , ce qui étoit une *œuvre servile* : ou plutôt ces incrédu-

(1) S. Jean , chap. V , v. 1-16.

les ne regardoient les miracles du Sauveur que comme des prestiges, des impostures, des tours d'adresse, & lui-même comme un fourbe qui pouvoit exciter du trouble.

Jésus ayant appris que les Juifs étoient indisposés contre lui sur le fait du Sabbath, qu'ils l'accusoient de violer, voulut se justifier; il fit donc un beau discours tendant à prouver qu'il étoit le fils de Dieu, & que son Pere agissant sans cesse l'autorisoit à ne point observer le Sabbath. Néanmoins il eut soin de ne pas s'expliquer trop clairement sur sa *filiation*; il faisoit bien soupçonner à mots couverts l'éternité de son Pere, mais il ne le nommoit pas Dieu. Cependant les Juifs, qui le devinerent, furent très-choqués de cette prétention (2). Il changea donc de batteries, & se jeta sur la nécessité par laquelle il agissoit. *En vérité*, leur dit-il, *le fils n'agit point par lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Pere. Le Pere qui l'aime, ajoute-t-il, lui montre tout ce qu'il fait, & il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci.* Par ces paroles le Christ semble pourtant détruire sa propre éternité & sa science infinie, vu qu'il s'annonce comme susceptible d'apprendre quelque chose, ou comme le Singe de la Divinité.

Pour toucher ensuite ses incrédules, que son jargon énigmatique ne pouvoit pas convaincre, il leur déclarent que dorénavant le Pere ne se mêleroit plus de juger les hommes, qu'il s'étoit déchargé de ce soin sur le fils. Quoique les Juifs

(2) S. Jean, chap. V, v. 17 & suiv.

attendrissent un grand Jugé, il ne furent point encore ébranlés. Alors, faute d'argumens plus démonstratifs, comme nos Prédicateurs Chrétiens, le Christ prit le parti d'intimider ses auditeurs, sachant bien que la peur empêche toujours qu'on ne raisonne. Il leur fit donc entendre que la fin du monde étoit proche, ce qui dut les faire trembler.

Le témoignage de Jean-Baptiste avoit, comme on a vu, facilité les premiers succès de Jésus; mais d'un autre côté, l'opposition que l'on avoit remarquée entre la conduite de celui-ci & celle de son précurseur, anéantissoit la force de ce témoignage, en conséquence notre harangueur prétendit n'en avoir aucun besoin, & tâcha même d'en affoiblir la valeur. *C'étoit une lampe*, leur dit-il; *vous avez voulu vous réjouir un peu à sa lumière, j'ai un témoignage plus grand que le sien.* Ici il en appelle à ses œuvres qu'il prétend être des preuves infaillibles de sa mission divine. Il oublioit sans doute en ce moment qu'il parloit à des gens qui regardoient ses œuvres merveilleuses comme des prestiges & des fourberies; ses œuvres étoient précisément la chose qu'il falloit prouver à ces Juifs qui les voyoient s'opérer sous leurs yeux. Cependant cette façon de raisonner a été depuis adoptée avec succès par les Docteurs Chrétiens, qui lorsqu'on leur oppose des doutes ou des objections contre la mission de Jésus-Christ, se rejettent aussi-tôt sur ses œuvres miraculeuses, qui furent toujours incapables de convaincre ceux-mêmes que l'on nous dit en avoir été les témoins.

Parmi

Parmi les preuves dont le Christ se sert pour exalter sa mission propre, il en met une en avant qui ne tendoit pas moins qu'à détruire celle de Moÿse, & à le faire regarder comme un imposteur. En effet il leur dit : *vous n'avez jamais entendu la voix de mon Pere ; tandis que c'étoit sur la voix de ce Pere, dont Moÿse étoit l'interprète, que toute la Loi des Juifs étoit fondée. Toutefois, après avoir ainsi anéanti l'autorité de l'Écriture, notre Orateur veut encore appuyer sa mission sur les Écritures, qui, selon lui, l'annonçoient. Craignez, dit-il, le Pere, ce ne sera pas moi qui vous accuserai devant lui, ce sera Moÿse, auquel vous espérez, parce que vous ne croyez pas en lui ; car si vous croyez en lui vous croiriez aussi en moi. Je viens au nom du Pere & vous n'y faites point attention : un autre viendra en son propre nom & vous croirez en lui.*

Les auditeurs de ce Sermon n'en furent point touchés ; ils le trouverent découfu, contradictoire, blasphématoire ; en un mot ils en furent scandalisés. La crainte de voir arriver la fin du monde ne les empêcha pas d'appercevoir les inconséquences de l'Orateur, qui ôtoit & rendoit à son Pere la qualité de Juge des hommes qu'il s'étoit d'abord appropriée. D'ailleurs il paroît que les Juifs étoient rassurés sur cette fin du monde que l'événement avoit tant de fois démentie. Leurs successeurs, qui dans la suite ont vu le monde subsister malgré la prédiction formelle de Jésus & de ses Disciples, ont fondé leur répugnance pour sa doctrine, entre

autres, sur ce défaut d'accomplissement (3). En un mot de ce discours sublime les incrédules concluent qu'il est très difficile à un imposteur de parler long-tems sans se couper, & sans se déceler.

L'inefficacité de cette harangue fit comprendre à Jésus qu'il tenteroit inutilement la voie des miracles pour amener à son parti les Juifs de Jérusalem. Il cessa donc d'en faire, quoique la circonstance de la fête de la Pâque semblât lui fournir une très-belle occasion. Il paroît même qu'il fut totalement rebuté par l'incrédulité de ces malheureux, qui ne se montroient nullement disposés à voir les grandes choses qu'il avoit montrées avec succès aux habitans de Galilée. Pour voir des miracles il faut une simplicité qui se rencontre bien moins dans une capitale que dans les campagnes; d'ailleurs si la populace est bien disposée, même dans les grandes villes, les Magistrats & les gens les plus instruits opposent communément une digue à la crédulité (4).

La même chose arriva à notre Thaumaturge

(3) S. Jean chap. V. 17-47.

(4) De notre tems nous avons vu la canaille courir aux miracles de M. Paris & les croire; nous avons vu même des personnes d'un rang distingué & des femmes de qualité les attester hautement, & en être persuadées; mais jamais ces miracles n'ont pu vaincre l'incrédulité du Clergé Moliniste, du Gouvernement & de la Police; ceux-ci, comme chacun sçait, sont parvenus à faire finir les miracles du Très-Haut. On connoît l'épigramme affichée sur la porte du Cimetière de S. Médard.

dans Jérusalem. Peut-être désespéra-t-il du salut de ces mécréans ; aussi dans le peu de tems qu'il séjourna dans cette ville ne garda-t-il plus de mesure avec eux ; il leur dit des injures , & il ne paroît pas que cette voie lui fit des profélytes ; quoique souvent depuis ses Disciples & ses Prêtres ayent prétendu réussir par ce moyen , & même par des voies de fait.

En un mot dans ce voyage Jésus ne fit point fortune ; ses Disciples ne firent point bonne chere ; ils furent réduits pour vivre à piller un peu de bled dans les environs de la ville ; on les surprit dans cette occupation un jour de Sabbath. La violation de la loi parut aux Juifs un plus grand crime que le larcin. En vain se plaignit-on à leur maître , on ne put en obtenir aucune satisfaction. Il paya les Pharisiens en comparant ce qu'avoient fait ses Disciples avec l'action de David , qui dans un besoin pressant , mangea lui-même , & fit manger à sa troupe des *pains de proposition* , dont la loi réservoir l'usage pour les seuls Prêtres (5) : ajoutant au surplus que *le Sabbath avoit été fait pour l'homme , & non l'homme pour le Sabbath ; d'où il conclut que le fils de l'homme est le maître du Sabbath* (6).

K 2

De par le Roi , défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu.

Dieu fut obéissant ; il ne fit plus de miracles pour les Jansénistes qu'à huis clos & dans les greniers de la rue Moussetard.

(5) Voyez le 1er liv. des Rois ou Samuel, ch. XXI, 6.

(6) Voyez S. Matthieu , chap. XII ; S. Marc , chap. II ; S. Luc , chap. VI,

Les critiques ont remarqué dans plusieurs circonstances de la vie de notre Homme-Dieu que son humanité étoit souvent sujette à se tromper. Par exemple, dans l'occasion dont il s'agit il donne le nom d'*Abiathar* au Grand-Prêtre qui permit à David de manger les pains de proposition. Cependant le Saint-Esprit nous apprend dans le premier livre des Rois que ce Grand-Prêtre se nommoit *Achimelech*. Cette erreur ne seroit rien si un homme ordinaire y fût tombé, mais elle devint embarrassante dans un Homme-Dieu ou dans un Dieu fait homme, que nous devons supposer incapable de faire des bévues.

Dans la même occasion Jésus, pour justifier le larcin de ses Disciples, représente que les Prêtres eux-mêmes violent le Sabbath, en servant Dieu dans le temple durant ce jour, ce qui, suivant les principes de notre Théologie, s'appelle confondre visiblement les œuvres *serviles* avec les œuvres *spirituelles*; c'est avoir la même idée d'un vol & de l'offrande d'un sacrifice; c'est taxer Dieu de n'avoir sçu ce qu'il faisoit en ordonnant à la fois l'observation & la violation d'un jour qu'il avoit consacré au repos.

Au reste, nos Docteurs justifient le larcin approuvé par Jésus-Christ, en disant que, comme Dieu, il étoit le maître absolu de toutes choses; mais dans ce cas il auroit dû procurer meilleure chère à ses Disciples. Il ne lui en eût pas plus coûté de leur donner à piller la table de quelque riche Financier de Jérusalem,

ou même celle du Grand-Prêtre qui vivoit aux dépens de Dieu son Pere, que de permettre à ses Disciples de fourager dans les champs des pauvres habitans du pays. Mais au moins falloit-il préalablement constater cette souveraineté sur toutes les choses aux yeux des Juifs, qui, faute de sçavoir cette importante vérité, durent être scandalisés du vol que le Fils de Dieu sembloit autoriser. Au reste, c'est apparemment sur ce principe que plusieurs Docteurs Chrétiens ont prétendu *que tout appartenoit aux justes*, qu'il leur étoit permis de s'emparer du bien des méchans & des injustes; que le Clergé avoit droit de lever des contributions sur les peuples, que le pape pouvoit distribuer des couronnes. Enfin c'est sur ce principe que s'appuyent les actions que nos incrédules regardent comme des usurpations & des violences, exercées par les Chrétiens sur les habitans du Nouveau-Monde. D'où l'on voit qu'il est très-important pour les Chrétiens de ne point se départir de l'exemple que Jésus leur a donné dans cet endroit de l'Évangile; il paroît sur-tout intéresser le pouvoir du Pape & les droits du Clergé.

Cependant des prétentions si bien fondées ne frapperent point l'esprit charnel des Juifs; ils persisterent à croire qu'il n'étoit pas permis de voler, sur-tout un jour de Sabbath; & ne connoissant pas l'étendue des droits de Jésus, ils le prirent pour un imposteur & ses Disciples pour des frippons. Ils crurent qu'il n'étoit qu'un homme dangereux, qui, sous prétexte de réformer

les Hébreux , ne cherchoit qu'à renverser leurs loix , fouloit aux pieds les ordonnances , & tenoit à ruiner leur Religion. Ils convinrent donc entr'eux qu'il falloit rassembler les preuves que l'on avoit contre lui , l'accuser , & le faire arrêter : mais notre héros , qui eut vent de leurs desseins , les prévint en sortant de Jérusalem.

CHAPITRE IX.

Jésus fait de nouveaux miracles. Election de ses douze Apôtres.

DES que Jésus se fut mis à couvert du malin vouloir de ses ennemis , il se remit à faire des miracles , dans la vue de donner de nouvelles preuves de sa mission à des gens mieux disposés que les habitans de Jérusalem. L'expérience lui prouva sans doute que pour gagner la capitale il falloit encore augmenter ses forces dans les environs , & se faire à la campagne un grand nombre d'adhérens qui pussent , en tems & lieu , l'aider à vaincre l'incrédulité des Prêtres , des Docteurs , des Magistrats , & le mettre en possession de la Sainte Cité qui faisoit l'objet de ses desirs.

Ces nouveaux prodiges néanmoins ne produisirent aucun effet bien marqué. Il paroît que les Juifs qui s'étoient trouvés à Jérusalem durant la fête de Pâque , en retournant chez eux prévirent leurs concitoyens contre notre

avanturier. Si donc il trouva le secret de se faire admirer du peuple dans les lieux où il passa en sortant de la capitale, il eut chagrin de trouver des contradicteurs dans la personne des Pharisiens & des Docteurs de ces mêmes endroits. Le fait suivant va nous prouver à quel point ces gens étoient prévenus. Un jour de Sabbath, Jésus entre dans la Synagogue d'un lieu dont on ne nous a pas conservé le nom, il s'y trouva peut-être par hasard un homme qui avoit, ou qui disoit avoir une main séchée. La vue du malade, qui pouvoit être quelque mendiant frippon & connu; & celle du médecin ou faiseur de miracles suspects, exciterent l'attention des Docteurs. Ils observerent de près Jésus. *Voyons*, dirent-ils entr'eux, *s'il osera guérir cet homme le jour du Sabbath.* Voyant ensuite que Jésus restoit dans l'inaction, ils le questionnerent sur le chapitre du Sabbath, dont en tant de circonstances il avoit paru ne faire que peu de cas. C'étoit apparemment un des points principaux de sa réforme; il sentoit peut-être comme nous l'utilité dont seroit pour le peuple l'abrogation d'un grand nombre de fêtes. Quoi qu'il en soit, les Docteurs lui demanderent : *Maitre ! est-il permis de guérir en ce jour ?* Le Christ étoit dans l'usage de répondre souvent à une question par un autre. La logique n'étoit pas la science la mieux connue des Juifs. Aussi Jésus leur répliqua : *est-il permis de faire le jour du Sabbath du bien ou du mal ; de donner la vie ou de l'ôter ?* Cette question, selon S. Marc, confondit les Docteurs.

Cependant il y a lieu de croire, à moins qu'on ne suppose les Juifs cent fois plus stupides encore qu'ils ne l'étoient, que cette question étoit très-déplacée. Suivant toute apparence, il n'étoit défendu chez eux que de vaquer à des occupations serviles, mais il devoit être permis de remplir les devoirs les plus frappans de la morale; même au jour du Sabbath; il est à présumer qu'une sage-femme, par exemple, prêtoit son ministère en ce jour comme en tout autre (1).

Cependant Jésus continua ses questions, & leur demanda, si lorsqu'une Brebis tomboit dans une fosse le jour du Sabbath ils ne l'en retiroient pas? D'où, sans attendre la réponse, il conchut très-justement qu'il étoit donc permis de faire du bien le jour du Sabbath. Aussi-tôt pour le prouver il dit au malade, qu'il avoit peut-être aposté pour jouer cette scène dans la Synagogue: *levez-vous; tenez-vous debout; étendez votre main*: Aussi-tôt cette main redevint comme l'autre. Mais Jésus voyant que ce prodige n'opéroit aucun changement dans les esprits, lança un regard furieux sur l'assemblée & bouil-

(1) Voyez sur le chapitre XII, une note tirée du Talmud, qui prouve qu'il étoit permis d'oindre d'huile les malades le jour du Sabbath, pour les soulager. Au reste, les *Esseniens* observoient le Sabbath avec tant de rigueur qu'ils ne se permettoient pas de satisfaire ce jour-là aux besoins les plus pressans de la vie; c'est peut-être ce qui donnoit lieu aux reproches que les Juifs faisoient sur cet article à Jésus, qui avoit réformé cette coutume ridicule de sa propre autorité.

lant d'une sainte colere , sortie sur le champ de ce lieu détestable (2).

Il fit très-sagement ; car ces méchans Docteurs allerent aussi-tôt tenir Conseil avec les Officiers d'Hérode *afin de chercher les moyens de le perdre*. Jésus, qui par ses adhérens étoit instruit de tout, gagna le rivage de la mer, où il lui étoit toujours plus facile d'échapper. Ses Disciples, dont plusieurs entendoient la marine, l'y suivirent. Une multitude de peuple, plus crédule que les Docteurs, se rendirent auprès de lui sur le bruit de ses merveilles. Il lui vint des auditeurs de la Galilée, de Jérusalem, de l'Idumée, d'au-delà du Jourdain & même de Tyr & de Sidon. Cette foule lui fournit un prétexte pour ordonner à ses Disciples de tenir une barque toute prête, *afin de n'être pas trop pressé*, mais dans le vrai, pour s'évader en cas qu'on voulût le poursuivre.

Sur ce rivage favorable à ses desseins Jésus fit à son aise un grand nombre de miracles & guérit une infinité de gens inconnus ; il faut pieusement le croire sur la parole de S. Matthieu & de S. Marc (3). Tous ces prodiges s'opéroient sur des malades & sur-tout sur des possédés. Ceux-ci, du plus loin qu'ils appercevoient le Sauveur, se prosternoient devant lui, rendoient hommage à sa gloire, le proclamoient le Christ ; tandis que lui, toujours rempli de

(2) Voyez S. Matth. chap. XII ; S. Marc, chap. III ; S. Luc, chap. VI.

(3) Voyez S. Matth, chap, XII ; S. Marc, chap. VII & XI,

modestie, leur commandoit avec menace de ne point le déceler : le tout pour accomplir une prophétie qui disoit de lui : *Il ne disputera point, ne criera point & l'on entendra point sa voix dans les rues* (4) : prophétie qui néanmoins fut souvent démentie par des disputes continuelles avec les Docteurs & les Pharisiens, par le vacarme qu'il fit souvent dans le temple, dans les rues de Jérusalem & dans les Synagogues des environs.

Rien de plus étonnant que l'obstination du Diable à reconnoître Jésus-Christ & à confesser sa Divinité, & l'opiniâtreté des Docteurs à la méconnoître, malgré les soins que l'on prenoit pour faire taire l'un & pour convaincre les autres. Il est évident que le fils de Dieu n'est venu que pour empêcher les Juifs de profiter de sa venue & de reconnoître les titres de sa mission ; on diroit qu'il ne s'est montré que pour recevoir les hommages du Démon ; au moins ne voyons nous que Satan & ses Disciples proclamer hautement la qualité de Jésus-Christ.

Quand Jésus eut bien prêché, bien guéri, bien exorcisé, il souhaita d'être seul pendant quelque tems pour rêver à la situation de ses affaires. Dans la vue de jouir de plus de liberté, il s'en fut sur une montagne où il passa toute la nuit. Le résultat de ses réflexions solitaires & de ses prières fut qu'il lui falloit des assistans, mais qu'il ne pouvoit plus, sans donner ombrage au gouvernement, continuer

(4) Isaïe chap. XLII. vers. 1.

de marcher avec une troupe aussi nombreuse que celles des sainéans qu'il trainoit à sa suite.

Aussitôt que le jour fut venu, il appella ses Disciples, ou du moins ceux d'entre eux qu'il jugea les plus dignes de sa confiance; il en fixa douze auprès de sa personne (5). C'est ce que dit St. Luc, au lieu que Marc insinue qu'il choisit ses douze Apôtres pour les envoyer en mission. Mais comme Jésus lui-même nous assure qu'il les choisit *pour être auprès de lui*, & comme les Apôtres, contents de mandier & de faire des provisions pour eux-mêmes & pour leur Maître, n'ont fait aucune mission du vivant de Jésus, au moins hors de la Judée, nous nous en tiendrons au premier sentiment.

Voici donc les noms de ces Apôtres. *Simon, Pierre, André, Matthieu, Simon Zélotes, Jacques, Philippe, Thomas, Jude, Jean, Barthelemi, un autre Jacques & Judas Iscariote*, le trésorier de la troupe.

Jésus n'avoit point d'argent à donner à ceux de ses Disciples qu'il alloit envoyer en mission; il leur dit sans doute d'aller chercher fortune. Cependant il eut soin de leur faire part de ses secrets, de leur apprendre l'art des miracles, de leur donner des recettes pour guérir des maladies & pour chasser les Démons; enfin il leur communiqua le pouvoir de remettre les péchés, de *lier* & de *délier* au nom du ciel; prérogatives qui, si elles n'ont point enrichi

(5) Voyez S. Luc chap. VI. vers. 13. S. Marc chap. III, vers. 13.

les Apôtres, ont du moins valu des richesses immenses à leurs successeurs. Pour ceux-ci, le bâton le plus grossier est devenu une *Crosse*, un bâton de commandement, dont le pouvoir se fit sentir aux plus puissans Souverains de la terre. Le *sac* ou la *besace* des Apôtres se sont convertis en Trésors, en Bénéfices, en Principautés, en Revenus; la permission de mander est devenue le droit d'exiger des dixmes, de dévorer les nations, de s'engraïsser de la substance des malheureux, de jouir de *droit divin* de la faculté de piller la société & de la troubler impunément. En un mot les successeurs de ces premiers Missionnaires envoyés par Jésus-Christ sont devenus des mandians qui eurent le privilège d'assommer tous ceux qui refuserent de leur faire des charités, ou d'obéir à leurs commandemens. Bien des gens se sont imaginé que Jésus n'avoit nullement songé à la subsistance des Ministres de son Eglise: mais si l'on examine attentivement l'Evangile, & sur-tout les Actes des Apôtres, on y trouvera les fondemens des richesses, de la grandeur, & même du despotisme du Clergé. Ce n'est jamais que pour eux-mêmes & pour leurs confidens que les imposteurs imaginent des réformes, ou fondent de nouvelles Sectes.





C H A P I T R E X.

Sermon sur la Montagne. Précis de la Morale de Jésus. Observations sur cette Morale.

LA crainte d'être arrêté ayant contraint Jésus d'abandonner les villes, où il avoit trop d'ennemis, la campagne devint son séjour ordinaire; le peuple, attendri par ses leçons, ou du moins quelques dévots & dévotes qu'il avoit convertis, fournissoient à la subsistance de l'homme divin & de sa troupe. Obligés d'errer sans cesse, de s'enfoncer dans les montagnes & les déserts, de coucher à la belle étoile; nos Apôtres durent souvent être mécontents de leur sort; ce genre de vie comparé à celui qui l'avoit précédé dut leur paroître fort dur & souvent les faire murmurer. Malgré la multitude des graces spirituelles qu'ils ne pouvoient manquer de recevoir dans la société du Messie, ces hommes charnels s'attendoit à toute autre chose en s'attachant à lui. Ils s'étoient sans doute promis des emplois importans, des richesses & du pouvoir dans le royaume qu'il devoit établir, il paroît donc que Jésus avoit souvent presque autant de peine à les contenir qu'à convaincre les Juifs rebelles à ses miracles & à ses beaux argumens. La mesure de leur appétit & de leur bien-être étoit pour lors unique règle de leur foi. Pour prévenir donc leurs murmures & les apprivoiser avec la vie frugale que no-

tre Missionnaire prévoyoit être obligé de leur faire mener, peut-être encore pendant longtemps, il leur fit un discours sur le vrai bonheur : c'est celui qui est connu sous le nom du *Sermon sur la montagne*, rapporté par S. Matthieu chapitre V.

Selon notre Orateur le vrai bonheur consiste dans la *pauvreté d'esprit*, c'est-à-dire, dans l'ignorance, dans le mépris d'une science altière qui apprend à raisonner, & qui prive l'homme de cette soumission aveugle nécessaire pour se laisser guider. En un mot dans cette occasion Jésus prêche à ses Apôtres & au peuple qui l'écoute, une stupidité très-utile à ses vues, une docilité pieuse qui fait tout croire sans examen ; il leur fait sentir que le royaume du ciel sera la récompense de cette heureuse disposition. C'est-là le sens que l'Eglise a toujours donné à ces mots de Jésus : *bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux.*

Parmi les Apôtres il y en a quelques-uns, dont le caractère emporté pouvoit nuire aux progrès de la secte : en général il est à présumer que des hommes grossiers & sans éducation avoient de la rudesse dans leurs manières ; Jésus leur fait donc sentir la nécessité d'être doux, polis, patients pour gagner des prosélytes & pour parvenir à ses fins ; il leur recommande la modération & la tolérance comme des moyens de s'insinuer dans les esprits & réussir dans le monde, en un mot comme les voies les plus sûres pour faire des conquêtes. C'est le sens de

ses paroles: *bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.*

Voulant ensuite leur inspirer du courage & les consoler de leur situation misérable, il leur fait entendre que c'est un bonheur que de vivre dans les larmes; que c'est un moyen sûr pour expier ses fautes. Il leur promet que leurs chagrins ne dureront pas toujours, que leurs pleurs feront séchés, que leur misère finira; que leur faim s'apaisera. Ces consolations & ces promesses étoient très-nécessaires afin de prémunir les Apôtres contre tous les accidens qui pouvoient leur arriver dans le cours de leurs entreprises, & à la suite d'un Chef dépourvu de richesses & de pouvoir, incapable de se procurer à lui-même & aux autres aucunes douceurs de la vie.

Jésus dans la vue sans doute d'adoucir le fort de ses Apôtres recommande la miséricorde au peuple qui l'écoute, c'est-à-dire, l'exhorte à montrer de la pitié dont lui-même ainsi que sa troupe avoit le plus grand besoin. En général il est aisé de sentir que le Messie avoit le plus grand intérêt à prêcher la charité à ses auditeurs; ils ne vivoient que d'aumônes; sa subsistance & ses succès dépendoient visiblement de la générosité du public & des bienfaits des bonnes ames qui écoutoient ses leçons.

Le Prédicateur recommande la paix & la concorde; dispositions très-nécessaires dans une secte naissante, foible & persécutée, mais qui deviennent très-utiles lorsqu'elle est une fois assez forte pour faire la loi.

Il prémunit ensuite ses Disciples contre les persécutions qu'ils devoient essuyer, il s'adresse à leur amour-propre, il les pique d'honneur, il leur dit : *vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde.* Il leur fait entendre qu'ils sont les *successeurs des Prophètes*, ces hommes si respectés parmi les Juifs, & que pour partager leur gloire il doivent s'attendre aux mêmes traverses que ces illustres devanciers ont éprouvées autrefois. Enfin il leur fait envisager comme un bonheur très-digne des récompenses célestes d'être haï, persécuté, méprisé, diffamé, en un mot d'être privé de tout ce qui est communément regardé comme constituant le bien-être des hommes.

Après avoir ainsi fortifié ses Disciples contre les malheurs dont leur mission devoit être accompagnée, il s'adressa plus particulièrement au peuple. Il lui présenta une nouvelle morale, qui, sans être totalement opposée à celles des Juifs, fût telle qu'on pût la concilier avec elle. Il n'étoit pas encore tems d'abroger entièrement la loi de Moïse; les trop grands changemens effrayent les hommes; un Missionnaire encore foible ne doit chercher d'abord qu'à réformer les abus, sans se permettre de toucher au fond. Jésus se contenta donc sagement de faire voir que cette loi péchoit par quelques endroits & qu'il se proposoit de la perfectionner. C'est le langage que tiennent tous les réformateurs.

Ainsi Jésus déclare formellement au peuple *qu'il n'est point venu pour détruire, mais pour accomplir la loi* : il assure même que dans le ciel
les

les rangs seront fixés en raison de l'observation plus ou moins rigoureuse de tous les points : il insinue pourtant à ses auditeurs que ni eux ni leurs Docteurs n'entendent rien à cette loi qu'ils croient pratiquer fidèlement. Il se met donc à l'expliquer, & comme tous les réformateurs se piquent de rigorisme, & prétendent à une perfection surnaturelle & plus qu'humaine, il enchérit sur la loi. Voici la substance de ses instructions merveilleuses.

» Vous avez, *dit-il*, appris qu'il a été dit
 » aux anciens, vous ne tuerez point, & qui-
 » conque tuera sera puni de mort; & moi je
 » vous dis qu'il faut étendre cette défense. &
 » cette punition jusqu'à la colere; vû que c'est
 » la colere qui pousse à donner la mort à son
 » semblable. Vous ne punissez l'adultere que
 » lorsqu'il est consommé; & moi je vous ap-
 » prends que sur cet article le seul desir rend
 » aussi coupable que le fait. Vous me direz peut-
 » être, que l'homme n'est pas le maître de ses
 » passions & de ses desirs, qu'il peut tout au
 » plus y résister, j'en conviens avec vous; ce-
 » pendant vous n'avez aucun pouvoir, même
 » sur les cheveux de votre tête (1). Les péni-

L

(1) Il paroît que Jésus ne sçavoit pas encore assez de Théologie, pour concilier le *libre arbitre* avec les décrets divins. L'on n'y a pas depuis trop bien suppléé en enseignant les dogmes odieux de la *prédestination*, & de la *grace efficace*, qui font de Dieu le plus fantasque & le plus cruel des Tyrans, puisqu'ils supposent que Dieu punit éternellement ceux à qui il refuse les moyens ou la volonté de se sauver. En récompense ces dogmes ont fourni un vaste champ aux disputes,

tences , les sacrifices , les expiations que vos
 Prêtres vous imposent ne font point capa-
 bles de vous procurer la remission de vos pé-
 chés ; voici l'unique moyen de les prévenir
 ou de les réparer. Est-ce votre œil , ou quel-
 qu'autre de vos membres qui vous ont sol-
 licité à mal faire , tranchez ou arrachez ce
 membre ou cet œil & le jetez loin de vous.
 Vous sentez qu'il est plus expédient qu'un
 de vos membres périsse ; que votre corps en-
 tier soit jetté dans la *Gebenne* ou dans l'Enfer.
 Si Moÿse ; inspiré par la Divinité , eût con-
 nu cet Enfer ou ce lieu destiné à vous faire
 souffrir des supplices éternels ; il n'auroit pas
 manqué de vous en menacer , mais il igno-
 roit absolument le dogme important de l'au-
 tre vie ; ainsi il n'a parlé que de celle-ci , à
 laquelle il a borné votre malheur ou votre
 félicité ; sans cela il n'eût pas manqué de vous
 instruire d'un fait si propre à vous faire peur
 & à vous rendre la vie insupportable. “ (2).

(2) On est tout surpris de voir que Moÿse , & les an-
 ciens Ecrivains Hébreux , n'ont fait mention nulle part
 du dogme de la vie future qui fait aujourd'hui un des
 articles les plus importants de la Religion Chrétienne. Sa-
 lomon parle de la mort des hommes en la comparant à
 celle des bêtes. V *l'Ecclesiast.* Quelques Prophètes ont , il
 est vrai , parlé d'un lieu nommé *Cheol* , qu'on a traduit par
Enfer ; cependant il est évident que ce mot désigne sim-
 plement le *sepulchre* , le *tombeau* . On a pareillement traduit
 le mot Hébreu *Tapheth* par *Enfer* ; mais en examinant la
 chose de près on trouve qu'il désigne un lieu de suppli-
 ce près de Jérusalem où l'on punissoit les malfaiteurs &
 où l'on brûloit leurs cadavres. Ce n'est que depuis la
 capti-

„ Vous ufez trop librement de la permission
 „ de faire divorce ; le moindre dégoût vous fait
 „ répudier vos femmes : & moi je vous apprends
 „ que vous ne devez les répudier que lorsque
 „ vous les avez surprises en adultere. Il est trop
 „ cruel de lapider pour cette faute ; il faut avoir
 „ égard aux foibleſſes du ſexe “. Il paroît que
 Jéſus, dont, comme on a vu, la naiſſance étoit
 très-équivoque, avoit des raifons particulières
 pour vouloir qu'on traitât l'adultere avec plus
 d'indulgence. Indépendamment de Marie ſa mere
 dont Joſeph s'étoit vraisemblablement ſéparé,
 notre Prédicateur avoit à ſa ſuite des femmes
 dont la conduite n'avoit été, antérieurement à
 leur conversion, rien moins qu'irréprochable
 (3). D'ailleurs l'indulgence qu'il prêchoit devoit
 lui gagner le cœur de toutes les femmes qui l'é-
 coutoient.

Le Meſſie continue à-peu-près en ces termes :
 „ Dieu vous avoit promis jadis des bénédictions

L 2

captivité de Babylone que les Juifs connoient le dogme
 de l'autre vie & de la réſurrection, qu'ils apprirent des
 Perſes, diſciples de Zoroaſtre. Du tems de Jéſus ce dog-
 me n'étoit pas encore généralement reçu. Les Pharifiens
 l'admettoient & les Saducéens le rejettoient. (Voyez un
 Ouvrage traduit de l'Anglois & récemment publié ſous
 le titre de L'ENFER DETRUIT in-12 Londres 1769.) Note de
 l'Editeur.

(3) Indépendamment de Marie Magdeleine ; qui étoit
 une courtiſanne avérée, Jéſus avoit dans ſa troupe Jean-
 ne, femme de Chufa, Intendant d'Hérode, qui, ſuivant
 la traduction, vola & quitta ſon mari pour ſuivre le Meſſie
 & pour l'aſſiſter de ſes biens. Voyez *Ss. Luc chap. VII. 32*

„ des prospérités, de la gloire; mais il a ré-
 „ voqué ces promesses, il a changé d'avis;
 „ comme vous futes presque toujours & com-
 „ me vous êtes encore le peuple le plus mal-
 „ heureux, le plus sot, & le plus méprisé de
 „ la terre, vous devez concevoir que ces pro-
 „ messes pompeuses étoient de pures allégories.
 „ Il vous faut donc une morale abjecte & hu-
 „ miliante, conforme à votre génie; à votre
 „ situation & à votre misère; si elle ne vous
 „ procure pas le bien-être en ce monde, vous
 „ devez espérer qu'elle vous rendra plus heu-
 „ reux dans une autre. Les humiliations, aux-
 „ quelles il est à propos de vous faire, sont des
 „ voies sûres pour arriver un jour à cette gloire
 „ dont ni vous ni vos Peres n'avez jamais pu
 „ jouir. *Lors donc qu'on vous donnera un souf-
 „ flet sur une joue, tendez l'autre au plus vite* (4).
 „ Ne plaidez point; les gens d'affaires vous rui-
 „ neroient, & d'ailleurs les pauvres ont tou-
 „ jours tort contre les riches. Donnez à qui-
 „ conque vous demande, & ne refusez rien de
 „ ce que vous avez; c'est en comptant sur la
 „ pratique exacte de ce précepte important que
 „ j'envoie mes Disciples par le monde sans ar-
 „ gent ni provisions “.
 „ Je ne vous fait point de description du

(4) Voici ce qu'un railleur a dit sur ce précepte : *quand
 quelqu'un vous appliquera un soufflet sur une joue, il faut
 bien vite lui tendre l'autre; c'est un secret sûr pour être ad-
 mis en Paradis, & pour être chassé de votre régiment.* V.
 LA THEOLOGIE PORTATIVE PAR M. L'ABBE' BERNIER
 1768. Nois de l'Éditeur.

25 Paradis, il vous suffit de sçavoir en gros que
 26 vous y ferez parfaitement bien. Mais pour
 27 y parvenir il faut être plus qu'homme; il
 28 faut aimer ses ennemis, rendre le bien pour
 29 le mal, ne conserver aucun souvenir des
 30 plus cruels outrages, bénir la main qui vous
 31 frappe, ne pas dire une parole inutile; dont
 32 une seule suffiroit pour vous précipiter en
 33 Enfer. Ayez un visage riant lorsque vous jeû-
 34 nerez, mais surtout vivez sans prévoyance;
 35 n'amassez rien de peur d'exciter le couroux
 36 de mon pere. Ne songez point au lendemain,
 37 vivez à l'avanture comme les oiseaux qui ne
 38 songent ni à semer, ni à recueillir, ni à
 39 faire des provisions, Détachez - vous de tou-
 40 tes les choses d'ici-bas; cherchez le royaume
 41 de Dieu que moi & mes Disciples vous ven-
 42 drons pour vos charités. Cette conduite ne
 43 peut manquer de vous prolonger dans la mi-
 44 sere, mais alors vous mandierez à votre tour,
 45 Dieu pourvoira à vos besoins; demandez &
 46 l'on vous donnera. Les gueux ne trouvent-ils
 47 pas d'après nos divins préceptes, de quoi
 48 vivre aux dépens des imbécilles qui travail-
 49 lent (5) ? Mes Disciples & moi ne sommes-

L 3

(5) Voyez ce qui a été dit dans une note sur le
 chapitre III, où il est question des *Nazaréens*. Toute la
 doctrine Chrétienne est favorable aux mandians, aux
 gueux, aux fainéans. Nos Prélats assurent que les biens
 de l'Eglise sont le *patrimoine des pauvres* qui sont les *mem-*
bres de J. C. Comme les Prêtres sont pour l'ordinaire les
 dépositaires & les distributeurs, soi-disant, des aumônes,
 ils ont grand soin de prêcher la charité, En conséquence
 dans

„ nous pas un exemple qui prouve que même
 „ sans travailler on se tire d'affaire & l'on ne
 „ meurt jamais de faim. Si notre façon de vi-
 „ vre ne paroît point s'accorder avec mes dis-
 „ cours je vous avertis que *vous ne devez ju-*
 „ *ger personnes*, ni condamner vos maîtres &
 „ vos Docteurs. Ne vous mêlez point de gou-
 „ verner ; ce soin m'est réservé & à ceux sur
 „ qui je me repose. Le maître est supérieur au
 „ disciple, ainsi c'est moi sur-tout que vous
 „ devez écouter. Si vous m'appellez votre maî-
 „ tre, il faut faire ce que je vous dis. La pra-
 „ tique de ma morale est difficile, & même im-
 „ possible pour bien des gens, mais la voye
 „ large & facile conduit à la perte, & pour
 „ entrer dans le ciel il faut être aussi parfait
 „ que mon Pere céleste, c'est-à-dire, que la
 „ Divinité même.

„ Au reste, je dois vous prévenir contre mes
 „ ennemis, ou contre ceux qui vous prêche-
 „ roient une doctrine contraire à la mienne.
 „ Traitez-les comme des loups ; ce sont des
 „ faux Prophetes ; ne leur montrez aucune in-
 „ dulgance ; ce n'est point à leur égard que vous
 „ devez être humains, tolérans pacifiques “.

dans les pays bien dévots, les Laïques imbécilles font
 des largesses aux Moines & des legs aux Hôpitaux, qui
 ne semblent établis que pour faire le profit des Admini-
 strateurs, très-peu celui des malheureux : d'ailleurs
 ces établissemens invitent à ne rien faire. Un bon gou-
 vernement ne feroit pas tant de pauvres, puniroit les
 mendiens de profession, les forceroit à travailler quand
 ils le peuvent, & pourvoiroit aux besoins de ceux qui
 en sont véritablement incapables.

Dans le courant du discours Jésus leur enseigna une courte formule de prières, connue par les Chrétiens sous le nom d'*Oraison Dominicale* (6). Quoique le fils de Dieu se soit montré dans cette occasion l'ennemi déclaré des longues prières, l'Eglise Chrétienne est remplie de pieux fainéans, qui, en dépit de sa décision, croient ne pouvoir rien faire de plus agréable à Dieu que de passer tout leur tems à marmoter tout bas ou à chanter tout haut des prières, souvent dans une langue qu'il n'entendent pas trop bien. Il paroît qu'en cela comme en bien d'autres choses l'Eglise a rectifié les idées de son divin fondateur.

S. Matthieu nous apprend que le discours dont nous venons de donner la substance raviva le peuple en admiration de la doctrine de Jésus, car il l'instruisoit comme ayant autorité & non comme les Scribes & les Pharisiens. Ceux-ci peut-être parloient d'une façon plus simple, & par conséquent moins admirable pour le vulgaire, qui admire à proportion qu'il est moins à portée de comprendre ou de pratiquer les préceptes qu'on lui donne. Ainsi le Sermon de Jésus n'eut point alors de contradicteurs. Cependant il a

L 4

(6) M. Basnage nous apprend que les Juifs ont une prière nommée *Kadish* dans laquelle ils disent à Dieu : les Juifs ayant conservée. D'où l'on voit que Jésus n'est *ô Dieu ! que votre nom soit exalté & sanctifié ... faites régner votre regne. &c.* Cette prière est la plus ancienne que qu'un plagiaire, & non l'auteur de l'*Oraison Dominicale*. V. *Basnage Hist. des Juifs Tome VI. page 374.*

fournit depuis une ample matière aux disputes de nos Casuistes & de nos Théologiens ; ils ont subtilement distingué entre les choses qui étoient simplement de *conseil* & celles qui étoient de *précepte*, c'est-à-dire, que l'on devoit rigoureusement observer. En effet on sentit bientôt que la morale sublime du fils de Dieu ne convenoit point à des hommes, & que son observation littérale devenoit nécessairement destructive pour la société. Il fallut donc en rabattre & recourir à cette distinction merveilleuse pour mettre à couvert l'honneur du Législateur divin, & pour concilier la morale fanatique avec les besoins du genre humain.

Cependant ce discours nous présente des difficultés qui paroîtront toujours très-embarrassantes aux personnes accoutumée à réfléchir sur les choses qu'on leur fait lire. Elles trouvent donc 1°. qu'il est ridicule & faux de dire qu'on accompli une loi, lorsqu'on se propose & l'on se permet de la violer, d'y ajouter ou d'en retrancher des points essentiels.

Pourquoi depuis Jésus, cette Loi fut-elle tout-à-fait abrégée par S. Paul & ses adhérens, qui, comme on a vu, on fait schisme avec les partisans Chrétiens du Judaïsme ? Pourquoi les Chrétiens ont-ils maintenant tant d'horreur pour ce Judaïsme ? excepté quand il s'agit des privilèges & des prétentions du Clergé ; articles sur lesquels nos Prêtres Chrétiens sont très-Juifs, & qu'ils ont prudemment empruntés du *Lévitique* ; le tout pour suppléer à la négligence de Jésus-Christ, qui dans son Evangile ne s'étoit

suffisamment occupé ni de leurs intérêts temporels, ni de leurs *droits divins*, ni de leur *Hierarchie* sacrée. De quel droit les inquisiteurs (si Chrétiens) de Portugal & d'Espagne brûlent-ils ceux qui se trouvent accusés ou convaincus d'avoir *Judaïsé*, c'est-à-dire, d'avoir observé les usages d'une Loi que Jésus-Christ a déclaré ne vouloir point *abolir*, mais *accomplir* ! De quel droit les docteurs des Chrétiens les ont-ils dispensés de la circoncision, & leur permettent-ils de manger du porc, du jambon, du boudin, & du lièvre &c. ? Pourquoi le *Dimanche*, ou le jour du Soleil des Payens, a-t-il été substitué au *Sabbath* ou *Samedi* ?

2°. L'on trouve injuste de punir du même supplice l'homme qui se met en colere & le meurtrier. On peut se mettre en colere & s'arrêter ou réparer ensuite l'injure que l'on a faite, mais l'on ne peut rendre la vie à un homme à qui on l'a ravie.

3°. La restriction du divorce au seul cas de l'adultère est une loi très-dure & très-nuisible au bonheur des conjoints. Ce précepte force un homme de vivre avec une femme qui par d'autres endroits peut lui être odieuse. D'ailleurs il est communément très-difficile de convaincre une femme d'adultère; elle prend pour l'ordinaire des précautions pour éviter la conviction de ses débauches. N'est-il pas très-fâcheux, & même très-dangereux, de vivre avec une personne qui nous donne des soupçons continuels ?

4°. Il est absurde de faire un crime du désir, sur-tout sans supposer la *liberté de l'homme*; or

Jésus ne s'est point expliqué sur cet article important; au contraire par la suite de son discours il paroît reconnoître la non-liberté de l'homme, qui ne peut disposer *d'un seul cheveu de sa tête*. S. Paul son Apotre en beaucoup d'endroits se déclare de même contre la liberté de l'homme, qu'il compare à un *vasse entre les mains du Potier*. S. Augustin dit que *l'homme n'est point maître de ses pensées*.

5°. C'est un remede bien étrange que de se couper ou de s'arracher un membre toutes les fois qu'il est pour nous une occasion de scandale ou de péché: il contredit le précepte de ne point attenter à ses jours. Origène est blâmé par les Chrétiens eux-mêmes pour s'être fait une opération qu'il jugea sans doute nécessaire pour conserver sa chasteté. Ce n'est point par les membres mais par la volonté que l'on pèche; il est donc absurde de dire que l'on évitera la damnation du corps en se privant d'un membre. Ou en seroient tant de Prélats & d'Ecclésiastiques libertins si pour appaiser les aiguillons de la chair & réparer le scandale, ils s'avissoient de suivre ce conseil de Jésus-Christ?

6°. La suppression d'une juste défense de la personne & de ses droits contre un agresseur ou un plaideur injuste est un renversement des loix de toute société. C'est ouvrir la porte aux iniquités & aux crimes; c'est rendre inutile l'exercice de la justice. Avec de telles maximes un peuple ne subsisteroit pas dix ans.

7°. Le conseil ou le précepte de ne rien posséder, de ne rien amasser, de ne point songer

au lendemain, seroit très-nuisible pour les familles. Un pere doit pourvoir à la subsistance de ses enfans. Ces maximes ne peuvent convenir qu'à quelque fainéans assurés de vivre aux dépens du public, c'est-à-dire, pour des Prêtres & des Moines qui ont le travail en horreur.

8°. Il est aisé de voir maintenant que les promesses faites aux Juifs par la bouche de Moïse, inspiré par la divinité, ne se sont pas vérifiées à la lettre & ne sont qu'allégorique. Mais ce n'étoit pas du fils de Dieu que les Juifs devoient apprendre cette vérité fatale; une fois par la Divinité même ils ont dû craindre de l'être encore par un autre Envoyé. Comme Jésus, Moïse avoit fait des promesses; comme Jésus, Moïse avoit confirmé ses promesses & sa mission par des miracles; cependant ces promesses se sont trouvées fausses & n'ont été qu'allégoriques: cette idée devoit donner des présomptions fâcheuses pour celles de Jésus-Christ (7).

(7) Tous les premiers Chrétiens, sur la parole du Christ & de ses Apôtres, s'attendoient à voir bientôt finir le monde, qui dure pourtant encore. Ils espéroient de jour en jour l'arrivée du Christ *sur les nués*; ils comptoient qu'il alloit établir sur la terre un regne temporel qui devoit durer mille ans. Plusieurs saints Docteurs, parmi lesquels on trouve S. Irénée, ont cru fermement cette fable, empruntée de *l'âge d'or*; ou du regne de Saturne. L'Eglise ayant vu à la fin que ce regne n'arrivoit point; changea d'avis là-dessus, comme sur bien d'autres choses, & déclara les *Millénaires* hérétiques. Cependant S. Irénée nous a laissé la description poétique de l'abondance & des biens charnels que ce regne devoit procurer. S. Justin Martyr comptoit aussi sur ce beau regne. VOYEZ TILLEMONT TOM II. PAG. 300. Cependant on ne sçait comment concilier la prédiction de la fin pro-

9°. Dire qu'il faut être *pauvre d'esprit*, & dire ensuite qu'il faut être *parfait comme le Pere céleste est parfait*, pour entrer dans le ciel, c'est faire de Dieu un Etre stupide, c'est donner aux Athées la solution de tout le mal qu'ils voyent dans la nature; enfin c'est prétendre qu'il faut être un sot pour entrer en Paradis, mais l'homme est-il le maître d'être spirituel ou pauvre d'esprit, d'être raisonnable ou sot de croire ou de ne pas croire? La stupidité sainte de la foi n'est-elle pas un don que Dieu ne fait qu'à qui il veut? N'est-il pas injuste de damner les gens d'esprit?

Enfin dans ce beau Sermon Jésus recommande de se défier des *faux prophètes*, & dit que c'est par leurs œuvres qu'on pourra les reconnoître. Cependant, comme on a vu, les Prêtres nous disent qu'il faut faire ce qu'ils disent, sans imiter ce qu'il font, lorsque nous trouvons leur conduite peu conforme aux maximes qu'il nous prêchent. Il falloit donc nous donner un autre signe que les œuvres pour reconnoître les faux Prophètes, ou bien des fideles seront souvent réduits à croire que le Clergé n'est rempli que de Prophète menteurs.

C'est ainsi que raisonne les incrédules, c'est-à-dire, tous ceux qui n'ont pas reçu du ciel la *pauvreté d'esprit* si nécessaire pour ne pas voir les inconféquences, les faux principes & les inconveniens sans nombre qui résultent très-inchaine du monde faite par J. C., & l'ignorance où il dit être de la durée du monde dans S. Marc chap. XIII. verset 32. Cette ignorance paroît étrange dans un Dieu.

médiatement de la morale de Jésus-Christ; elle paroît un chef-d'œuvre divin aux Chrétiens dociles, c'est-à-dire, illuminé par la foi, elle fut très-admirée par ceux qui l'entendirent débiter. On ne sçait pas cependant si beaucoup d'auditeurs en furent affectés au point de la suivre à la lettre; admirer une doctrine & la croire véritable & divine, est une chose bien plus facile que de la pratiquer. Bien des gens font plus de cas de vertus Evangeliques, qui sont sublimes en théorie, que des vertus humaines que la raison nous ordonne de suivre.

Il n'est donc pas surprenant que la morale surnaturelle & merveilleuse de Jésus ait été applaudie par ceux qui l'entendirent. Elle s'adressoit à des pauvres, à des gens de la lie du peuple, à des misérables. Une morale austère & stoïque doit plaire à des malheureux, elle transforme en vertus leur situation habituelle; elle flatte donc leur vanité; elle les enorgueillit dans leur misère; elle les endurecit contre les coups du sort; elle leur persuade qu'il valent bien mieux que ces riches qui les maltraitent, & que la Divinité, qui se plaît à voir souffrir les hommes, préfèrent les malheureux à ceux qui jouissent du bonheur.

D'un autre côté le vulgaire s'imagine que ceux qui ont la faculté de combattre leurs passions, de mépriser ce que les hommes recherchent, de se priver des objets qui excitent les desirs des autres, sont des Êtres extraordinaires, non seulement agréables à Dieu mais encore doués par lui de grâces surnaturelles, sans

lesquelles il ne seroient point capables des efforts qu'on leur voit faire : ainsi une morale dure & qui semble tenir de l'insensibilité fait plaisir aux gens du peuple, en impose aux ignorans, & suffit pour exciter l'admiration des simples. Elle ne déplaît pas même aux personnes placées dans une situation plus heureuse ; celles-ci admirent la doctrine, bien assurées de trouver le secret d'en éluder la pratique à l'aide de leurs guides indulgens ; il n'y a qu'un petit nombre de fanatiques qui la suivent à la lettre.

Ce sont ces dispositions qui sans doute engagerent tant de gens à recevoir la doctrine de Jésus. Ses maximes ont fait éclore une foule de martyrs opiniâtres, qui dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le ciel se sont endurcis contre les supplices & la douleur. Ces mêmes maximes produisirent des Pénitens de toute espèce, des Solitaires, des Anachorettes, des Cénobites, des Moines, qui à l'envi les uns des autres se sont illustrés aux yeux des nations par leurs austérités, leur pauvreté volontaire, par un renoncement total aux bienfaits de la nature, par un combat continuel contre les penchans les plus légitimes & les plus doux (8).

En un mot les conseils & les préceptes Evangélistes ont rempli les nations d'un grand nombre de frénétiques, ennemis d'eux-mêmes &

(8) Pour se faire une idée vraie de la Morale Chrétienne, telle qu'elle a été enseignée par les Docteurs les plus estimés, on n'aura qu'à lire un ouvrage du sçavant M. Barbeyrac, publié sur cette matière, sous le titre de *Traité de la Morale des Peres* in-4°. Amsterdam 1728.

parfaitement inutiles aux autres. Ces hommes merveilleux furent admirés, respectés, révéérés comme des Saints par leurs concitoyens : ceux-ci manquant de graces, c'est-à-dire, de l'enthousiasme nécessaire pour les imiter ou pour suivre fidèlement les conseils du fils de Dieu, eurent recours à leur intercession pour obtenir le pardon de leurs fautes ; & l'indulgence du Tout-puissant, qu'ils supposoient irrité de l'impossibilité où ils se trouvoient de suivre à la lettre les préceptes de son fils. En effet il aisé de sentir que ces préceptes suivis à la rigueur entraineroient la ruine entière de la société ; elle ne se soutient que parce que le plus grand nombre des Chrétiens, en admirant comme divine la doctrine du fils de Dieu, s'en écarte dans la pratique & fuit la pente de la nature, au risque même de se damner.

En effet Jésus menace dans l'Évangile de châtimens éternels ceux qui n'auront pas accompli ses préceptes. Cette doctrine effrayante ne trouva pas de contraditeurs dans l'assemblée ; les superstitieux aiment à trembler ; ceux qui les menacent le plus en sont le plus avidement écoutés. C'étoit-là sans doute le lieu d'établir solidement le dogme de la *spiritualité* de l'ame & de son *immortalité*. Le fils de Dieu avoit dû expliquer à ces Juifs : peu instruits sur cette matière, comme une partie de l'homme souffriroit dans l'Enfer, tandis qu'une autre partie pourriroit dans la terre. Mais il paroît que notre Prédicateur ne sçavoit rien encore des dogmes que son Eglise a depuis enseignés. Il n'a

voit point des idées nettes de la spiritualité. Il n'en parle que d'une façon très-obscuré : *craignez*, dit-il dans un endroit *celui qui peut jeter & votre corps & votre ame dans l'Enfer* : paroles qui devoient paroître intelligibles dans une langue où l'ame étoit prise pour le *sang* ou pour ce qui fait la vie (9). Ce ne fut que long-tems après Jésus, & lorsque quelques Platoniciens se furent introduits dans le Christianisme, que la spiritualité de l'ame & son immortalité ont été changées en dogmes. Avant eux les Juifs & les Chrétiens n'avoient que des notions vagues sur cette importante matiere. Nous voyons en effet des Docteurs dans les premiers siècles nous parler de Dieu & de l'ame comme de substances matérielles, plus subtiles à la vérité que les corps ordinaires (10). Ce fut à des Méta-

physi-

(9) Il est dit plusieurs fois dans le Lévitique chap. XVII vers. 11. & 13 que *l'ame consiste dans le sang*. S. Paul vient encore embrouiller la question de l'immortalité de l'ame. Dans la I. Epître aux Thessaloniens chap. V. vers. 23. non content de faire l'homme double, il le fait triple, & le dit composé de *corps*, d'*ame* & d'*esprit*. Après quoi il fait entendre, que le corps & l'ame sont mortels, mais que l'esprit est immortel. A l'égard de la doctrine de la *résurrection*, des Scavans ont fait voir que celle que les Pharisiens admettoient, n'étoient qu'une *transmigration des ames*, semblable à celle qui avoit été enseignée par Pythagore. & non une résurrection telle que celle des Chrétiens. V. Pridaux *hist. des Juifs*. Tome. II.

(10) S. Irénée dit que Dieu *est un feu*. Origène adopte le sentiment des Pythagoriciens qui faisoient de la Divinité *un feu subtil*, une *matiere éthérée*. Tertulien a dit positivement

sivement

physiciens postérieurs qu'il étoit réservé de nous donner de l'esprit des idées si sublimes, que notre esprit borné est forcé de se perdre toutes les fois qu'il veut s'en occuper.

CHAPITRE XI.

Actions & paraboles de Jésus. Entreprise de ses parens contre lui. Voyage de Jésus à Nazareth & des succès qu'il y eut.

QUOIQUE l'endurcissement des Docteurs de la Loi & des principaux d'entre les Juifs mit des obstacles continuels aux succès que le Christ

suivement que Dieu est un corps. Dans le Concile d'Elvire il est défendu d'allumer des cierges dans les cimetières de peur d'effaroucher les âmes des Saints. Dans le quatrième siècle la spiritualité n'étoit pas encore décidée; il y eut une grande dispute entre les Moines d'Egypte pour sçavoir si Dieu est incorporel, ou corporel. M. de Beausobre (dans son Hist. du Manichéisme, Tome I. p. 207.) fait voir que parmi les premiers Docteurs Chrétiens chacun se faisoit de Dieu & de l'âme des idées conformes à la secte philosophique où il avoit été élevé. Un Platonicien faisoient Dieu incorporel; un Pythagoricien en faisoit un feu intelligent, une lumière douce d'entendement; un Epicurien en faisoit un Etre matériel, un animal immortel, & bienheureux. Bien des Docteurs que l'Eglise révere se feroient aujourd'hui des affaires s'ils ne se rétractoient promptement de leurs erreurs: Moïse, lui-même, pourroit bien être brûlé par l'Inquisition, & comme Juif & comme Matérialiste.

s'étoit promis, il ne perdit point courage; il eut de nouveau recours à des prodiges, moyen sûr de captiviter le peuple, sur lequel, il vit bien qu'il falloit fonder toutes ses espérances. Ce peuple étoit fort sujet à des maladies de la peau telles que la *lépre* & la *ladrerie*; l'on ne peut en douter à la vue des précautions que la loi de Moïse ordonne contre ces infirmités. Pour conflater de plus en plus sa réputation, le Christ résolut d'entreprendre la cure de cette maladie dégoûtante, dont ses compatriotes étoient infectés.

Selon S. Luc un Léproux vint se prosterner à ses pieds & l'adora, en lui disant qu'il avoit entendu parler de lui comme d'un homme très-habile, & qu'il le guériroit s'il en avoit la volonté. Jésus aussitôt ne fait qu'étendre la main, & la lépre dispaeroit (1). Jusqu'ici le Christ n'avoit ordonné à aucun de ceux qu'il avoit guéris de s'aller présenter aux Prêtres, pour leur offrir le don prescrit du pareil cas (2), mais dans cette occasion il s'imagina peut-être qu'il se les concilieroit par cette marque de déférence: il exigea donc du Léproux guéri qu'il satisfit à l'ordonnance; mais en même tems il lui recommanda le secret sur le nom du médecin: secret qui ne fut pas mieux gardé que les autres. Jésus oublioit sans doute dans ces occasions qu'il ne suffisoit pas d'imposer silence à ceux

(1) Voyez S. Luc chap. V. 12. S. Matth. chap. V. 2. S. Marc chap. I. 41.

(2) Lévitique chap. XIV. & S. Matth. chap. VIII. 4.

qu'il guériffoit & qu'il falloit encore lier la langue de tous les spectateurs ; à moins qu'on ne suppose que ces miracles se faisoient à huis clos , & n'avoient pour témoins que les disciples du Sauveur ; ou enfin à moins qu'on ne suppose qu'ils ne se faisoient point du tout.

Cependant l'indiscrétion du Lépreux fut cause que Jésus, suivant S. Marc, n'osa plus reparaître dans la ville (3). Apparemment que les Prêtres prirent en mauvaise part la guérison qu'il venoit d'opérer. En conséquence il se retira dans le Désert (4), où à mesure qu'on le suivoit il s'enfonçoit de plus en plus. Ce fut en vain que dans cette circonstance le peuple désira de l'entendre ; ce fut en vain que les malades, qui couroient après lui, demandèrent leur guérison ; il ne permettoit plus à cette vertu merveilleuse propre à guérir tous les maux de s'exhaler de lui.

Après avoir erré quelque tems dans le Désert pour rêver à ses affaires, il reparut à Caparnaüm. Le domestique d'un Centenier Romain, fort aimé de son maître, étoit à l'extrémité d'une attaque de paralysie (5). Ce payen crut que Jésus pourroit bien guérir son esclave, mais au lieu de le lui présenter comme il devoit, il députa vers le Christ quelques Semeurs Juifs, qu'il avoit apparemment fait venir

M 2

(3) S. Marc, chap. I. 45.

(4) S. Luc chap. V. 16

(5) S. Matthieu chap. VIII. S. Luc chap. VII;

de Jérusalem tout exprès. Quelque désagréable que cette commission fût pour des personnes à qui le Centenier n'avoit pas droit de commander, & qui par cette démarche sembloient reconnoître la mission de Jésus, nos Sénateurs s'en acquitterent. Le Christ, flatté de voir un idolâtre s'adresser à lui, se mit aussitôt en chemin, mais le Centenier envoya quelques-uns de ses gens lui dire qu'il n'étoit pas digne de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire d'entrer dans sa maison, qu'il suffisoit qu'il dit un mot pour la guérison de son valet. Jésus en fut ravi, il déclara *n'avoir pas trouvé tant de foi dans Israël* & d'un mot, si l'on en croit l'Évangile, il opéra la cure. Ensuite il fit entendre aux Juifs que s'il persistoient dans leur endurcissement (la seule maladie que le fils de Dieu ne put jamais guérir, quoiqu'il fût venu pour cela.) les peuples idolâtres leur seroient substitués dans l'héritage du ciel, & que Dieu malgré ses promesses abandonneroit les anciens amis sans retour. Cependant l'Évangile ne nous dit point que ce Centenier, si plein de foi, se soit lui-même converti.

Le lendemain de cette guérison Jésus partit de Capharnaüm & arriva d'assez bonne heure à *Naim*, petite ville de Galilée, distante d'environ vingt lieues de la première; ce qui prouve que le Christ étoit un grand marcheur. Il s'y trouva très-à-propos pour faire un beau miracle. Une pauvre veuve venoit de perdre son fils; déjà on le portoit en terre; la mere désolée suivoit le convoi funebre, qu'une grande

foule accompagnoit. Jésus, touché de compassion, s'approche du cercueil & y porte la main. A l'instant ceux qui le portent s'arrêtent. *Jeune homme!* dit le Christ en parlant au défunt *levez-vous, je vous l'ordonne.* Aussitôt le mort se mit sur son séant. Ce miracle effraya tous les assistans, & ne convertit personne. Il est bon de remarquer que S. Luc est le seul qui rapporte ce fait, dans lequel, s'il'étoit plus constaté, on pourroit bien soupçonner que la mere désolée s'entendoit avec le Thaumaturge (6).

Quelques historiens ont fait vivre Jean-Baptiste jusqu'à cette époque; d'autres le font mourir plutôt. Ici. S. Matthieu & S. Luc font intervenir les Disciples du Précurseur, pour demander à Jésus de la part de leur maître: *êtes vous celui qui doit venir, ou devons nous en attendre un autre?* Pour réponse le Messie en leur présence fait des miracles, guérit des malades, chasse des Démons, rend la vue à des aveugles; puis il dit aux députés de Jean: *allez dire à Jean ce que vous venez de voir & d'entendre* (7). Ce fut en cette occasion que Jésus fit l'éloge de Jean. Il avoit, comme on a vu dans le chapitre IV. de cette hiltorie, ses raisons pour cela. *Entre tous ceux, dit-il, qui sont nés des femmes je vous dis en vérité qu'il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste.* Notre pagényriste profite ensuite de la circonstance pour tomber sur les Pha-

M 3

(6) Voyez S. Luc chap. VIII. 11. 17.

(7) Voyez S. Matthieu chap. XI. 2. S. Luc chap. VII. 18. 12. 22.

pharisiens & les Docteurs qui rejettoient également & son baptême & celui de Jean. Il compare ces incrédules à des enfans qui sont assis dans la place & qui crient les uns aux autres : nous avons joué de la flûte devant vous & vous n'avez point dansé : nous avons chanté des airs lugubres & vous n'avez point pleuré. Il n'est point dit si ce galimatias convertit nos Docteurs (8).

Notre Harangueur compare ensuite sa propre conduite avec celle du Précurseur. *Jean, dit-il ne mangeant point de pain, ne buvant point de vin, est venu, ils ne l'ont point écouté : moi je bois, je mange, j'aime la bonne chère, ils me rejettent encore sous prétexte que je suis un ivrogne, un débauché, & que je fréquente des hommes & des femmes de mauvaise vie. Mais il fait entendre au peuple que son suffrage lui suffit. Il semble lui dire : je suis sûr de vous, vous êtes trop pauvre d'esprit pour vous apercevoir de l'irrégularité de ma conduite, mes prodiges vous font passer sur tout ; vous ne réfléchissez point ; vous êtes donc les vrais enfans de la sagesse, elle sera justifiée par vous (9).*

Après cette harangue, un Pharisien qui, à en juger par sa conduite, n'en avoit été nullement touché, invita néanmoins le harangueur à diner. Cependant il en usa avec lui de la façon la plus impolie. Il ne lui fit point laver les pieds ni donner des parfums, contre l'usage établi chez les Juifs à l'égard de toutes les per-

(8) S. Matthieu chap. VI. 11. S. Luc VII. 32.

(9) S. Luc chap. VIII. 34. & 35.

sonnes tant soit peu distinguées. Quoique l'amour-propre de Jésus fût offensé de cette omission il ne laissa pas de se mettre à table; mais tandis qu'il mangeoit, une femme de mauvaise vie lui lava les pieds avec ses larmes, les essuya de ses beaux cheveux, & y répandit ensuite un parfum précieux. Le Pharisien ne comprit point le mystère; aussi stupide qu'incrédule il s'imagina que Jésus ignoroit le métier de cette femme, mais il se trompoit lourdement; la courtisane en question & toute sa famille étoient intimement liées avec le Christ. St. Jean nous apprend en effet qu'elle s'appelloit *Marie-Magdeleine*, qu'elle étoit la sœur de *Marthe* & de *Lazare*, gens très-connus de Jésus-Christ, & qui, comme nous verrons bientôt, s'entendoient parfaitement avec lui. Il paroît sur-tout que *Magdeleine* avoit pour le fils de Dieu les sentimens les plus tendres.

Cette action de la courtisane ne déconcerta point le Sauveur, il interpréta son amour, les soins qu'elle lui rendit, les baisers dont elle l'accabla, d'une façon mystique & spirituelle & prenant son ton d'inspiré, il la congédia en lui disant que ses péchés lui étoient remis en faveur de l'amour qu'elle avoit montré. St. Luc nous apprend dans le chapitre suivant que Jésus avoit délivré cette femme de *sept Démons*; service qui sans doute méritoit toute sa reconnaissance. Quoi qu'il en soit, le Christ se servit de cette voie indirecte pour faire sentir au Pharisien l'impolitesse de son procédé envers un homme de sa sorte.

Les Parens de Jésus, informés du bruit qu'il faisoit & soupçonnant qu'il ne pouvoit mener une vie bien pure au milieu des gens qu'il fréquentoit, ou même craignant que sa conduite ne lui attirât à la fin de méchantes affaires, vinrent de Nazareth à Capharnaüm pour se saisir de lui & le faire enfermer. Il y a lieu de croire qu'ils avoient peur d'être enveloppés dans sa disgrâce; ils aimoient mieux d'ailleurs se charger de la correction de leur parens que de le voir livré à la Justice, événement que tôt ou tard ils prévoyoyent de voir arriver. Ces parens répandirent donc le bruit que Jésus étoit un insensé donc la cervelle étoit égarée. Celui-ci, instruit de leur arrivée & du motif de leur voyage, se tint clos dans sa maison, & ménagea un prodige pour le moment où ils se montreroient. Le peuple; qui en eut vent, ou qui en fut prévenu par les émissaires du Messie, se rendit en foule auprès de lui. Dès que les parens parurent, on amena un possédés aveugle & muet; Jésus l'exorcisa, le possédé fut délivré, & le peuple admira.

Les Docteurs voyoyent avec peine la crédulité de cette canaille, ils'en prévoyoyent les suites; & les parens de Jésus, peu touchés de ce miracle, leur promirent de faire tous leurs efforts pour les délivrer d'un homme si dangereux. Il est Sorcier, disoient les uns; c'est un Prophète, disoient les autres; il faut l'éprouver, disoit un autre; & malgré le grand miracle qu'il venoit d'opérer, d'autres ajoutoyent: *demandons-lui un signe dans l'air.* Eh bon Dieu! disoient

20 les Nazaréens, il n'est ni Sorcier ni Prophète ;
 21 nous le connoissons mieux que personne ;
 22 c'est un pauvre garçon à qui la cervelle a
 23 tourné ".

Tous ces discours étoient rapporté à Jésus ;
 il y répondoit par des paraboles & des invecti-
 ves ; il se défendoit d'être Sorcier en disant
 qu'il étoit absurde de prétendre qu'il chassât les
 Démons par la puissance des Démons. Quant à
 l'imputation de folie, il la repoussoit en disant
 que quiconque l'attaqueroit du côté de l'esprit
 ne pouvoit espérer la remission de son péché
 ni dans ce monde ni dans l'autre. C'est-là sans
 doute ce qu'il faut entendre par le *péché contre
 le Saint Esprit*.

Cependant l'avis mitoyen de demander un
 signe fut suivi ; on députa à cet effet vers Jésus ;
 mais au lieu d'un signe dans l'air il en donna
 un dans l'eau, il renvoya nos curieux à *Jonas*
 & leur dit qu'il n'en auroient point d'autre ;
 car *de même*, ajouta-t-il, *que Jonas fut trois
 jours & trois nuits dans le ventre de la baleine ;
 de même le fils de l'homme sera trois jours &
 trois nuits dans le sein de la terre*. Les Juifs qui
 n'étoient ni Sorciers ni Prophètes, ne compri-
 rent rien à ce discours. Jésus, à qui les mira-
 cles ne coutoient rien lorsque tout avoit été ar-
 rangé pour en faire, ne se hazardoit pas d'en
 faire d'*in-pròptus*, ni en présence de ceux
 qu'il jugeoit assez fins pour les examiner. Dans
 cette occasion il paya d'une réponse inintelligi-
 ble ces pauvres Juifs, qu'il ne tenoit qu'à lui
 de convertir pour toujours.

Ce refus de faire un prodige en l'air fit croire que notre homme déclinait le combat; la raillerie s'en mêla; le fils de Dieu se mit en colère, & lança des invectives Prophétiques contre les Juifs; il compara la conduite de la Reine de Saba avec la leur, se vanta d'être plus grand & plus sage que Salomon, & les menaça de les priver de la lumière qu'il répandoit dans leur pays & qu'il eut pourtant répandu bien davantage s'il eût daigné consentir à faire le signe qu'on lui demandoit. Mais on a lieu de croire que notre Messie s'aperçut qu'un signe dans l'air étoit bien plus difficile que tous ceux qu'il faisoit sur la terre où il étoit plus à portée de disposer les choses que dans le haut de l'atmosphère, où il n'avoit personne avec qui se concerter.

Cependant la mere de Jésus avoit été joindre ses autres enfans & ses parens pour les adoucir & pour les engager à se désister de leurs poursuites. Elle ne put rien gagner sur eux, ils revinrent encore dans le dessein d'enlever notre avanturier; mais comme ils ne purent percer la foule & le joindre, ils lui firent savoir qu'ils étoit là. *Voilà lui dit quelqu'un, votre mere & vos freres qui vous demandent.* Mais sachant l'objet de leur visite, qu'il n'étoit nullement empressé de recevoir, il renia des parens si pervers. *Quelle est ma mere & qui sont mes freres, dit-il ?* Puis étendant la main vers le peuple, *voici, ajouta-t-il, ma mere & mes freres; je ne connois point d'autres parens que ceux qui écoutent ma parole & la*

mettent en pratique. Le peuple, flatté de la préférence, prit notre homme sous la protection, & la tentative de sa famille tourna de cette manière à sa confusion (10).

Sortit, de cette périlleuse aventure, notre héros, craignant d'être pris au dépourvu, ou se défiant de la constance du peuple, qui malgré le plaisir qu'il trouvoit à lui voir faire ses tours, pouvoit s'en lasser à la fin, notre héros, dis-je, crut devoir chercher sa sûreté hors de la ville (11). Il en sortit donc avec ses douze Apôtres, les femmes de sa suite, Marie sa mere, Jeanne & Magdeleine *qui aidoient la troupe de leurs biens*. Il y a lieu de croire que la dernière, qui avant d'être à Jésus avoit fait commerce de ses Charmes, étoit riche en bijoux & en argent comptant, ce qui rendit sa conversion très-importante pour la secte, & surtout pour Jésus, qui sans cruauté ne pouvoit refuser de payer tant d'amour par un peu de retour.

La persécution qu'essuyoit Jésus intéressa selon les apparences en sa faveur & lui attira plus de regards. Une multitude de peuple, poussée par sa curiosité, sortit des villes & bourgades des environs pour le voir, dès qu'on sut le chemin qu'il avoit pris. Pour n'être point accablé par la foule il prit encore le parti de monter sur une barque. Il se trouvoit pour

(10) Voyez S. Matth. chap. XII. 22. & suiv. S. Marc chap. III. 20. & suiv. S. Luc chap. XI. 11. & chap. VIII. 19.

(11) S. Matthieu chap. XIII. 12.

lors sur le rivage de la mer. De là il se mit à prêcher, mais se souvenant des affaires que lui avoient attirées ses prédications précédentes, il ne crut pas devoir s'expliquer si nettement; il préféra donc de *parler en paraboles*, toujours susceptibles d'un double sens. On peut croire que l'explication de ses énigmes se répandoit par le moyen des Apôtres, auxquels Jésus la donnoit dans le particulier (12).

Il paroît même qu'un jour, rebuté de son peu de succès, il leur avoua franchement qu'il changeoit de dessein sur les Juifs, & qu'il vouloit abandonner leur conversion; que c'étoit la raison pour laquelle il leur parloit en paraboles, *afin, dit-il, qu'en voyant ils ne voyent point, & qu'en écoutant ils n'entendent point, & qu'ils ne viennent pas à se convertir, & que leurs péchés ne leur soient point pardonnés* (13).

Il faut avouer qu'il est très-difficile ici de concilier la conduite de Dieu avec elle-même. Si l'on ne craignoit de se rendre sacrilège en hazardant ses conjectures humaines sur la conduite de Jésus, ne pourroit-on pas présumer qu'il eut réellement d'abord le dessein de donner des loix aux Juifs, mais que s'apercevant ensuite de son peu de succès, parce qu'il commençoit à être trop décrié en ce pays, il résolut de chercher fortune ailleurs, de conquérir d'autres sujets: ce qu'il confia à ses Disciples dans cet entretien secret; paroît avoir eu pour

(12) S. Marc chap. IV. vers. 10.

(13) S. Marc chap. IV. vers. 12.

but de les préparer à ce changement , mais son supplice prévint tous ses desseins, qui ne furent exécutés que longtems après par les Apôtres ; auxquels cette conférence étoit sans doute restée dans la mémoire.

Nous n'entrerons point dans le détail de toutes les paraboles dont Jésus se servit pour présenter aux Juifs sa doctrine merveilleuse, ou pour prêcher sans être entendu : cette discussion deviendroit trop ennuyeuse ; ainsi nous conseillons à ceux qui pourroient avoir du goût pour ces sortes d'apologues de lire plutôt celles d'Esopé ou de La Fontaine, qu'ils trouveront plus amusans, plus ingénieux & plus instructifs que les fables du Christ. Cependant en faveur des personnes qui voudroient consulter les paraboles ou apologues de l'Évangile, voici les endroits où l'on pourra les trouver au besoin.

La parabole du *Semeur* se trouve dans St.

Luc chapitre VIII. verset 5. & suivans.

Celle de la *lampe cachée* ibid. chap. VIII. 16.

Celle de l'*ivraie* en St Matthieu XIII. 24.

Celle de la *semence* en St. Marc IV. 26.

Celle du *grain de moutarde* en S. Matthieu chapitre XIII. 31.

Celle du *levain* en S. Matthieu XIII. 33.

Celle du *trésor caché*. ibidem XIII. 44.

Celle de la *perle*. ibidem XIII. 45.

Celle du *filet jetté*. ibidem XIII. 47

Celle du *Pere de famille*. ibid. XIII. 52.

A quelque tems de là Jésus, apparemment

instruit que ses freres & ses cousins n'étoient pas pour le moment au logis se transporta à Nazareth accompagnés de ses Apôtres. Il voulut peut-être prouver à ses compatriotes qu'il n'étoit pas si fou que l'on vouloit le répandre : ou peut-être espéroit-il conférer avec sa famille & la gagner à son parti. Il arrive un jour de Sabbath & se rend à la Synagogue, aussitôt le Ministre très-poliment lui présente le livre : il l'ouvre, & tombe précisément sur ce passage d'Isaïe : *l'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction.* Ayant fermé le livre, il le rendit au Ministre & s'assit. Alors il ne manqua pas de s'appliquer à lui-même cet endroit du Prophète, où d'ailleurs il est question de miracles & de prodiges. Il se trouva là, soit par hazard soit à dessein, plusieurs Galiléens, qui ayant été témoins des merveilles qu'il avoit opérées chez eux l'année d'auparavant, n'hésiterent pas à lui rendre témoignage. Mais les Nazaréens, qui sçavoit à quoi s'en tenir sur notre homme, furent choqués de son ton magistral. *N'est-ce pas-là, se disoit-ils entr'eux, le charpentier, le fils du charpentier Joseph? Sa mere ne s'appelle-t-elle pas Marie? Ses freres & ses sœurs ne sont-ils pas parmi nous? D'où lui vient donc tant de sagesse? Comment & par quelle voye opera-t-il les merveilles qu'on nous raconte?*

Jésus, entendant ces discours, vit bien que ce n'étoit pas-là le lieu propre à faire des prodiges. Mais il voulut que son inaction fût attribuée aux mauvaises dispositions de ses compatriotes ; ceux-ci étoient tout surpris d'enten-

dre vanter la sagesse & le pouvoir d'un homme dont la conduite leur paroïssoit très-équivoque. *Je vois bien* leur dit Jésus, *que vous n'appliquez le proverbe : Médecin guéri-toi toi-même*, & que
 „ pour vous prouver la vérité des merveilles que
 „ vous avez entendues de moi, vous voudriez
 „ que je fisse devant vous quelques-uns des
 „ beaux tours que j'ai faits ailleurs ; mais je
 „ sçai que je travaillerois en pure perte en cette
 „ ville ; je suis trop convaincu de la vérité de
 „ cet autre proverbe que *nul n'est Prophète en*
 „ *son pays* *. Pour se justifier il se sert d'exem-
 ples qui sembleroient jeter du soupçon sur les miracles des Prophètes de l'Ancien Testament, que ce proverbe déjà par lui-même étoit très-propre à faire passer pour des fripons. Quoi qu'il en soit, il cite l'exemple d'Elie, qui parmi toutes les veuves d'Israël n'en trouva pas une plus digne d'un miracle que celle de *Sarepta*, femme du pays des Sydoniens. Du tems d'Elisée la Judée étoit remplie de lépreux, cependant le Prophète guérit par préférence à ses compatriotes *Naaman* qui étoit Syrien & idolâtre.

Cette harangue, qui tendoit à insinuer la réprobation & la perversité des auditeurs, les mit de mauvaise humeur, & excita leur colere au point qu'il tirèrent l'Orateur hors de la Synagogue, & le menerent sur le haut d'une montagne dans le dessein de l'en précipiter ; mais il eu le bonheur de s'échapper & d'éviter ainsi le sort qu'on lui destinoit dans sa patrie.

S. Matthieu, parlant de ce voyage à Nazareth, dit que son Maître ne fit pas là beaucoup de

prodiges, à cause de l'incrédulité des habitans. Mais St. Marc dit positivement *qu'il n'y en put faire aucun*, ce qui est encore plus vraisemblable (14).

Nos Interpres & nos Commentateurs illuminés croient que Jésus n'échappa que par un miracle des mains des Nazaréens. Mais lui en eût-il couté d'avantage de faire un miracle pour les convertir & prévenir par-là leurs desseins pernicieux ? C'étoit-là tout ce qu'on lui demandoit, & pour lors il n'eût pas été dans le cas de faire un miracle pour se sauver & pour mettre sa personne en sûreté. Jésus ne fait jamais des miracles qu'en pure perte, il se dispense toujours d'en faire lorsqu'ils seroient décisifs.

CHAPITRE X. II.

Mission des Apôtres. Instructions que Jésus leur donne. Miracles opérés par lui jusqu'à la fin de la seconde année de sa propre Mission.

MECONTENT de son expédition à Nazareth, Jésus passa dans la Galilée supérieure, qui avoit déjà été le théâtre de ces merveilles. Aussi trouva-t-il les habitans de cette contrée dans les meilleures dispositions à son égard. Il s'aperçut néanmoins que la nécessité où ils étoient de

(14) Comparez sur ce fait S. Matthieu XIII. S. Marc chap. VI. S. Luc chap. IV. & S. Luc chap. VIII.

de quitter leur travaux pour venir l'écouter en retenoit un grand nombre au logis. Cette considération l'obligea de disperser ses Apôtres deux à deux dans la Province. Peut-être aussi le Christ se déterminâ-t-il à cette dispersion parce qu'il trouva que ces seules prédications & ses prodiges ne multiplioient pas assez les prosélytes. Les entreprises continuellés de ses ennemis lui firent sentir la nécessité de grossir son parti.

Il paroît que Jésus avoit déjà auparavant envoyé plusieurs de ses Disciples en mission, ne retenant auprès de lui que ses douze Apôtres; mais on peut soupçonner que ces prédicateurs étoient encore trop novices; leurs travaux n'éurent point de succès; il se trouva des Démons assez entêtés pour résister à leur exorcismes. Cependant ce défaut de succès qui, à ce qu'on prétendoient, n'étoit dû qu'à leur peu de foi, sembleroit jeter quelque nuage sur la prévoyance & la pénétration de leur divin Maître; pourquoi envoyoit-il en pure perte des Missionnaires dont les dispositions ne lui étoient point assez connues? D'ailleurs il ne tenoit qu'à lui de leur donner d'avance la provision de foi nécessaire pour leur voyage.

Quelque Jugement qu'on en porte, il a lieu de croire que les Apôtres; qui ne quittoient point leur Maître, qui le voyoient continuellement opérer, qui étoient dans sa confiance, en un mot qui tenoient la foi de la première main, les Apôtres dis-je, étoient bien plus que les Disciples en état de travailler à la satisfaction du pu-

blic. Ainsi Jésus bien résolu de donner un *grand coup de collier*, renouvela tout leur pouvoirs & leur donna ses instructions. Elles portoient en substance : „ tout bien considéré, n'allez point „ chez les Gentils, car nos Juifs nous en fe- „ roient un crime, & s'en serviroient comme „ d'un reproche contre moi. Il est vrai que je „ les ai déjà menacés de les rejeter, mais il faut „ encore faire une tentative sur eux. Vous ne „ prêcherez donc qu'aux Juifs. La pénitence „ suppose de la sobriété, & la modicité des be- „ soins, delà suit l'inutilité des richesses. Je n'ai „ point d'argent à vous donner, mais tâchez de „ vous tirer d'affaires comme vous pouvez ; „ d'ailleurs le bon Dieu y pourvoira ; s'il a bien „ soin des passereaux, il aura soin de vous. Au „ reste attendez-vous à être fort mal reçus, baf- „ foués, persécutés ; mais prenez bon courage, le „ tout est de réussir ; il ne faut plus se taire ; „ prêchez hautement & sur les toits ce que je vous „ ai dit en secret. Apprenez à tout le monde que „ je suis le Messie, le fils David, le fils de Dieu ; „ nous n'avons plus de ménagemens à garder ; „ il faut vaincre ou mourir ; ainsi point de ti- „ midité.

„ Quoique je vous envoie comme des bre- „ bis au milieu des loups, faites entendre aux „ bonnes gens que vous êtes sous la sauve-gar- „ de du Très-Haut, qui vengera cruellement „ les outrages qu'on vous fera, & qui recom- „ pensera largement ceux donc vous serez con- „ tens. Il ne seroit pas juste que vous fîssiez „ la guerre à vos dépens ; c'est à ceux donc vous

„ allez sauver les ames à pourvoir aux besoins
 „ de vos corps ; n'emportez donc ni or , ni
 „ argent , ni provisions , ni habits doubles , pre-
 „ nez un bon bâton , & partez à la garde de
 „ Dieu.

„ Vous aurez soin en chemin faisant , de prê-
 „ cher toujours *que le royaume du ciel est proche.*
 „ Parlez de la fin du monde , cela fera peur aux
 „ femmes & aux poltrons. En entrant dans les
 „ villes & les villages informez-vous sous main
 „ des gens bien crédules , bien charitables &
 „ prévenus pour nous : vous les saluerez poli-
 „ ment , en disant *que la paix soit dans cette*
 „ *maison.* Mais cette paix que vous apporterez
 „ ne doit être qu'une paix *allégorique* ; car ma
 „ doctrine est faite pour mettre le trouble ; la
 „ discorde & la division par-tout. Il faut que
 „ l'on quitte pere & mere , parens & famil-
 „ le , quand on voudra me suivre ; il nous
 „ faut des fanatiques & des enthousiastes qui ,
 „ s'attachent uniquement à nous , foulent aux
 „ pieds toutes les considérations humaines. *Je*
 „ *suis venu apporter le glaive & non la paix.*
 „ Comme une pareille conduite pourroit vous
 „ brouiller avec vos hôtes , vous changerez de
 „ lieu de tems en tems. Ne vous fiez pas au
 „ pouvoir que j'ai de ressusciter les morts , le
 „ plus sûr pour vous est de ne point vous faire
 „ tuer : ainsi fuyez dès que vous vous verrez
 „ menacés de persécution. Sortez des villes &
 „ des maisons rebelles *en secouant la poussiere de*
 „ *vos pieds* ; apprenez leur qu'elles ont encouru
 „ les châtimeus de *Sodôme & de Gomorrhe.* Dé-

„ clarez-leur de ma part que la vengeance divi-
 „ ne est prête à se faire sentir , & que les habi-
 „ tans de ces villes seront moins rigoureuse-
 „ ment punis que ceux qui auront l'audace de
 „ résister à vos leçons. Le grand & le dernier
 „ jour n'est pas loin ; je vous assure que vous
 „ n'aurez pas achevé de parcourir toutes les
 „ villes d'Israël avant que le fils de l'homme soit
 „ arrivé “ (1).

Tel est le sens & l'esprit des instructions que
 Jésus donna à ses Apôtres. En les chargeant
 de divulguer son secret il leur donne une com-
 mission dont malgré sa toute-puissance il n'a-
 voit osé se charger lui-même, mais il est d'un
 grand politique d'avoir des instrumens qui agis-
 sent pour lui, sans qu'il soit dans le cas de se
 compromettre en personne.

Mais ces bagatelles ne méritent pas d'être re-
 levées ; on est plus surpris de voir le fils de
 Dieu faire annoncer la paix & la charité & dire
 en même tems qu'il apporte la guerre & la hai-
 ne. Il n'y a sans doute qu'un Dieu qui puisse
 concilier ces contraires. Au reste, il est indubi-
 table que les Apôtres, & surtout leur succes-
 seurs dans le saint Ministère, en annonçant
 leur Evangile ont apporté sur la terre des trou-
 bles & des divisions inconnues dans toutes les
 autres religions qui l'avoient précédé. Les in-
 crédules, qui s'en rapportent pourtant à l'his-
 toire de l'Eglise, trouvent que la *bonne nouvelle*

(1) S. Matth. chap. IX. & X. S. Marc chap. VI. S.
 Luc chap. VIII. & IX.

qu'ils font venus donner aux hommes, a plongé le genre humain dans le sang & dans les larmes.

Il est visible par ce discours que Jésus charge les peuples de la subsistance de ses Apôtres; leurs successeurs s'en sont assez bien prévalu, & même s'en sont autorisés pour exercer sur les pauvres nations les extorsions les plus cruelles depuis un grand nombre de siècles. Le Tout-Puissant n'auroit-il pas rendu ses Apôtres plus respectables en les rendant impossibles & en les exemptant des besoins de la nature? Il y a lieu de croire que cela eût donné plus de poids à leurs prédications sublimes & à celles de leurs infallibles successeurs.

Les Critiques prétendent encore qu'il étoit faux de dire, il y a près de dix-huit cent ans, que *la fin du monde étoit prochaine*; & plus faux encore d'affirmer que le grand Juge arriveroit avant que les Apôtres eussent eu le tems de parcourir toutes les villes d'Israël. Il est vrai que les Théologiens entendent cette prédiction en ce sens, que la fin du monde arrivera quand toutes les villes Juives, c'est-à-dire, quand tous les Juifs auront été convertis. C'est au tems à nous prouver si c'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles de Jésus-Christ; en attendant le monde subsiste encore & ne semble point menacer ruine de si-tôt.

Il y a beaucoup d'apparence qu'outre ces instructions publiques, Jésus en donna de plus particulières à ses Apôtres choisis. Ils partirent donc sur l'espérance des charités qu'ils alloient

recevoir de ces Juifs dont le plus grand nombre étoit déjà prouvé *in petto* par la Providence. Cependant Jésus changea quelque chose dans ses ordres, il se réserva les villes & ne laissa que les villages à ses Apôtres (2).

Il alloient donc de l'un à l'autre en disant : *Ecoutez la bonne nouvelle : le monde va finir. Faites donc pénitence ; priez , jeûnez , donnez-nous de l'argent & des provisions , pour vous avoir appris ce secret intéressant.* De plus, on nous assure qu'ils guérissent plusieurs maladies par l'application d'une certaine *huile*. Ils auroient sans doute fait de plus belles choses encore, mais le *Paraclet* n'étoit pas venu ; & malgré les instructions du fils de Dieu l'entendement des Apôtres n'étoit pas encore ouvert (3). Nous ne voyons point en effet que ces Missionnaires, avec leur baume & leur belles

(2) S. Luc chap. IX. 6. S. Matthieu chap. XI. S. Marc chap. VI. 12.

(3) S. Marc chap. VI. 13. Il est à propos de faire remarquer ici que les Juifs étoient dans l'usage d'oindre les malades avec de l'huile mêlée de vin, nous en avons la preuve dans le Talmud de Jérusalem, où l'on rapporte une permission donnée par le Rabbi Siméon, fils d'Eléazar, au Rabbi Meir de mêler du vin avec de l'huile pour oindre les malades le jour du Sabbat. La même chose se trouve aussi dans le Talmud de Babylone. V. Beracoth fol. 3. col. 1 & Maarzarcheni fol. 53. col. 3. Joma fol. 77. col. 2. S. Jaques qui étoit Nazaréen, ou Chrétien judaïsant ; a fait passer cet usage hébraïque dans la Religion Chrétienne. Voyez son Epître ch. V. vers. 14 & 15. Voilà l'origine du Saint Crême, & du Sacrement de l'Extrême-Onction, que les Catholiques donnent aux malades.

harangues, firent un grand nombre des conversions.

Les incrédules sont encore très-surpris de trouver dans les instructions de Jésus-Christ à ses Apôtres, un ordre précis de ne travailler à la conversion que des Juifs, & une défense expresse de prêcher aux Gentils. Ils prétendent qu'un Dieu bon ne peut faire acception des personnes; que le Père, commun des hommes doit montrer une égale tendresse à tous ses enfans; qu'il n'en couloit pas davantage au Tout-Puissant de convertir & de sauver toutes les nations; qu'un Dieu qui ne veut du bien qu'à une seule contrée, est un Dieu purement local, & ne peut être le Dieu de l'univers; qu'un Dieu partial, exclusif, injuste qui ne suit que le caprice dans son choix, ne peut être ni parfait, ni le modèle de la perfection. En un mot tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être saintement aveuglés par la foi ne comprennent pas que le Maître équitable & sage de tous les peuples du monde ait pu chérir exclusivement le peuple Juif; sa prescience infinie auroit dû lui montrer que sa tendresse & ses faveurs seroient parfaitement inutiles à ce peuple indomptable.

Nos incrédules trouvent donc que c'est mal à propos que le fils de Dieu s'écrie: *malheur à toi Corozain! malheur à toi Betsaida! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avoient été fait dans Tyr & dans Sidon, il y a longtems que ces villes auroient fait pénitence dans le sac & dans la cendre.* En effet dans ce cas n'eût-il pas été plus sages d'aller prêcher

ces villes si dociles où le Christ étoit sûr de réussir ; que de s'entêter à prêcher les Juifs auprès desquels il étoit sûr d'échouer ? Jésus, demeuré tout seul, parcourut en prêchant plusieurs villes de la Galilée, mais déstitué de l'assistance de ses chers confidens ils n'y fit aucun prodiges.

Nous avons vu jusqu'ici que les Magistrats & les grands ne firent pas beaucoup d'attention à la conduite de Jésus ; il méprisoient, selon toute apparence, un homme qu'il ne voyoient que comme un vagabon ou fou peu à craindre. Il est vrai qu'il est dit que quelques Officiers d'Hérode s'étoient liés avec les Pharisiens pour le perdre, mais cette ligue n'eût aucun succès. Le nouveau Missionnaire ne devoit au fond donner ombrage qu'aux Prêtres Juifs & aux Docteurs de la Loi, contre lesquels il déclamoit avec la plus grande indécence. Il se rendoit par-là très-agréable au peuple, depuis longtems fatigué des extorsions de ces sangsues publiques qui suçoient impitoyablement la nation, qui traitoient les pauvres gens avec hauteur, qui, comme le prouve la parabole du Prêtre & du Samaritain, n'étoient nullement charitables.

Ces Prêtres & ces Docteurs étoient en très-grand nombre à Jérusalem ; en conséquence, comme on a vu, l'on étoit dans cette capitale moins disposé que par-tout ailleurs à écouter notre Prédicateur ; il y a donc lieu de croire que ces Prêtres étoient la vraie cause de la haine & du mépris que l'on avoit pour lui dans cette grande ville.

Par une-contrariété bien surprenante, l'intervalle le plus obscur de la vie de notre héros fut celui où il acquit le plus de célébrité. Jésus fut totalement ignoré à la Cour d'Hérode, lorsqu'à la tête de sa troupe & entouré d'un peuple nombreux, il chassoit des Démons, rendoit la vue à des aveugles & la parole aux muets, expulsoit des vendeurs du Temple, ressuscitoit des morts; mais lorsqu'il mène une vie privée en Galilée, lorsque durant la mission de ses Apôtres il se trouve seul & sans suite, lorsqu'il se contente de prêcher la pénitence, c'est alors que sa renommée, perçant jusqu'au Trône, excite dans le Monarque le désir de le voir. Selon S. Luc un rayon de lumière vient frapper le cœur d'Hérode, le doute s'empare de son esprit: *j'ai fait, dit-il, trancher la tête à Jean, mais il faut qu'il soit ressuscité des morts, & c'est pour cela qu'il se fait par lui tant de miracles; car qui seroit celui dont j'entends dire de si grandes choses?* Il faut le voir, & il paroît qu'en conséquence il députa vers Jésus (4).

Si la nature eût donné des droits incontestables sur le trône de Judée, on pourroit croire que ces prétentions étoient pour lui un motif de ne pas se mettre entre les mains d'un Prince usurpateur de sa couronne: mais Jésus ne pouvoit se dissimuler que sa naissance n'étoit pas trop bien établie: il sçavoit d'ailleurs que depuis très-longtems la famille de David étoit

(4) Voyez St. Luc chap. IX. 6, 7. S. Marc chap. VI. 41 & 16. St. Matthieu chap. XIII:

déchue de l'Empire. Il faut donc chercher un autre motif au refus qu'il fit de voir Hérode ; d'autant plus que cette entrevue du fils de Dieu avec lui auroit pu non seulement contribuer à la conversion de ce Prince & de toute sa Cour, mais encore à celle de la Judée entière, & peut-être de tout l'Empire Romain. Un seul miracle de conséquence, opéré devant une Cour, reconnu & attesté par des gens d'un grand poids, eût été sans doute plus efficace que les témoignages suspects de tous les payfans & vagabonds de la Galilée. Loin de se prêter aux désirs d'Hérode & d'opérer un si grand bien, Jésus se retire dans un désert dès qu'il apprend le dessein de ce Prince (5). Le Christ, qui souvent prononçoit les malédictions les plus terribles contre ceux qui le rejettoient, dédaigne un Souverain qui l'appelle, & s'enfuit dans un désert, au lieu de travailler à sa conversion. Le Messie, qui n'avoit pas fait difficulté d'entrer chez un Centenier pour guérir son esclave, refuse de visiter un Monarque pour le guérir de son aveuglement & pour ramener à lui tous ses sujets, pour lesquels il assure qu'il est spécialement envoyé !

Nos Théologiens expliquent ces contradictions en nous renvoyant aux décrets inexplicables de la Providence ; mais les incrédules prétendent que Jésus, qui en sçavoit assez pour opérer des merveilles aux yeux d'un peuple imbécile, n'osa pas se compromettre devant

(5) S. Matthieu chap. XIV. 13.

une Cour éclairée; & l'on est forcé d'avouer que la maniere dont il se comporta devant ses Juges quand il fut par la suite contraint d'y comparoître, semble appuyer ce sentiment.

Cependant la Mission des Apôtres expiroit. En peu de tems ils eurent parcouru la Galilée, & il paroît par le repas que Jésus va bientôt donner à tout un peuple que la prédication de ces Missionnaires avoit procuré une récolte abondante. Chargés des aumônes des Galiléens, les Apôtres se rendirent auprès de leur Maître, qui peu à peu se trouva incommodé par ceux qu'il vit se rendre auprès de lui. Pour jouir de plus de liberté, la troupe monta sur une barque, & Jésus en fit conduire au delà de la mer de Galilée. Ce fut là que dans un lieu solitaire les Apôtres lui rendirent compte des succès de leur mission; l'on prit des arrangemens pour l'avenir & l'on mit sur-tout les provisions en sûreté.

Ceux qui avoient vu Jésus s'embarquer crurent peut-être qu'il alloient être privés pour toujours du plaisir de lui voir opérer des prodiges; il firent le tour du Lac &, quoiqu'à pied, ils se trouverent rendus de l'autre côté avant que Jésus y arrivât dans son bateau. Celui-ci les prêcha, leur fit des miracles, guérit des malades, ce qui dura jusqu'au soir. Alors ses Disciples lui conseillèrent de renvoyer le peuple de ce lieu afin qu'il allât se loger & chercher des vivres dans les villages d'alentour. Il ne répondit rien sur l'article du logement, il y avoit sans doute peu de gens dans cette

foule qui fussent accoutumés à coucher sur le duvet. D'ailleurs les nuits n'étoient apparamment pas froides dans cette saison & dans ce climat. Mais voulant s'amuser de l'embarras de ceux qui lui parloient, & qui pouvoient ignorer les ressources que lui avoit procurées la quête de ses Apôtres, il n'est pas nécessaire, dit-il, qu'ils aillent dans les villages, donnez leur vous-mêmes à manger; *y pensez-vous, lui dit-on? irons-nous donc acheter pour deux cens deniers de pain afin de leur donner à manger?* Philippe, qui peut-être n'étoit pas dans la confiance, (dans les affaires importantes c'étoit toujours Pierre, Jacques & Jean que Jésus employoit) Philippe, dis-je lui représenta l'impossibilité de trouver assez de pain pour nourrir cette multitude. Alors le Christ dit à Pierre: *allez voir combien vous avez de pains.* Il ne s'en trouva point du tout, ce qui est d'autant plus singulier que, suivant S. Marc, *l'on s'étoit retiré en cet endroit pour manger.* Pierre, sans répondre à la question, dit à son Maître: *il y a ici un petit garçon, qui a cinq pains d'orge & deux poissons.* Jésus les fit apporter, & ordonna que l'on fit ranger la foule par pelotons de cent cinquante personnes. Cet arrangement fit connoître qu'il y avoit là cinq mille hommes, non compris les femmes & les enfans. Quand tout le monde fut placé sur l'herbe, Jésus, suivant l'usage des Juifs, bénit les pains & les poissons, les rompit, les distribua aux Apôtres, qui en donnerent au peuple tant qu'il voulut: encore recueillit-on des débris de ce

fameux repas douze grandes corbeilles pleines. Les Convives, remplis d'admiration, disoient : *celui-ci est vraiment un Prophète c'est le Prophète qui doit venir dans le monde* (6). Ce qui, traduit en langage ordinaire, veut dire : *le véritable Amphitriton est celui chez qui l'on dîne.* Les Apôtres ne dirent mot.

Des critiques ont osé douter de la vérité de ce miracle, fondés sur les impossibilités qui s'y présentent : comme si l'impossibilité des choses pouvoit nuire à la réalité d'un miracle, dont l'essence est de produire des choses impossibles. Cependant si l'on fait attention au récit que nous venons de faire, après l'avoir tiré d'Évangélistes, qui ne sont pourtant pas trop d'accord sur ses circonstances, nous verrons que ce miracle ne présentera rien d'impossible pour peu qu'on veuille l'attribuer à la prudence du fils de Dieu, qui sentit dans cette occasion qu'il ne pouvoit faire un meilleur usage des provisions amassées par ses Apôtres que de les distribuer à une multitude affamée : par-là il se voyoit sur de gagner sa faveur. Il peut se faire que la foule ne fût pas tout-à-fait aussi nombreuse qu'on le dit. D'un autre côté, nos Apôtres, en passant à l'autre bord, purent avoir jetté quelques coups de filets avec assez de succès pour fournir du poisson à la troupeassemblée. Ce repas dut paroître miraculeux à des gens instruits que Jésus n'avoit point de for-

(6) Voyez S. Marc chap. VI. 31, 37, 38, 39, 40, 42
S. Matthieu chap. XIV. 28, & suivant, S. Jean chap. VI.

tune & vivoit de charités. En conséquence nous voyons que le peuple voulut *proclamer Roi* celui qui l'avoit si bien régalez ; ce repas lui rappella sans doute l'idée d'un *Messie*, sous l'Empire duquel régneroit l'abondance : il n'en fallut pas davantage à une poignée de misérables pour croire que le Prédicateur, qui par un miracles les nourrissoit si bien, devoit être l'homme extraordinaire que la nation attendoit.

Ce grand miracle deviendra donc très-probable en supposant que les Apôtres dans leur quête avoient reçu une grande quantité de pains. Ils s'amuserent, comme on a dit, à pêcher en traversant le lac ; Jésus leur donna le mot ; quand le soir fut venu, les choses furent disposées sans que le peuple s'apperçût de rien ; il fut nourri de provisions amassées par des voies très-naturelles.

Quoique les Galiléens voulussent proclamer Roi le Christ, il ne jugea point à propos d'accepter cet honneur, qu'il se sentoit incapable de soutenir pour le présent. Ses provisions épuisées ne lui permettoient pas de se mettre dans le cas de défrayer souvent tant de convives à ses dépens. Quoique cette conduite eût pu, bien plus que tous ses autres miracles ; lui concilier l'affection des mandians, des oisifs, des vagabons du pays, la nécessité de ses affaires le força de ne point recourir à ce moyen.

Jésus couronna donc la seconde années de sa mission par cette action si capable de lui concilier l'amour du peuple, & en même tems si propre à donner de l'inquiétude aux Magistrats.

Ce coup d'éclat dut sans doute allarmer les Puissances qui s'aperçurent que la chose pouvoit devenir très-sérieuse, sur-tout à la vue du dessein que les Galiléens avoient montré de proclamer Roi notre aventurier. Les Prêtres profitèrent vraisemblablement de ces dispositions pour perdre le Christ, qui toujours parut vouloir gagner le peuple pour s'en servir par la suite à subjuguier les Grands. Ce projet eût pu réussir si la Judée, comme autrefois, eût encore été gouvernée par des Rois de sa nation ; ceux-ci comme la Bible nous le prouve, dépendoient continuellement du caprice des Prêtres ; d'un Prophète, ou du premier venu, qui par des prédictions, des déclamations & des prodiges pouvoit à volonté soulever la nation Hébraïque, & disposer de la couronne : Au lieu que du tems de Jésus, la puissance Romaine n'avoit plus rien à craindre des efforts de la superstition.



CHAPITRE XIII.

Jésus repasse en Galilée vers le tems de la troisième Pâque de sa Mission. Ce qu'il y fit jusqu'au tems où il en sortit.

LES expressions de S. Jean qui nous dit que *Jésus sachant*, que les convives qu'il avoit traités : *devoient venir le prendre & l'élever pour le faire leur Roi*, prouvent que ces

convives s'étoient retirés à la suite du repas. Cette observation va nous servir à fixer à-peu-près la marche du Messie, & nous rendra raison de sa conduite.

Il étoit déjà tard quand les Disciples dirent à leur Maître qu'il étoit tems de renvoyer le peuple. Les apprêts du repas durent consumer du tems. La distribution des vivres demanda encore quelques heures, ainsi le jour ne dut pas être loin quand le repas fut fini, & lorsque Jésus congédia ses convives. C'est vers le soir qu'il aprit, selon les apparences, le dessein où ils étoient de l'enlever pour le faire Roi. Ce ne fut qu'après avoir reçu cette nouvelle qu'il prit la résolution de se cacher sur une montagne, après avoir renvoyé ses Disciples à Capharnaüm. Ceux-ci pour s'y rendre louvoyèrent assez longtems; Jésus les vit manœuvrer, & pour lors changeant peut-être d'avis, les joignit & se fit conduire à Génézareth au nord du lac. En le voyant arriver au moment où on le supposoit déjà enfoncé dans la montagne, ses Disciples eurent peur; *ils le prirent pour un phantôme*, car les phantômes étoient très-communs en Judée. Ils se confirmèrent dans leur idée quand ils virent son ombre approcher de leur barque; Simon-Pierre, le voyant approcher, ne douta pas qu'il ne l'eût vu marcher sur les eaux: voulant aller à sa rencontre il sentit qu'il enfonçoit; mais Jésus le prit par la main & le sauva du danger où il croyoit être; puis lui ayant fait quelques réprimande; sur sa poltronerie, il monta avec
lui

lui sur sa barque. Tous les Apôtres qui n'avoient point été trop frappés du miracle des cinq pains, furent très-frappés de celui-ci; ils avoient eu grande peur, & la peur, dispose à croire; dans leur trouble ils confesserent unanimement *qu'il étoit vraiment le fils de Dieu* (1).

Jésus se fit alors conduire à Genezareth, où il arriva en plein jour. Là plusieurs de ces convives le reconnurent & ne manquèrent pas d'annoncer son arrivée à d'autres. On lui présenta des malades & il fit un grand nombre de cures. On ne peut trop admirer la foi des Galiléens, qui expoient en toute saison leurs malades dans les rues, & la complaisance de Jésus qui les guériffoit infatigablement!

• Ceux des convives du souper miraculeux de la surveille que leurs affaires rappelloient au logis, retournerent chez eux, mais le plus grand nombre, c'est-à-dire tous les gens, desœuvrés, ayant vu la barque de Capharnaüm, s'étoient acheminés par terre vers cette ville. Des barques de Tibériade y vinrent aborder en même tems, mais aucune ne portoit le Christ & personne ne l'avoit apperçu; il avoit fait son trajet pendant la nuit. Cette foule cependant attendoit toujours dans l'espoir d'être regalée *gratis*, lorsqu'on apprit à Capharnaüm que notre homme étoit sur l'autre rivage. Aussitôt tous nos faïnéans partent pour se rendre auprès de lui, &

(1) S. Matth. chap. XIV. 30, 33, 35. S. Marc chap. VI. 54, 55, 56. S. Jean chap. 22, 24.

s'y rendent en effet, soit par terre soit par eau (2).

Mais nos parasites, au lieu de trouver un repas servi sur l'herbe, furent régalez d'un Sermon. Jésus qui n'avoit pas les moyens de défrayer souvent une cour si nombreuse, leur tint alors ce langage : *En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger, & que je vous ai rassasié. Travaillez, ajouta-t-il, pour la vie éternelle.* Nos gens, dont les idées ne s'étendoient pas au delà de la vie présente, ne comprirent pas ce que Jésus leur vouloit dire : ils lui demandent donc ce qu'il faut qu'ils fassent ; il leur fait alors entendre qu'il falloit qu'ils devinssent ses Disciples, vu qu'il étoit le messie. Là-dessus on est tout surpris de les voir demander à Jésus : *mais quel miracle faites vous „ donc pour que nous vous „ croyons ? Que faites - vous d'extraordinaires „ enfin ? Vous nous alléguerez peut-être le souper que vous nous avez donné ; mais nos „ Peres n'ont-ils pas mangé la manne dans le désert pendant quarante ans ? Est qu'est-ce au „ fond que votre souper en comparaison de ce „ prodige „ ?*

D'où l'on voit que Jésus voulut en vain attirer ces Galiléens, à son parti. La continuation du repas miraculeux étoit seule capable de les ébranler. Jésus eut beau leur représenter que le pain dont Moïse avoient nourri leur peres n'é-

(2) Voyez S. Jean chap. VI, 22, 25, 26, 30, 31.

toit point le pain du ciel qui seul peut bien nourrir, *ventre affamé n'a point d'oreilles*, ils le laisserent pérorer. Quand il eut bien parlé : „ Eh „ bien, dirent-ils à leur tour, donnez nous donc „ de ce pain qui seul nourrit, car il nous importe „ peu de quel pain nous mangions, mais il nous „ en faut continuellement, engagez-vous à „ nous en fournir toujours, à ce prix nous se- „ rons à vos ordres “.

Il paroît que si Jésus eût eu dans ce moment les mêmes ressources qu'auparavant, il eût pu à peu de frais se faire une petite armée, que le plaisir & l'affurance d'avoir à manger sans rien faire auroient pu grossir en peu de tems. Mais il manquoit de tout. Ces gens se donnoient à lui, pourvu que de son côté il leur donnât toujours du pain. La proposition étoit pressante; Jésus s'en tira si mal que ses Apôtres eux-mêmes en furent choqués. En effet il leur dit *que lui-même étoit du pain, que sa chair étoit une viande, que son sang étoit du vin; & que pour arriver au ciel il falloit manger ce pain, cette viande, & boire ce vin descendus du ciel: que ceux-là seuls qui en mangeoient il les ressusciteroit pour les conduire à d'éternels festins*. Nos gens obtus ne comprirent rien à ce jargon mystérieux, imaginé tout exprès pour les dérouter. Voyant donc qu'il n'en étoient point touchés, il leur fit entendre qu'il falloit pour le suivre une vocation particulière, & que puisqu'ils n'y étoient pas disposés, c'est qu'ils n'y étoient point appelés (3).

O 2

(3) Voyez S. Jean chap. VI. 16, 32, 44, 37, 43

Ainsi les recrues que Jésus fit en cette occasion ne furent pas considérables. Au contraire les Juifs furent indignés de ce qu'il prétendoient être descendu du Ciel ; *nous connoissons* disoient-ils, *son pere & sa mere, nous sçavons où il est né.* Tous ces bruits répandus jusqu'à Jérusalem, irriterent tellement les Prêtres qu'ils résolurent sa mort (4). Mais le fils de Dieu éludoit leurs poursuites & leurs desseins par des marches & contremarches sçavantes, qui mettoient leur vigilance en défaut. C'étoit surtout dans la Capitale qu'ils vouloient l'attrirer ; mais Jésus n'y avoit point été la dernière Pâque. Son éloignement de cette ville n'empêchoit pas qu'on n'y fût ses démarches les plus secrettes ; il en conclut qu'il y avoit quelques faux freres dans le nombre de ses Disciples. Il ne se trompoit pas : cependant la crainte d'être trahi dans un pays où ses ressources commençoient à s'affoiblir par son refus de donner à manger au peuple, fit qu'il dissimula, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en lieu de sûreté.

Il alla donc faire un voyage chez lui à Capharnaüm, ou il répéta à-peu-près le même Sermon qu'il avoit inutilement prêché aux Galiléens. Cependant personne ne voulut consentir à n'avoir pour nourriture que *sa chair & son sang.* Ceux qui étoient dans sa confiance sçavoient très-bien qu'il leur faisoit faire meilleure chere, mais ses autres Disciples assurèrent qu'ils ne pouvoient subsister de ces mets mysté-

(4) *Ibid.* VI, 1.

rieux, & prirent congé de lui (5). Faute de pouvoir faire mieux le Christ fut obligé de les laisser partir.

Jésus s'étant apperçu de la défection d'une partie de sa troupe, en fut fâché; & dans la douleur des pertes qu'il venoient de faire il demanda aux douze: *Et vous: ne voulez-vous pas aussi me quitter?* Surquoi S. Pierre lui répond: *à qui irions nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons & nous savons que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant.*

Ainsi Jésus s'assura du mieux qu'il put de la fidélité de ses Apôtres. Cependant nous voyons que malgré sa science infinie il conserva toujours le traître *Judas* dans sa compagnie, quoiqu'il eût dû prévoir qu'il devoit le livrer à ses ennemis.

Cependant il partit pour retourner en Galilée, où ses Apôtres le suivirent, quoique sa dernière prédication, & sur-tout le refus des vivres, eût indisposé les Galiléens. En effet on ne lui fit point un accueil bien empressé. L'arrivée de quelques Pharisiens & Docteurs de Jérusalem acheva de tout gâter; ils étoient députés par les chefs de la Capitale pour éclairer la conduite de notre homme & pour mettre le peuple en garde contre lui. Chacun sçait à quel point les Juifs tenoient à leurs cérémonies légales; & malgré ses protestations d'attachement à la Loi, Jésus, ainsi que ses affidés, n'observoient aucune de ses ordonnances. On trou-

O 3

(5) S. Jean chap. IV. 37, 68, 71, 72.

va surtout très-mauvais qu'ils mangeassent sans se laver les mains : il se défendit en disant qu'il valoit mieux violer les traditions & négliger des cérémonies que d'enfreindre les commandemens de Dieu, comme faisoient les Docteurs. Il avança, contre la loi expresse, que *rien de ce qui entre dans le corps ne le souille, & que c'est ce qui en sort qui le rend impur*. Ce qui semble prouver que le Christ & sa troupe n'étoient pas scrupuleux sur les alimens qu'il prenoient. Ensuite il se répandit en invectives contre les Docteurs qu'il appella *des hypocrites, des ignorans, des aveugles qui conduisoient d'autres aveugles*. Dans son emportement il ne s'aperçut pas que le compliment n'étoit pas moins choquant pour le peuple que pour ses guides. Ceux-ci en conserverent un profond ressentiment, mais la populace n'y prit point garde ; d'ailleurs Jésus ne lui laissa pas le tems de la réflexion ; il lui fit un beau discours pour prouver que les Gens de la Loi & les Prêtres étoient les plus méchans des hommes, les moins charitables, & qu'on ne pouvoit être heureux, ni dans ce monde, ni dans l'autre qu'en devenant son Disciple.

Cependant les siens vinrent l'avertir qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui dans le lieu où il se trouvoit actuellement. Il en sortit donc en grande hâte pour se rendre vers les frontières de Tyr & de Sidon. Son dessein étoit de vivre caché dans une maison de ce pays où il s'étoit retiré ; mais avec une aussi grande renommée que celle de notre héros, il lui fut

difficile de demeurer longtems inconnu. Le secret de sa retraite fut divulgué, & comme à quelque chose malheur est bon, cette petite trahison lui procura l'avantage de faire un miracle parmi les Gentils. Une femme Cananéenne vint le trouver pour le prier de vouloir bien délivrer sa fille d'un Démon qui la tourmentoit. Jésus ne lui répondit pas d'abord. Elle insista; les Apôtres intercederent pour elle & presserent leur Maître de lui accorder sa demande; le tout pour la faire taire, car elle parloit très-haut & pouvoit faire découvrir qu'il étoit le Messie. Il se défendit sur ce qu'il n'étoit envoyé que pour les Juifs & non pour les Payens; on le pressa de nouveau, on lui répondit à une comparaison par une autre; il se rendit enfin, & la fille fut délivrée de son Diable ou de ses vapeurs (6).

Les succès de Jésus dans ce pays se bornèrent à ce miracle. Il passa de là dans la Décapole; il s'y fit quelque considération par la guérison d'un homme muet & sourd, en prononçant le mot *Epheta*, puis en lui mettant les doigts dans les oreilles & de la salive sur la langue. En conséquence il paroît que notre Missionnaire fit une récolte d'aumônes assez abondante. Il opéra de plus un grand nombre de miracles sur les malades, les boiteux, les estropiés. Mais c'étoit sa coutume de s'évader quand sa puissance miraculeuse commençoit à faire du bruit; il se

○ 4

(6) S. Matth, chap. XV. S. Marc chap. VII, S. Jean chap. VII,

retira donc vers une montagne distante de trois journées du lieu où il avoit fait tant de miracles (7). Le peuple en foule le suivit jusques dans sa retraite, & il paroît que ce fut sans manger. Mais pour lors le Christ chargé des provisions ou de l'argent que ses miracles lui avoient procurés se vit de nouveau en état de mettre la nappe. Comme s'il n'en eût rien scû, il demanda à quelqu'un de ses Apôtres combien ils avoient de pains ? *sept*, lui répondirent-ils ! Alors il commande à la multitude de s'asseoir sur la terre, il prend les pains, les bénit, ainsi que quelques petits poissons. On les distribua à quatre mille hommes, sans compter les femmes & les enfans, qui tous furent rassasiés, & des restes du repas on emplit encore sept corbeilles. Ce prodige paroît être un double emploi de celui que nous avons rapporté ci-devant : cependant S. Chrysostôme prétend que la différence du nombre des corbeilles prouve invinciblement que l'on ne doit pas les confondre (8).

Cela posé, il paroîtroit que Jésus, n'ayant plus de retraite sûre dans son pays, sacrifia encore cette foi l'argent & les provisions que ses prodiges lui avoient fait amasser ; il fallut gagner le peuple, dont il sentit alors qu'il avoit très-grand besoin ; il étoit généreux quand il en avoit le moyen. Il n'avoit point oublié qu'on lui avoit promis de le suivre pourvu qu'il donna à manger.

(7) V. S. Matth. chap. XV. S. Marc chap. VIII.

(8) Homélie XXIV. sur S. Matthieu.

Cependant les Evangelistes, échauffés de l'idée de leur miracle, en oublient un autre qui ne méritoit pas moins d'être noté. En effet quel prodige de voir quatre mille hommes, sans compter les femmes & les petits enfans, suivre Jésus pendant trois jours sans boire ni manger ? Ou bien il faudroit croire que préparés à voyager, ces gens s'étoit munis de provisions, qui tout d'un coup vinrent à manquer. Enfin dans un désert d'où sont venues les corbeilles dont on se servit pour recueillir les restes du repas ? il est à présumer qu'elles tomberent du ciel. Mais d'un autre côté pourquoi n'en faire pas tomber les pains & les poissons ? Par un nouveau miracle il fallut sans doute encore nourrir ce peuple pendant les trois jours de marche nécessaires pour son retour. Cependant dans toute cette affaire il eût été plus court de faire en sorte que le peuple n'eût ni faim ni besoins. Il eût été bien plus court encore par un effet de la grace efficace de convertir tout d'un coup tous les habitans de Judée & de s'épargner les embarras de tant de repas, de fuites, de marches & de contremarches qui devoient à la fin se terminer d'une façon si tragique pour le Héros du Roman.

Les Pharisiens & les Saducéus ne perdoient point Jésus de vue. Dès qu'ils sçurent qu'il étoit rentré dans l'intérieur du Royaume, ils vinrent le trouver. On pourroit soupçonner que les Evangelistes les font beaucoup plus méchans qu'ils n'étoient réellement, en les représentant si acharnés à la perte du Christ. Etoit-il donc si difficile d'arrêter treize hommes ? Quoi qu'il

en soit, des Pharisiens aborderent Jésus très-poliment pour cette fois, & lui demanderent un prodige. „ Vous en faites, lui dirent-ils selon „ les apparences, par douzaines aux yeux de „ mille gens, qui, de votre aveu, ne croyent „ pas en vous, donnez-nous donc un échantillon de votre sçavoir faire, & nous ferons „ moins opiniâtres que ce peuple dont vous „ vous plaignez. Ayez cette complaisance pour „ nous “. Jésus fut inexorable, & les renvoya constamment à Jonas. Ce refus les choqua; l'Homme-Dieu invectiva contre eux, & la présence de ces observateurs incommodés rendant sa puissance inutile, il les quitta pour se rendre à Bethsaïde.

Chemin faisant ses Apôtres lui demanderent la raison de son refus d'opérer un prodige aux yeux des gens qui l'en prioient de si bonne grace. Alors Jésus par une figure leur fit entendre qu'il ne pouvoit point opérer devant des gens si clairvoyans: *gardez-vous* leur dit-il, *du levain des Pharisiens & du levain d'Hérode.* Nos imbéciles qui n'avoient point eu le tems de faire de provisions de pain, crurent que leur Maître vouloit les reprendre de leur négligence. Tout autre que Jésus auroit ri du *quiproquo*, mais l'état de ses affaires lui donnoit de l'humeur, & il les traita fort durement (9).

En entrant à Betsaïde on lui présente un aveugle. Il le guérit en lui appliquant de la sali-

(9) S. Matth. chap. XVI. S. Marc chap. VIII. S. Luc chap. XII.

ve sur les yeux ; mais ce remede produisit un plaisant effet ; cet homme *vit marcher des hommes comme des arbres* ; Jésus lui imposa donc les mains , & pour lors il vit tout autrement (10).

Ce miracle ne valut pas de conquêtes au Messie ; il s'en alla donc tenter fortune dans les villages des environs de Césarée de Philippe. C'est dans ce voyage que , demandant à ses Apôtres ce qu'ils pensoient de lui , les uns lui dirent qu'il passoit pour *Elie* , d'autres pour *Jérémie &c.* Mais Pierre confesse hautement que pour lui il le reconnoissoit pour le Christ (11) : confession , qui , dit-on , lui vallut depuis l'honneur d'être mis à la tête du Sacré Collège , & d'être déclaré le chef de l'Eglise.

Le Christ , quoique Souverain dans le Ciel , ne possédoient rien sur la terre & ne pouvoit y rien donner ; il dédommagea donc ses Apôtres en leur assurant le privilége spirituel de damner & de sauver à leur gré le reste des humains. Il promit à Pierre la place de *Portier du Paradis* , devenue depuis si lucrative pour ses successeurs & ayants-cause. Cependant Jésus recommanda le silence à sa troupe sur la promotion qu'il venoit de faire. Mais peut-être que le traître Judas , peu content de sa charge de trésorier , ne garda point le secret.

Malgré le suffrage de Pierre ; ce qui pouvoit résulter de la colere des Prêtres étoit toujours présent à l'esprit de Jésus. Il se voyoit décrié

(10) S. Marc chap. VIII. 22-26.

(11) St. Matthieu XVI. St. Marc VIII. St. Luc IX.

& rejetté de tous côtés; & présumoit avec assez de bon sens que toutes les Provinces lui étant une fois fermées, & les Gentils n'étant gueres disposés à recevoir pour législateur un Juifs expulsé de son pays, il seroit contraint tôt ou tard de retourner à Jérusalem, où il devoit s'attendre à subir de périlleuses aventures. D'un autre côté les Romains; maîtres des troupes dont les Juifs ne pouvoient aucunement disposer, auroient très-promptement fait cesser la mission d'un homme qu'ils auroient regardé ou comme un fou ou comme un perturbateur du repos public, s'il eût voulu tourner contre eux ses batteries. En effet il y a lieu de croire que la mission de Jésus ne dura si longtems en Judée que parce que les Romains n'étoient pas trop fâchés qu'un peuple inquiet & turbulent s'amusa à la suite d'un homme de la qualité de Jésus ou d'un prétendu Messie, à l'apparition duquel les préjugés donnoient lieu. Toujours sûrs de pouvoir écraser ceux qui feroient des entreprises trop fortes, ils s'embarassoient très-peu de ce que faisoient dans les campagnes des vagabonds peu redoutables pour leur autorités appuyée de légions aguerries.

Quelque stupides qu'on les suppose, la position du fils de Dieu dut allarmer les compagnons de sa fortune; il fallu dont imaginer des moyens d'encourager au moins ceux qui étoient dupes de bonne foi de ses vaines promesses; il ne leur distimula pas le mauvais état de ses affaires, le sort qu'il avoit à craindre, la mort même dont il étoit menacé. Il les prévint

là-dessus, & leur annonça que, même s'il souffroit leur dernier supplice, ils ne devoient pas se décourager pour cela, parce qu'au bout de trois jours il sortiroit triomphant du tombeau. Nous verrons dans la suite l'usage que firent les Apôtres de cette prédiction de leur Maître, qui dut sans doute pour lors leur paroître aussi insensée qu'incroyable.

Pour continuer à les soutenir dans son parti & ranimer leur ferveur, il les entretenoit sans cesse de la beauté du royaume de son Pere; mais il les avertissoit que pour y arriver il falloit tenir bon, l'aimer sincèrement & consentir à souffrir avec lui. Ces tristes sermons se sentoient de la situation de l'Orateur, pouvoient plutôt accabler que relever le courage de ses auditeurs. Jésus crut donc qu'il étoit à propos de présenter à ses Disciples un échantillon de la gloire dont il leur avoit si souvent parlé. Pour cet effet il leur donna le brillant spectacle de la *Transfiguration*. Tous les Apôtres n'en furent pas témoins, il n'en voulut que trois, *Pierre, Jacques, & Jean*, les confidens les plus intimes, à qui il recommanda de n'en point parler. Cette scene se passa, dit-on, sur le mont *Thabor*. Là, Jésus parut rayonnant de lumière, accompagné de deux autres camarades que les Apôtres prirent pour *Moyse & Elie*, que, suivant les apparences, ils n'avoient jamais vus. (12). Un nuage qui survint intercepta les trois corps lu-

(12) Théophylacte nous assure que dans la *Transfiguration*, les Apôtres reconnurent *Moyse & Elie*, non à leurs visages, qu'ils n'avoient jamais vus, mais à leurs propos,

mineux, & quand on ne vit plus personne on entendit une voix prononçant ces mots, *celui-ci est mon fils bien aimé* Les Disciples dormoient pendant que ce spectacle s'apprétoit, ce qui a fait soupçonner que le tout pourroit bien n'avoir été qu'un rêve.

Cependant les Apôtres qui privés de cette vision étoient restés aux pieds de la montagne, voulurent faire l'essai de leurs pouvoirs spirituels sur un lunatique ou possédé; mais le Diable ne tint nul compte de leurs exorcismes. Le pere du malade voyant leur Maître descendre de la montagne: lui présenta son fils, qu'il guérit aussitôt. Après quoi il fit une forte reprimande à ces *mal-adroits*: il prétendoit que leur peu de succès venoit de leur peu de foi, dont un grain, selon lui, suffisoit pour déplacer des montagnes: en conséquence il leur recommanda le jeûne & la priere comme la recette la plus sûre pour chasser certains Démons plus rebelles que les autres (13).

Le peuple résistoit pourtant à tous ces prodiges; les Diabes dont il étoit possédé ne pouvoient être chassé par des moyens que le Christ eût encore imaginés. Croyant donc tirer quelque parti des étrangers, que les solemnités amenoient toujours en grand nombre à la Capitale, il résolut de s'y rendre en secret, pour la fêtes des Tabernacles. Agité néanmoins des plus fâcheux pressentimens, il traversa la Ga-

(13) V. S. Matth. chap. XVII, S, Marc chap. IX. S. Luc chap. IX & XVII.

lilée ; il s'expliquoit sur ces craintes d'une façon énigmatique & caché à ses Apôtres. qui n'y comprenoient rien ; mais qui voyant leur Maître triste, se conformoient à son humeur (14).

En arrivant à Capharnaüm, lieu de sa résidence ordinaire, les commis, chargés de percevoir les droits le prirent pour un étranger & ne reconnurent pas même Matthieu leur ancien confrere ; en conséquence il exigèrent le péage ou le tribut. Jésus, qui étoit Juif, trouva fort impertinent qu'on voulût le faire payer ; mais, soit qu'on n'écoutât point ses raisons, soit qu'il eût envie de n'être point connu, il envoya Pierre chercher une pièce de trente sols dans la bouche d'un poisson, ou si l'on veut, lui dit d'aller prendre à la ligne un poisson que l'on vendit pour cette somme, & qui servit à payer.

Les Apôtres ayant compris par les discours du Sauveur que son royaume pouvoit encore être fort éloigné, s'amuserent à disputer entre eux sur la primauté & sur les rangs qu'ils occuperoient dans cet Empire futur, qui leur avoit été obscurément annoncé. Ils ont été depuis fidèlement imités par leurs successeurs. Cependant Jésus prit occasion de cette dispute pour leur faire un beau sermon sur l'humilité. Il appelle un enfant, le place au milieu d'eux, & leur déclare que cet enfant est le plus grand

(14) S. Matth. chap. XVII. 21. S. Marc chap. IX. 32, 30. S. Luc chap. IX. 44 & 45.

d'entre eux. Ce sermon, dont notre Clergé a si bien profité, contient de belles paraboles, & enseigne d'excellens moyens pour parvenir au ciel & pour ne point réussir sur la terre. Mais comme toutes ces choses ne sont que des répétitions de ce qui est enseigné dans le Sermon sur la montagne, nous y renvoyons le lecteur (15).

Jésus ne fit point de miracles pendant ce séjour à Capharnaüm, où il avoit intérêt à ne point trop faire parler de lui. Ses freres ou ses parens, qui selon les apparences, étoient d'accord avec les Prêtres, l'y vinrent trouver pour lui persuader de sortir de son azilè & d'aller en Judée montrer son sçavoir-faire. Ils lui firent entendre que la fête devoit l'appeller à Jérusalem où il ne pouvoit manquer de trouver l'occasion de se signaler (16).

Ce ton ironique fit pressentir à Jésus que l'on tramoit quelque chose contre lui. Alors la vérité éternelle se débarrassa de leurs importunités par un mensonge. Le fils de Dieu dit à ses freres d'aller à cette fête & les assura que pour lui *il n'iroit pas* (17). Cela ne l'empêcha pas

(15) S. Matthieu chap. XVIII. S. Marc chap. IX. S. Luc chap. IX. 17. Nous trouvons dans S. Matthieu chap. XI. verset 11. un passage embarrassant pour ceux qui croient la Divinité de Jésus-Christ ; en effet il y dit lui-même que le plus petit du Royaume des Cieux, est plus grand que lui : humilité déplacée, dans un Dieu qui venoit se faire connoître.

(16) V. S. Matth. chap. XIX. S. Marc, chap. X. S. Jean chap. VII.

(17) S. Jean chap. VII. 8.

pas de se mettre en route pour Jérusalem, mais dans le plus grand secret. Chemin faisant il guérit pourtant dix lépreux, parmi lesquels un seul, qui étoit Samaritain, montra de la reconnaissance à son médecin. En faveur de sa foi ses péchés lui furent remis (18). Malgré ce beau miracle & cette absolution les incrédules ne trouvent pas que le Christ soit absous d'avoir fait un mensonge : il leur semble très-étrange que le fils de Dieu, à qui sa toute-puissance fournissoit tant de moyens honnêtes pour agir ouvertement, recoure à la ruse & à la tromperie pour éluder les embûches de ses ennemis. La conduite de Jésus dans cette occasion ne peut s'expliquer qu'en disant que ce qui paroît mensonge à des yeux charnels est vérité dans l'Evangile.



CHAPITRE XIV.

Jésus se montre à Jérusalem. Il est forcé d'en sortir. Résurrection de Lazare. Entrée triomphante du Christ. Sa retraite au Jardin des Olives. La Cène. Il est arrêté.

NOTRE héros, qui avoit résolu de ne point se montrer en public à Jérusalem, changea bientôt d'avis, en apprenant la diver-
P

(18) S. Luc chap. XVII. 11. & suivans.

fié d'opinions qui partageoient la Capitale sur son compte (1). Il s'imagina donc que sa présence & ses discours fixeroient l'inconstance du peuple & les incertitudes des raisonneurs. Il se trompoit; lui, qui recommanda si souvent la *prudence des serpens*, en manqua dans cette occasion. Mais aussi comment faire révoquer des décrets immuables? Le monde n'avoit été créé que pour que l'homme péchât, & l'homme n'avoit péché que pour que le Christ par sa mort eût la gloire de réparer le péché.

Si l'on disoit beaucoup de mal de Jésus dans Jérusalem, on en disoit aussi beaucoup de bien. La louange est un piège où le fils de Dieu lui-même fut prit. Se flattant de réunir les suffrages, il monte au Temple & y prêche. Mais quelle dut être sa surprise lorsqu'à sa voix il entendit se mêler des cris de rage, & la multitude l'accuser d'être possédé! Malgré le bruit confus qui régnoit dans l'auditoire, Jésus continuoit à parler; peut-être même seroit-il parvenu à vaincre les mauvaises dispositions de l'assemblée, si une troupe d'Archers ne fut venu l'interrompre, précisément dans l'endroit le plus chaud de son sermon. Il parloit de son pere céleste, & cet événement nous a fait perdre sans doute un traité fort sublime sur la Divinité. Cependant ces Archers n'avoient point dessein de le saisir, ils ne vouloient que lui imposer silence, il lui fût donc aisé de s'esquiver.

(1) S. Jean chap VII. 11. & suivans.

Cependant Jésus, dont l'humeur paroît avoir été vindicative & remuante, piqué de cette avanie, continuoit ses invectives contre les Prêtres, les Docteurs & les principaux d'entre les Juifs. On tint Conseil à son sujet; les avis se réunissoient à lancer un décret contre lui & à le juger par contumace. Mais ce Nicodème, dont nous avons parlé ci-devant, prit sa défense & proposa à ses confreres de l'aller entendre avant que de le condamner. On lui objecta *qu'il n'étoit jamais venu rien de bon de Galilée*, c'est-à-dire, que son protégé ne pouvoit être qu'un vagabond.

Jésus apprit dans sa retraite sur le mont des Oliviers qu'on avoit surfis à son jugement. En conséquence il reparut le lendemain dans le Temple dès la pointe du jour. Les Docteurs & Sénateurs s'y rendirent un peu plus tard, & lui amenerent une femme accusée d'adultere; crime d'après lequel suivant la Loi elle devoit souffrir la mort. Nos Docteurs sachant peut-être sa conduite & qu'il traînoit à sa suite des femmes de mauvaise vie, voulurent lui tendre un piège. Notre homme eût pu s'en tirer en disant tout simplement que ce n'étoit point à lui de juger; mais il voulut raisonner; il écrivit sur la poussiere, & conclut fort prudemment que pour juger il faut être exempt soi-même de tout péché. Alors se tournant vers les Docteurs, *que celui d'entre vous*, leur dit-il, *qui est sans péché lui jette la premiere pierre*. A ces mots nos Docteurs s'en allerent en haussant les épaules. Jésus resta tout seul avec la femme adultere, que les Juifs n'auroient

pas traitée si doucement si elle eût été vraiment coupable. Alors il lui dit, *puisque personne ne vous a jugée, je ne vous condamnerai pas non plus. Allez donc & ne retombez plus dans le péché.*

Heureusement sorti de cette épreuve, Jésus se crût en sûreté. En conséquence par un effet de sa pétulance naturelle; il hazarda encore un sermon dans le Temple; il n'y parla que de lui-même. Voici à-peu-près son plus bel argument: „ Vous appelez, disoit-il, une preuve „ complète celle que fournissent deux témoins. „ Or je rends témoignage à mon Pere, & mon „ Pere me rend témoignage; donc vous de- „ vez me croire “. Ce qui se réduisoit à dire: *mon Pere me prouve & je prouve mon Pere.* Les Docteurs peut satisfaits de ce cercle vicieux, dans la vue d'aller directement au fait, *qui êtes vous*, lui demanderent-ils? *Je suis*, répondit Jésus; *dès le commencement, & j'ai beaucoup de choses à vous dire; mais je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de mon Pere.* Les auditeurs étoient sans doute impatientés de ces réponses ambiguës; Jésus, qui vouloit augmenter leur embarras, ajouta donc qu'ils le connoitroient bien mieux quand ils l'auroient fait pendre.

Notre Héros ne laissa pas de montrer de grandes vues dans cette conférence; il fit entendre à mots couverts qu'il ne seroit peut-être pas impossible de secouer le joug des Romains. Mais soit par la crainte des châtimens, soit qu'on ne crût pas un tel homme en état d'opérer une si

grande révolution, on feignit de ne le point comprendre. Piqué de trouver les Docteurs & les Pharisiens si obrus ou si opiniâtres, il les appella *enfants du diable*; il leur soutint qu'il étoit *plus vieux qu'Abraham*; en un mot il éclata d'une façon si déraisonnable que le peuple se déclarant contre lui, voulut le lapider. Jésus voyant trop tard sa sottise, se cacha d'abord, & saisit ensuite le moment de s'enfuir.

Depuis quelque tems ses miracles étoient devenus plus rares & la faveur du peuple s'affoiblissoit. Il fallut donc la réchauffer : ainsi Jésus fit un prodige & guérit un aveugle-né avec un peu de poussière délayée dans du crachat. C'étoit; à ce qu'il paroît un mandiant fort connu, qu'on ne soupçonnoit aucunement d'artifice. On ne voulut plus le reconnoître après qu'il eut obtenu la vue, ce qui sans doute diminua les charités qu'il étoit dans l'usage de recevoir; mais peut-être en fit-on un Disciple, & même quelques légendes assurent qu'il vint après la mort de Jésus dans les Gaules où il devint Evêque, c'est-à-dire, Inspecteur, ce qui suppose de bon yeux.

Quoiqu'il en soit, le prodige fit du bruit, & parvint à la connoissance des Pharisiens. Le mandiant subit un interrogatoire; il confessa hautement qu'un nommé Jésus l'avoit guéri, avec une boue de sa composition & quelques bains à Siloé. Mais il faut avouer que la mauvaise humeur des Pharisiens alla un peu loin dans cette occasion : il firent un crime au médecin d'avoir composé son onguent le jour du

Sabbath ; & conséquemment il formèrent le projet d'excommunier quiconque tiendroit pour notre guérisseur.

Cette résolution fit trembler Jésus. Il sçavoit le pouvoir d'une excommunication chez les Juifs. Il se voyoit traversé dans tous ses desseins ; il n'osoit prêcher dans Jérusalem , ni se produire en aucun autre lieu ; tout, jusqu'à ses miracles, se tournoit contre lui. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il avoit pu se tirer de la Capitale. Cependant à peu de distance il avoit un azile, & même une société, dans Béthanie où son ami *Lazare* possédoit une maison. Il prit donc le parti de s'y retirer, mais quoique ce fut un château, la troupe qui l'accompagnoit pouvoit y devenir incommode pour son hôte, ce qui le détermina à envoyer soixante-douze de ses Disciples en mission dans la Judée. Pour cette fois il leur donna de très-amples pouvoirs, car à leur retour nous les voyons s'applaudir & se réjouir entre eux de la facilité avec laquelle ils chassoient les Démons.

A peine le Christ fut-il arrivé à Béthanie que, pour le recevoir d'une façon digne de lui, on lui prépara un festin. Mais la voluptueuse Magdeleine, contente de dévorer des yeux son cher Sauveur, laissoit travailler Marthe sa sœur aux arrangemens de la cuisine, & se tenoit à ses pieds (2). L'humeur s'empara de Marthe &

(2) Un Ecrivain moderne nous apprend que *Jésus étoit fort beau*. Nous avons un petit Traité sur la *beauté du Christ*, composé par un minime nommé *Pijart* ; & imprimé sous le titre de *De singulari Christi Jésus D. N. Salvatoris pulchri-*

peut-être la jalousie, elle vint tancer Magdeleine; mais le tendre Messie prit la défense de sa pénitente, assura qu'elle avoit choisi le parti le plus avantageux; & le frere Lazare, qui survint, ordonnant qu'on servât, termina le différend (3).

Cette petite altercation fut néanmoins cause que Jésus ne fit pas un long séjour à Béthanie. Il en sortit, lorsqu'un Pharisien l'invita à venir diner chez lui par pure curiosité. Le Messie accepta son invitation. Mais notre Pharisien impoï n'eut pas même l'attention de donner à laver, à son convive, ce qui lui attira un beau sermon sur l'aumône, rempli de comparaisons merveilleuses que nous passerons pourtant sous silence, vû que notre Orateur se répétoit fort souvent lui même, & que ce diner paroît un double emploi de celui dont il a été fait mention ci-devant.

Depuis cette époque jusqu'à la fête de la dédicace du Temple, notre héros erra dans les environs de Jérusalem, avec ses Disciples, qu'il entretenoit sans cesse de la grandeur de son royaume aérien, & de ce qu'il falloit faire pour y entrer. Ce fut, selon S. Luc, dans cette oc-

P 4

obritudine, in-12 parisis 1651. Dans la Lettre supposée de *Lentulus* au Sénat Romain on trouve une descriptio exacte de la personne de Jésus. V. CODEX APOCRYPH N. T. TOM. I. pag. 301. Cependant d'autres ont préterdu que Jésus s'étoit donné un visage fort laid par humilité.

(3 S. Luc chap. X. 1-17, 38, 42. XI. verset 1 & suivans.

caſion, & ſuivant S. Matthieu dans le Sermon ſur la montagne, qu'il apprit à ſes Apôtres qui ne ſçavoient pas lire, une courte priere, appellée depuis ce tems l'Oraiſon Dominicale, que les Chrétiens répètent ſans ceſſe avec dévotion, toute injurieuſe qu'elle eſt pour la Divinité qu'elle ſemble accuſer de nous *induire en tentation*.

Cependant le tems ſ'écouloit en pure perte. La ceſſation des prodiges & des prédications cauſoit celle des aumônes. Ainſi Jéſus hazarda encore un ſermon dans un village; mais quoiqu'il attirât l'admiration du peuple, qui ne demande pas mieux que d'admirer; il ne produiſit aucun effet. Vers la fin de la miſſion du Chriſt on ne voit plus la foule courir après lui. S'il veut faire un miracle il faut qu'il appelle à lui ceux qu'il veut guérir. Depuis dix-huit ans une vieille femme de ce village étoit toute courbée; c'étoit ſuivant le langage du pays, le Diable qui la tenoit dans cette poſture incommode. Jéſus l'appelle & lui crie: *femme vous êtes délivrée de votre infirmité* (4). La vieille fait des efforts pour ſe redreſſer, elle vient à pas de tortue aux pieds du Meſſie, il lui impoſe les mains, auſſi-tôt elle marche droit comme une fille de quinze ans. Pour cette fois le Diable ne dit mot en ſ'en allant. Sur quoi l'on a remarqué que le Diable ſuivit toujours l'opinion des ſpectateurs des miracles du Sauveur; il ſ'accordoit merveilleuſement avec eux pour reconnoître ou rejeter

(4) S. Matthieu chap. XXIII. 24; S. Luc chap. XII.

le Messie. Cette conduite analogue des spectateurs & des possédés étoit peut-être le résultat de l'excommunication lancée contre tous ceux qui regarderoient Jésus comme le Messie.

La réputation de Jean-Baptiste subsistoit encore sur les bords du Jourdain. Pour rappeler la ferveur primitive, ou peut-être pour tâcher de se faire suivre par les Disciples de Jean son précurseur qui lui avoit tendu des témoignages si flatteurs, Jésus tourna vers ce côté; mais la tentative fut infructueuse.

Il ne réussit pas davantage en guérissant un hydropique, qui se trouva par hasard chez un Pharisien qui donnoit à diner au Sauveur. On admiroit ses guérisons, mais il gâtoit tout par ses raisonnemens bizarres & scandaleux pour la plupart des auditeurs.

Pour dernière ressource il essaya de s'attacher des Publicains, des Commis, des gens décriés; mais ce n'étoit-là que de foible appuis, & leur commerce lui fit perdre le peu d'estime que d'autres avoient encore pour lui (5).

La vue du supplice a souvent fait perdre la tête aux héros les plus courageux. Le nôtre, agité par une foule d'objets sinistres, imagina que rien n'étant plus cher aux hommes que la vie, rien n'étant plus difficile que d'y revenir après en être sorti, le peuple de Jérusalem, nonobstant les criailleries de ses Prêtres, ne manqueroit pas de se déclarer pour lui s'il par-

(5) S. Matth. XIX. S. Marc X. S. Luc XIII. XIV. XV. XVI. XVII.

venoient à lui faire croire qu'il avoit le pouvoir de ressusciter les morts. Lazare, l'ami intime de Jésus, parut à celui-ci l'homme du monde le plus propre à donner au public le spectacle d'un mort rappelé à la vie. Quand tout fut bien concerté & disposé, le Christ s'achemina vers Béthanie. Alors Marthe & Magdeleine envoient au devant de lui pour l'instruire en public que leur frere est bien malade. Jésus ne leur fait faire aucune réponse, mais parlant tout haut & de maniere à être entendu, *cette maladie, dit-il ne va point à la mort, elle est pour la gloire de Dieu.* C'étoit déjà en trop dire.

Au lieu d'aller à Béthanie, ou de passer ailleurs le Christ demeure deux jours dans un village à ne rien faire: ensuite il dit à ses Apôtres qu'il faut retourner dans la Judée. Il y étoit dès-lors même, mais il voulut sans doute parler de la capitale. Ils lui représentèrent que ce seroit une démarche imprudente, vû que peu de tems auparavant on vouloit l'y lapider. On sent que Jésus ne parloit ainsi que pour donner lieu au siens de l'inviter à ne pas négliger l'ami Lazare dans sa maladie. D'ailleurs les paraboles suivante font voir qu'il n'avoit nulle envie d'aller à Jérusalem. *Notre ami Lazare dort, je m'en vais l'éveiller.* A ce discours les Apôtres le jugerent guéri. Jésus leur déclare *qu'il est mort*, mais qu'il est charmé de ne s'être point trouvé à son trépas, afin de les confirmer dans la foi.

Les deux jours que Jésus passe dans un village joints au long tems qu'il employe à faire environ une demi lieue, se convertissent aussitôt en

quatre jours, depuis lesquels Jésus prétend que Lazare est mort. Enfin il arrive chez le défunt, qu'on avoit mis dans un caveau voisin de sa maison, & non dans un sépulcré hors de la ville, suivant la coutume d'alors. Après quelques questions faites à Marthe sur sa croyance, il l'assure que son frere ressuscitera. *Oui*, dit-elle, *mais ce sera au dernier jour*. Enfin notre Thaumaturge affecte d'être très-vivement touché, il frémit, il pleure, invoque le secours du ciel, se fait mener au caveau, le fait déboucher, appelle Lazare à haute voix & lui commande de sortir. Le mort, quoique lié & enveloppé de son linceuil, se leve, marche & vient se faire délier, devant témoins, à l'entrée du caveau (6).

On est forcé de convenir que ce prodige fut conduit avec bien de la maladresse. En vain St. Jean, (le seul Evangeliste qui rapporte un miracle si frappant) étaye son récit de la présence des Juifs, il détruit son propre ouvrage en ne les faisant venir qu'après la mort de Lazare pour consoler ses sœurs. Il eût fallu que les Juifs l'eussent vu mourir, mort, embaumé, & qu'ils sentissent par eux-mêmes l'odeur de sa corruption, enfin & qu'il conversassent avec lui depuis sa sortie du tombeau (7). Les incrédules qui

(6) S. Jean chap XI 54. On conserve à Vendôme, dans le monastere de la Sainte Trinité, la Sainte Larme que Jésus versa en pleurant son ami Lazare. Mr. de Thiers, ayant eu la force d'esprit d'écrire contre l'authenticité de cette Relique, se fit de grandes affaires avec les Bénédictins,

(7) S. Marc X. 46.

ont traité des miracles ont épuisé tous les traits de la critique sur celui-ci ; vouloir le discuter ce seroit ne faire que répéter ce qu'ils ont dit. Les Juifs y trouverent des caracteres de fourberie si marqués , que loin de se convertir , ils prirent enfin à son occasion des mesures plus sérieuses contre Jésus , qui en ayant eu l'avis se retira près du désert , en une ville nommée *Ephrem* , où il se tint avec ses Disciples. On enjoignit cependant aux villes & aux villages de lui refuser l'asyle , & aux habitans de le livrer aux Magistrats. En un mot son miracle lui valut une proscription générale. S'étant présentés aux portes d'un bourg de la Samarie , on lui refusa d'abord le passage ; il ne lui fut pas permis de s'arrêter à *Jéricho* quoiqu'il y rendit la vue à un aveugle (8). Il revint donc à Béthanie , où il fut reçu , non par Lazare , qui avoit peut-être été forcé de se sauver , pour s'être prêté à une telle imposture ; mais par *Simon le Lépreux* ; comme l'assure S. Matthieu. Lazare depuis sa résurrection ne reparoit plus sur la scène (9).

Cette rejection & cet abandon de Christ jeta les Apôtres dans la consternation. Pour ra-

(8) S. Matthieu chap. XXVI. 6. dit que Jésus rendit la vue à deux aveugles.

(9) Voyez sur le miracle du Lazare *les discours sur les miracles par Woolston*. Une Légende (suivant Baronius) assure que l'ami Lazare alla depuis prêcher la foi aux Provençaux ; il fut le premier Evêque de Marseille. Quant à la Magdeleine , elle alla , dit-on , pleurer ses péchés & la mort de son amant dans un désert de la Provence , appelé *la Sainte Baume*. Marthe , comme chacun sçait , est enterrée à Tarascon.

nimer leur confiance Jésus fit mourir un figuier en vingt-quatre heures, pour le punir de n'avoir point eu des figues, dans une saison où il ne pouvoit point en porter, c'est-à-dire; vers le mois de Mars (10). Comme toutes les actions du Messie, lors mêmes qu'elles paroissent insensées aux yeux des hommes ordinaires, ont un grand sens aux yeux des dévots illuminés par la foi nous pourrions voir dans le miracle de ce figuier représenter symboliquement un des dogmes fondamentaux de la Religion Chrétienne. Sous ce point de vue le figuier maudit c'est le plus grand nombre des hommes que, selon nos Théologiens, le Dieu des miséricordes maudit & condamne à des flammes éternelle; pour n'avoir pas eu ni la foi ni les graces qu'ils n'ont pu tenir d'eux-mêmes & que ce Dieu n'a pas voulu leur donner. On trouvera de cette maniere que le trait ridicule du figuier de l'Évangile est destiné à figurer un des dogmes les plus profonds de la Théologie Chrétienne.

Tandis que Jésus instruisoit ainsi ses Apôtres par des figures & des paraboles ingénieuses, on travailloit fortement contre lui à Jérusalem. Il paroît par l'Évangile que le *Sanhédrin* étoit partagé sur son compte. On vouloit peut-être bien le punir, mais non de mort. Tous furent assez d'avis qu'on l'arrêtât sans éclat, pour aviser ensuite aux châtimens qu'on lui infligeroit. Les plus fougueux d'entre les Prêtres vouloient qu'on l'attrirât dans la Capitale & qu'on le fit

(10) S. Marc chap. XI. 19. & 20.

assassiner pendant le tumulte de la fête. Tout cela prouve que l'on ne se tenoit pas assuré que le peuple ne s'intéressât pour lui. Peut-être même avoit-on grande raison ; ce qu'une portion de ce peuple fit en sa faveur lorsqu'il s'approcha de Jérusalem, prouve qu'il eût été fort dangereux d'agir ouvertement. Sur ce plan on promit en secret une récompense à celui qui livreroit Jésus, & nous verrons bientôt un des Apôtres trahir son Maître pour un prix très-modique.

Il y a tout lieu de croire qu'avant d'entrer à Jérusalem, Jésus se fit annoncer par les amis qu'il pouvoit y avoir. Ses adhérens firent donc des efforts pour rendre un peu brillante son entrée dans la Capitale. Pour lui, voulant peut-être montrer de la modestie au milieu de son triomphe, ou ne pouvant faire mieux, il choisit pour sa monture un ânon qui n'avoit encore jamais été monté. On s'empara par son ordre d'une ânesse & de son petit. Faute de selle, quelques Disciples mirent leurs habits sur le dos du baudet. La troupe s'avança en bel ordre, le peuple, toujours avide du moindre spectacle, courut pour voir celui-ci, & l'on peut croire que si quelques-uns rendirent alors des hommages sincères à ce triomphateur, le plus grand nombre se moqua de lui & ne donna que des huées à cette farce ridicule (11).

Le Magistrat, craignant une rumeur, vou-

(11) S. Matth. ch. XXI. S. Marc chap. XI. S. Luc. chap. XIX. S. Jean XII.

lut faire taire la populace à laquelle les Disciples avoient donné le ton. Il s'adressa donc à Jésus même, qui répondit que les *pierres parleroient* plutôt que ses amis ne se tairoient. Ce qui sembloit annoncer un soulèvement en cas que l'on voulût employer l'autorité. Le Magistrat comprit très-bien que ce n'étoit pas-là le moment d'attaquer Jésus.

Dès que notre héros fut entré dans Jérusalem il se mit à pleurer & à prédire sa ruine. L'annonce des calamités fut & sera toujours un moyen sûr d'exciter l'attention du vulgaire. Les personnes distinguées, qui ignoroient la cause des attroupemens du peuple autour de Jésus, s'en informoient, & on leur répondoit: *c'est Jésus de Nazareth; c'est un Prophète de Galilée*. S. Marc nous assure que dans cette circonstance, décisive pour le fils de Dieu, il donna encore une fois au peuple le pillage des marchandises étalées dans le parvis du temple (12). La chose est très-croyable, elle étoit même alors plus sage ou plus nécessaire que la première fois.

Profitant de ce tumulte Jésus guérit force aveugles & boiteux. Tandis que ces merveilles s'opéroient d'un côté on crioit, *Hosannah* de l'autre (13). On pria l'auteur de ces exclamations & de ce tumulte de les faire cesser, mais notre homme n'avoit plus de mesures à garder; il sentoit qu'il falloit tirer parti de l'enthousias-

(12) Voyez S. Marc chap. XI. 15.

(13) S. Matth. chap. XXI. 14. S. Jean VII. 27.

me populaire, & qu'il y auroit de la duperie à vouloir l'appaiser. D'ailleurs l'incertitude du succès l'avoit mis dans un trouble qui l'empêchoit sans doute de rien voir ou d'entendre. Quelque enfant peureux ou trop pressé dans la foule s'avise de crier, au moment que Jésus avoit dit: *mon Pere, délivrez-moi de cette heure.* On prit cette voix de l'enfant pour une voix du ciel qui répondoit au Prophète. D'ailleurs S. Jean nous apprend que les Disciples avoient fait valoir auprès du peuple le fameux miracle de la résurrection du Lazare, qui attesté par des témoins oculaires dut faire une grande impression sur la canaille étonnée. En conséquence on ne douta pas que la voix du ciel qu'on avoit entendue ne fût celle d'un Ange qui rendoit témoignage à Jésus; celui-ci profitant habilement de l'occasion leur dit: *ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous.* Il prit ensuite occasion de là de haranguer le peuple, de s'annoncer pour le Christ; mais il gâta son sermon par des propos qui montrent le trouble où le jetoient ses appréhensions. En un mot il paroît que notre homme ne sçut pas tirer de la circonstance tout l'avantage qu'elle sembloit lui promettre. En effet il sortit de la ville; se retira vers Béthanie, où il passa la nuit avec ses Disciples.

En général notre héros étoit sujet à perdre la tête; nous trouvons constamment en lui un mélange d'audace & de pusillanimité. Accoutumé à faire ses coups à la campagne & parmi des
gens

gens grossiers, il ne sçut plus se conduire à la ville, ni réussir contre des ennemis vigilans & éclairés. Ainsi il perdit le fruit de cette journée mémorable, & préparée de longue main. Nous ne voyons pas en effet que depuis ce jour il soit rentré à Jérusalem, sinon pour y subir son jugement. La tristesse & la crainte lui avoient ôté toute sa présence d'esprit : il fallut que ses Disciples lui rappellassent qu'il étoit tems de célébrer la Pâque. Ils lui demanderent où il vouloit qu'ils allassent préparer le repas. Il leur répondit d'aller chez le premier venu, ce qu'ils exécuterent. On leur fournit une chambre, où ils se rassemblèrent avec leur Maître, qui toujours occupé de ses tristes pensées, leur fit entendre que cette Pâque seroit vraisemblablement la dernière qu'il célébreroient avec eux. Les propos qu'il leur tint étoient lugubres ; il leur voulut laver les pieds pour leur apprendre que l'humilité étoit essentiellement nécessaire quand on étoit le plus foible. S'étant ensuite remis à table il leur fit entendre assez clairement qu'il craignoit d'être trahi par l'un d'entre eux. Il y a tout lieu de croire que ses soupçons tomberent principalement sur Judas ; ses fréquentes allées & venues chez les Prêtres purent être connues de son Maître ; comme ce Judas étoit le trésorier de la troupe ; & par conséquent chargé de payer les frais du repas, Jésus voulut selon les apparences faire entendre que c'étoit aux dépens de sa vie & de son sang qu'il étoient régalez dans ce moment. *Prenez,* leur dit-il d'une façon emblématique, *car ceci*

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Homme-Dieu aux approches de sa mort fit voir une subtilité qu'un grand nombre d'hommes d'esprit sauroient bien de mentir en pareille circonstance. Cependant le perfide Judas, à la tête d'une troupe d'Archers ou de Soldats, s'avancit vers Jésus dont il connoissoit les retraites. Un baïonnette signal auquel les Satellites devoient reconnoître celui qu'ils avoient ordre de saisir. De plus le Christ voyoit s'avancer les lanternes qui éclairaient la marche de ces Sbirres; alors sentant l'impossibilité d'échapper, il fait de nécessité vertu; en poltron révolté, il se présente hardiment à la troupe. *Qui cherchez-vous,* leur dit-il d'un ton ferme? *Jésus,* répondirent-ils. *C'est moi.* Ici Judas confirme par un baiser cet aveu héroïque. Les Apôtres éveillés par le bruit, viennent au secours de leur Maître; Pierre, le plus zélé d'entre eux, abbat d'un coup de sabre l'oreille de *Malchus*, valet du Grand-Prêtre. Jésus, voyant l'inutilité de la résistance, lui commande de remettre l'épée dans son fourreau, rajuste l'oreille de *Malchus*, qui en fut quitte pour la peur, & se rend ensuite à ceux qui venoient le saisir.

On dit que d'abord les troupes qui vinrent pour prendre Jésus furent forcées de plier. Le fait est très-possible: il faisoit obscur; ainsi les Archers, voyant confusément les Apôtres, purent croire que leurs ennemis étoient en plus grand nombre, & craindre de se voir envelopper; rassurés ensuite ils remplirent sans crainte leur commission.

très-délié. Aussi fut-ce chez Anne que l'on conduisit Jésus en premier lieu. Nous ignorons ce qui se passa dans cette première scène de la sanglante tragédie du Christ; il est seulement à présumer qu'il y subit une interrogation, dont on ne sçait comment il sortit.

De la maison d'Anne on transféra Jésus dans celle de Caïphe. C'étoit l'homme le plus intéressé par sa place à la perte de tout novateur en matière de religion. Cependant nous ne voyons pas ce Pontife parler avec humeur; il agit juridiquement & en homme qui entend son métier. „ Quels sont, dit-il à Jésus, vos Disciples, „ leur nombre, leurs noms? Jésus ne répond „ rien. Mais au moins expliquez-moi votre „ doctrine. Quel but se propose-t-elle? Vous „ devez avoir un système. Faites-nous le donc „ connoître “. *J'ai prêché en public; ce n'est pas moi, ce sont ceux qui m'ont entendu qu'il faut interroger.*

Ici un des Officiers du Grand-Prêtre donne un soufflet à Jésus. *Est-ce ainsi* lui dit-il, *qu'on répond au Grand-Prêtre?* La réprimande étoit dure, mais il faut convenir que la réponse du Christ étoit peu respectueuse à un homme constitué en dignité, & en droit de faire des questions pour découvrir la vérité de la propre bouche d'un accusé; Jésus devoit être plus au fait de sa doctrine propre que des Paysans de Galilée ou de Judée devant lesquels il avoit par préférence affecté de prêcher d'une manière intelligible. Il étoit donc très-juste & très-naturel de supposer que Jésus rendroit un meilleur

leur compte de ses vrais sentimens & de ses paraboles éternelles qu'une foule ignorante qui les avoit écoutées sans jamais y rien comprendre. Jésus seul devoit posséder le secret de lier en un système les principes épars & découfus de sa doctrine céleste (1).

Caïphe, ne pouvant rien tirer de l'accusé, attendit que le jour fût venu & le Conseil assemblé, pour continuer son Enquête. Le Christ comparut alors devant le *Sanhédrin*; c'est-à-dire, devant le Tribunal le plus respectable de la nation. L'Évangile nous représente les Prêtres & les chefs des Juifs occupés pendant toute la nuit, où Jésus fut arrêté, à chercher & suborner des *faux témoins* contre lui. Ils produisent deux personnes à qui l'on donne ce nom très-injustement. En effet ces témoins déposent un fait constaté par l'Évangile même. *Nous lui avons oui dire*, affirment-ils, *qu'il détruiroit le temple & le rebâtiroit en trois jours*. Au moins est-il certain que Jésus avoit dit en propres termes *détruisez ce temple & je le rebâtirai en trois jours* (2). Mais les pauvres témoins ignoroient qu'il parloit alors dans son stile figuré. Leur méprise étoit assez pardonnable, car suivant l'Évangile les

(1) On remarque avec surprise que le Christ dans cette occasion oublia lui-même de mettre en pratique le beau conseil qu'il avoit donné dans le Sermon sur la montagne de *tendre l'autre joue*, quand on avoit reçu un soufflet. Tant il est vrai que les prédicateurs ne font pas toujours ce qu'ils prêchent aux autres !

(2) Voyez S. Matth. XXVI. 61. S. Marc XIV. 58. S. Jean II. 19, 20, 21.

Apôtres eux-mêmes ne pénétrèrent le vrai sens de ces paroles qu'après la résurrection de leur Maître.

Au reste, cette disposition ne pouvoit faire condamner Jésus à la mort. Les Juifs, quelque méchans qu'on les suppose, n'y condamnoient pas les fous; & ces paroles du Christ ne devoient leur paroître que l'effet du délire. Aussi le Grand-Prêtre se contenta-t-il de lui demander ce qu'il avoit à répondre; & comme l'accusé refusa de parler, il n'insista point là-dessus.

Il passe donc à des questions plus graves. *Etes vous le Christ*, lui dit-il? Que répond notre homme à cette question? *Si je vous le dis, vous ne me croirez point, vous ne me laisserez point aller. Mais désormais le fils de l'homme sera assis à la droite de Dieu.* Vous êtes donc le fils de Dieu, reprend le Prêtre? *c'est vous qui le dites*; réplique l'accusé. „ Mais il ne suffit pas „ que nous le disions, c'est à vous de répondre; „ encore une fois, êtes vous le Christ? Je vous „ conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous „ êtes son fils “..... *Vous l'avez dit*, répond Jésus; *le fils de l'homme*, (c'est-à-dire, le fils de Dieu) *viendra un jour sur les nuées du ciel.* Malgré ces réponses entortillées; les Juges crurent entendre le sens de ces paroles; ils virent bien qu'il vouloit se donner pour le *fils de Dieu*. *Il a blasphémé*, dirent-ils, & ils en conclurent qu'il avoit mérité la mort (3); jugement qui

(3) Un dévot Magistrat a fait, dit-on, un mémoire pour prouver que dans le procès de Jésus-Christ il y avoit 32 nullités suivant l'ordonnance criminelle de Louis XIV.

étoit valable suivant la loi des Juifs, & qui doit paroître tel aux Chrétiens, dont les loix sanguinaires punissent de mort ceux que le Clergé accuse de blasphémer.

Les Chrétiens ne sont donc pas en droit de blâmer la conduite des Juifs, si souvent imitée par des Tribunaux Ecclésiastiques & Séculiers. D'un autre côté, s'il falloit que le Christ mourût; s'il le vouloit, si la réprobation des Juifs étoit résolue, Jésus s'y prenoit très-bien pour les maintenir dans l'erreur. Mais si c'étoit là le dessein de la Providence, pourquoi les prêcher? pourquoi faire des miracles devant un peuple entier, tandis qu'un petit nombre d'hommes seulement devoit en profiter? Jésus vouloit-il les sauver? Dans ce cas que ne convainquoit-il le *Sanhédrin* entier de sa puissance? Que ne brisoit-il les liens? Que ne changeoit-il d'un mot ces cœurs opiniâtres? Vouloit-il les perdre? Que ne les frappoit-il de mort? Que ne les précipitoit-il sur le champ dans les Enfers?

Les Jugés ne comprirent sans doute pas qu'un accusé qui ne pouvoit se tirer de leur mains, pût être le fils de Dieu. Ils le condamnerent donc, c'est-à-dire, le déclarerent digne de mort; mais non définitivement, vû qu'il falloit que la sentence fût approuvée & exécutée par les Romains, Souverains de la nation. En attendant Jésus fut traité de la façon la plus cruelle

Au moins il n'y eût pas trouvé de nullités suivant la Jurisprudence de l'Inquisition, qui veut qu'on brûle vif & à petit feu les Blasphémateurs. St. Louis se contentoit de leur faire percer la langue d'un fer rouge.

par des Juifs à qui le zèle, comme aux Chrétiens permettoit ou ordonnoit d'être inhumains.

C'est durant cette nuit & ensuite au matin du jour si funeste au Sauveur du monde, que l'on doit placer le *reniement* par trois fois de S. Pierre, ce chef des Apôtres, pour qui son Maître avoit pourtant prié. Ses camarades, saisis d'effroi, s'étoient dispersés dans Jérusalem & aux environs. Plusieurs d'entre eux en eussent peut-être fait autant que S. Pierre, s'ils se fussent trouvés en pareil cas. Celui-ci eut au moins le mérite de ne vouloir pas s'éloigner de son Maître; il le renia, il est vrai, mais lui eût-il été beaucoup plus utile si, en l'avouant hautement il se fût embarrassé lui-même dans une très méchante affaire sans être en état de débarasser le Sauveur.

Le Sanhédrin se transporta au palais de Pilate, Gouverneur pour les Romains, afin de faire confirmer la sentence. Jésus y fut conduit. Pilate s'aperçut aussitôt que c'étoit une affaire dans laquelle le fanatisme & la folie avoient la plus grande part. Pénétré de mépris pour un motif si ridicule, il témoigna d'abord ne vouloir point s'en mêler. *Jugez-le vous-mêmes*, dit-il aux Magistrats. Alors ceux-ci devinrent des faux témoins eux-mêmes; le zèle leur fit croire sans doute que tout étoit permis contre un ennemi de la religion; ils intéressèrent la Puissance Souveraine dans leur querelle; ils accusèrent Jésus *d'avoir voulu se faire Roi des Juifs*, & d'avoir prétendu que l'on ne devoit point payer le tribut à César. On reconnoît ici le génie du

Clergé, qui, pour perdre ses ennemis, ne se rend jamais trop difficile sur le choix des moyens, & sur-tout s'efforce de les rendre suspects à la puissance temporelle, afin de l'engager par son propre intérêt à venger ses propres injures ou à contenter ses passions.

Pilate ne put se dispenser de faire attention à des accusations qui lui parurent sérieuses. Cependant, ne pouvant se persuader que l'homme qu'il voyoit eût pu concevoir des projets si ridicules. Il l'interroge & lui demande : *êtes vous le Roi des Juifs ?* Surquoi Jésus l'interroge à son tour & lui demande : *dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'on dit ?* „ Que m'im-
 „ porte, lui dit Pilate, que vous prétendiez
 „ être le Roi des Juifs, vous ne paroissez pas
 „ un homme bien à craindre pour l'Empereur
 „ mon maître ; je ne suis pas de votre nation ;
 „ je m'embarrasse très-peu de vos sottises que-
 „ relles. Ce sont vos Prêtres qui vous accusent ;
 „ je sçais à quoi m'en tenir sur leur compte ;
 „ mais enfin ils vous accusent ; il vous livrent
 „ entre mes mains : dites-moi donc, qu'avez-
 „ vous fait “ ? Jésus pouvoit très-aisément se tirer d'affaire, mais dans le trouble où il est, il se met à battre la campagne, & loin de pénétrer les dispositions favorables de Pilate qui vouloit le sauver, il lui dit *que son royaume n'est pas de ce monde. Qu'il est la vérité &c.* Le Gouverneur lui demande alors ce que *c'est que la vérité ?* Mais le Sauveur ne répond rien, quoique la question méritât bien une réponse cathégorique.

Pilate, peu effrayé sur le compte de Jésus

déclara qu'il ne trouvoit rien en lui, qui le rendit digne de mort ; ce qui fit redoubler les cris de ses ennemis. Ayant appris que l'accusé étoit Galiléen, pour se débarrasser de cette ridicule contrée il saisit cette occasion pour le renvoyer à Hérode, de la Tétrarchie duquel Jésus étoit. Nous avons dit ailleurs que ce Prince avoit désiré de voir notre héros ; ce désir fut donc satisfait. Mais il conçut un souverain mépris pour lui en voyant son opiniâtreté & son refus constant de répondre aux questions qu'il lui faisoit. Il le renvoya donc à Pilate, vêtu d'une robe blanche en signe de dérision.

Cependant ce Gouverneur ne voyoit en Jésus aucun crime capital ; il voulut le sauver. Sa femme superstitieuse avoit eu d'ailleurs un rêve qui l'intéressa pour notre Missionnaire (4). Pilate dit donc aux Juifs qu'il ne pouvoit rien trouver dans cet homme qui le rendit digne de mort. Mais le peuple séduit crioit, tolle, tolle, & vouloit qu'il fût crucifié. Alors le Gouverneur imagina un nouveau moyen de le sauver. *Je fais grace*, leur dit-il, *tous les ans à un criminel*, en supposant que Jésus soit coupable, je vais le délivrer. Là-dessus les cris redoublèrent, &

(4) Jean Malela, & d'autres fabricateurs de Légendes, nous apprennent que la femme de Pilate se nommoit *Procla* ou *Procula*. On en a fait une Sainte. Quelques Auteurs ont fait de Pilate lui-même un Chrétien, & même un Martyr. D'autres assurent que Néron le fit mourir pour avoir donné les mains à la mort du Christ. D'autres prétendent que Pilate fut exilé à Vienne en Dauphiné & se tua lui-même.

les Juifs demanderent qu'un voleur nommé *Barabas* profitât de cette grace préférablement à Jésus, dont ils persisterent à presser le supplice.

Le Romain, voulant essayer de calmer la fureur d'un peuple fanatique, fit fouetter Jésus; ensuite on l'habilla d'une façon ridicule, on le couronna d'épines, on lui fit tenir un roseau au lieu de sceptre; après quoi Pilate le montra au peuple dans cet état en lui disant: *voilà votre homme.* „ N'êtes-vous pas encore satisfaits? „ Voyez, comme pour vous complaire, je l'ai fait ajuster. Soyez donc moins féroces; ne „ poussez pas plus loin la fureur contre un pauvre innocent, qui dans l'état où il se trouve, „ ne doit plus vous faire ombrage“.

Les Prêtres dont l'usage est de ne pardonner jamais, ne furent point touchés de ce spectacle; il n'y eut que la mort de leur ennemi qui pût les satisfaire. Ils changèrent donc de batteries, cherchèrent à intimider le Gouverneur, & lui firent entendre qu'en laissant vivre l'accusé il trahissoit les intérêts de son maître. Ce fut alors que Pilate craignant les effets de la rage du Clergé, remit Jésus aux Juifs, leur permit d'assouvir leur fureur sur lui, & d'exécuter leur projets; déclarant néanmoins *qu'il s'en lavoit les mains*, & que c'étoit contre son avis qu'on le feroit mourir. On ne conçoit pas trop qu'un Gouverneur Romain, qui exerçoit en Judée la puissance souveraine, pût se rendre si facilement aux volontés des Juifs; mais on ne conçoit pas mieux comment Dieu a par-

mis que cet honnête Gouverneur se rendit par sa foiblesse le complice de la mort de son cher fils (5).

Jésus, abandonné à la rage des dévots . en reçut de nouveau les traitemens les plus cruels. Pilate, pour humilier ces barbares, voulut que l'Écritéau, que l'on mit au haut de la croix à laquelle il fut attaché, portât qu'il étoit leur Roi; rien ne put l'engager à se départir de cette résolution; *ce qui est écrit est écrit*, dit-il à ceux qui lui demandoient instamment de changer cette inscription déshonorante pour la nation. Au reste, il est bon d'observer que cette inscription est énoncée différemment dans les quatre Évangélistes.

Les Juifs traitèrent le Christ en Roi détrôné; ils lui firent éprouver les outrages les plus sanglans; & quoiqu'il leur eût dit qu'il pourroit faire venir, s'il le vouloit des *légions d'AnGES* pour le défendre; nonobstant leur crédulité naturelle, ils n'en voulurent rien croire; rien

(5) S. Justin, Tatien, Athénagore, Lactance, &c. ont reproché aux Payens leurs Dieux dont plusieurs avoient suivant leurs Poètes, éprouvé des persécutions & des mauvais traitemens : ces reproches n'étoient-ils pas placés dans la bouche des adorateurs d'un Dieu crucifié? Les partisans d'une religion apperçoivent très-bien les ridicules de leurs adversaires, & ne voient jamais ceux de leur propre religion. Lactance demande aux Payens, *s'il est possible de prendre pour un Dieu un homme chassé, obligé de fuir, forcé de se cacher? personne, dit-il, n'est assez fou; car celui qui fuit ou qui se cache, montre qu'il craint la violence ou la mort.* V. Lactant. Institut. divin. Lib. I. cap. 13.

n'arrêta leur cruauté religieuse que les Prêtres avoient excitée. Ils lui firent donc prendre le chemin du Calvaire. Le Christ plioit sous le fardeau de sa croix, on en chargea un certain *Simon* plus vigoureux que lui; le malheureux devoit être en effet très-affoibli par tout ce qu'il avoit souffert & pendant la nuit & durant la matinée.

Enfin Jésus fut mis en croix, supplice ordinaire des esclaves. Il ne résista pas longtems aux douleurs du crucifiement. Après avoir invoqué son Père & s'être plaint d'en être si lâchement abandonné, on assure qu'il expira entre deux voleurs. Sur quoi il est bon de remarquer que le Saint-Esprit, qui inspiroit S. Marc, fait mourir Jésus à la troisième heure, c'est-à-dire, à neuf heures du matin, tandis que le Saint-Esprit, qui inspiroit pareillement S. Jean, fait mourir Jésus à la sixième heure, c'est-à-dire, à midi (6). Le Saint-Esprit n'est pas plus d'accord sur le compte des deux voleurs dans la compagnie desquels Jésus fut crucifié. S. Matthieu & S. Marc nous disent que ces deux voleurs qui furent mis en croix avec Jésus l'insulterent & lui dirent des injures, tandis que St. Luc nous assure qu'il n'y eut qu'un seul des deux qui injuria le Sauveur, que l'autre reprit son camarade de son insolence, & pria Jésus de se souvenir de lui quand il seroit dans son royaume.

me

(6) V. S. Marc chap. XV. 25. & S. Jean XIX. 14.

me (7). Mais nos interprètes ont mille secrets pour prouver que le Saint-Esprit ne se contredit jamais, même quand il parle de la façon la plus contradictoire; ceux qui ont de la foi se payent de leurs raisons, elle ne frappe pas si fortement les esprits-forts qui ont le malheur de raisonner.

Les remords de Judas vengerent bientôt Jésus de ce traité. Il rendit aux Prêtres les *trente deniers* qu'il avoit reçus d'eux, & s'alla pendre aussitôt (8). Selon S. Matthieu la vente de
Jésus

(7) *S. Math. chap. XXVII, 44. S. Marc. 32. S. Luc XXIII, 39.* Il est dit que Jésus en mourant s'écria *Eli! Eli! lamma sabbahtani!* ou se plaignit à Dieu son Père d'en être abandonné; cette plainte étoit très-déplacée dans la bouche du Christ: qui devoit sçavoir à quoi s'en tenir, vu que le rôle qu'il jouoit étoit convenu avec son Père de toute éternité. A moins qu'on ne suppose que cette exclamation ne fût une feinte destinées à tromper les assistants; ce qui seroit peu digne d'un Dieu.

(8) Selon l'Évangile de l'Enfance de Jésus ch. XXX. Judas étoit possédé dès son enfance, & vouloit mordre tout le monde quand le Diable le faisoit: il mordit un jour au côté le petit Messie, qui se mit à pleurer; Satan sortit de lui sous la forme d'un chien enragé. *V. Codex Apocryph. N. T. Tom. I. pag. 197.* Des Chrétiens hérétiques ont fait beaucoup de cas de Judas Iscariote, prétendant que sans lui le Mystère de la Rédemption ne se seroit pas accompli, idée qui n'est point destituée de raison; en effet comment blâmer un homme qui, en vendant son maître, n'étoit que l'instrument du salut de l'univers, & l'exécuteur des décrets de Dieu même? Ces hérétiques en conséquence avoient un Évangile dont ils faisoient Judas l'auteur. *V. S. IRENÆUS. LIB. I. CONTR. HÆRES. CAP. 35.*

Jésus pour *trente deniers* avoit été prédite par Jérémie; on doit pourtant observer que cette prédiction ne se trouve point dans les écrits de ce Prophète: ce qui pourroit faire soupçonner que les Evangélistes, peu contents d'appliquer à Jésus-Christ tellement qu'elles des prophéties existantes dans l'Ancien Testament, se sont encore donné la liberté d'en tirer de leur propre cerveau, ou d'en forger au besoin. Mais nos interprètes habiles ne sont point embarrassés de tout cela; un saint aveuglement empêchera toujours d'appercevoir ces bagatelles.

L'Evangile nous apprend qu'à la mort du Christ la nature entière sembla prendre part à ce grand événement. Au moment où il expira il se fit une Eclypse totale; on sentit un affreux tremblement de terre; plusieurs saints personnages sortirent de leurs tombeaux pour aller se promener dans les rues de Jérusalem. Les Juifs seuls eurent le malheur de ne rien voir de tout cela; il paroît que ces prodiges ne se font opérés que dans l'esprit des Disciples de Jésus. Quant à l'Eclypse dont l'Evangile nous parle, ce fut sans doute un prodige inconcevable, & qui ne put avoir lieu sans un dérangement total dans la machine du monde. Une Eclypse totale du soleil durant la pleine lune, tems auquel étoit fixée chez les Juifs la célébration de la Pâque, est de tous les miracles le plus impossible. Aussi les Auteurs contemporains n'en ont-ils point parlé, quoique ce phénomène fût assez

D'un autre côté il faut que le supplice de notre Héros fit bien peu de sensation dans le monde, & que ses aventures fussent étrangement ignorées, puisque nous ne voyons aucun historien, à l'exception des Evangélistes, en faire mention (12).

tems de sa passion, prit la figure de *Simon le Cyrénien*, & lui donna la sienne, sous laquelle ledit Simon fut crucifié pour lui, tandis que le Christ, qui les voyoit faire sans être vu, se moquoit de leur méchanceté. *V. S. Irenæus Lib. I. cap. 23. St Epiph. hares. XXIV. num. 3.* Les Cérinthiens, ou disciples de Cérinthe, qui étoit contemporain des Apôtres, & les Carpocratien, nioient pareillement que Jésus eût été réellement crucifié. Quelques-uns ont prétendu que le traître Judas fut supplicié en la place de son maître. Cependant ces sectaires regardoient le Christ comme un pur homme, & non pas comme un Dieu. Voilà donc des Chrétiens contemporains des Apôtres, tous hérétiques qu'ils étoient, croyant en Jésus-Christ, & qui pourtant ont douté de sa mort. *V. M. de Tillemont Tome II. page 221. S. Epiphane Hom. 24, 28, 30. Theodoret Hæretic. fab. Lib. I.*

(12) Le célèbre Blondel, Le Fèvre de Saumur, & d'autres bons critiques ont fait voir que le passage de l'historien Jôsephe, où il parle avec éloge de Jésus, a été visiblement interpolé par une *fraude pieuse* des Chrétiens. Cette fraude est encore mise dans tout son jour dans une excellente dissertation manuscrite de feu Mr. l'Abbé de Longuerue, que l'Auteur m'avoit communiqué. Si ce passage favorable à Jésus eût été véritablement de Jôsephe, cet historien n'eût pu, sans folie, se dispenser de se faire Chrétien.

Les dévots faussaires, qui forgeoient anciennement des titres à la Religion Chrétienne, on eu soin de supposer avec autant de bonne foi deux *Lettres de Pilate* adressées à l'Empereur Tibere, dans lesquelles ce Gouverneur idolâtre parle de Jésus, de ses miracles, de sa mort, & de sa



C H A P I T R E X V I.

Résurrection de Jésus. Sa conduite jusqu'à son Ascension. Examen des preuves de la résurrection.

L'HISTOIRE de la vie d'un homme ordinaire finit communément par sa mort ; il n'en est pas de même de celle d'un *Homme-Dieu* , qui a le pouvoir de se ressusciter , ou que ses adhérens ont la faculté de faire revivre à volonté. C'est ce qui est arrivé à Jésus. Graces à ses Apôtres ou à ses Evangélistes nous lui voyons encore jouer un rôle considérable même après son trépas.

Au moment où le Christ fut arrêté , ses Disciples , comme on a vu , se disperserent dans Jérusalem & les environs , à l'exception de Simon-Pierre , qui ne le perdit point de vue durant son interrogatoire chez le Grand-Prêtre ; suivant toute apparence cet Apôtre , pour son propre intérêt , fut bien aise d'en savoir le ré-

R 3

sa résurrection , sur le même ton qu'auroit pu faire le Disciple le plus zélé. Nous avons encore un témoignage tout aussi authentique dans une Lettre d'un nommé *Lentulus* au Sénat Romain. Quoique ces pièces supposées soient aujourd'hui rejetées par l'Eglise , elles étoient adoptées par les chrétiens du tems de Tertulien , qui y renvoye dans son *Apologétique cap. V. 21*. Ces lettres se trouvent entières dans le *Codex apocryphus Novi Testamenti, Tom. I. pag. 298 & suiv.*

sultat. Rassurés par eux-mêmes, en voyant que Jésus ne les avoit point chargés dans ses interrogatoires, les Disciples se rassemblèrent, concerterent leurs mesures, & voyant leur maître mort, ou réputé pour tel, voulurent au moins tirer parti des notions qu'il avoit répandues durant sa mission. Accoutumés à mener depuis long-tems sous ses ordres une vie errante, à subsister aux dépens du public, à vivre de leurs prédications, de leur exorcismes, de leurs miracles, ils résolurent de continuer une profession plus facile à exercer & incomparablement plus lucrative que leur premier métier. Ils avoient eu lieu de s'appercevoir qu'il valoit mieux pêcher des hommes que des poissons. Mais comment les Disciples d'un homme qui venoit d'être puni comme un imposteur, pouvoient-ils se faire écouter ? Il fallut donc dire que leur Maître, par un effet de sa toute-puissance, en ayant durant sa vie ressuscité d'autres, s'étoit après sa mort ressuscité lui-même. D'ailleurs l'Évangile assure que Jésus l'avoit prédit ; il fallut donc accomplir la prédiction, & par-là l'honneur du Maître & des Disciples acquéroit un nouveau lustre, & la secte, loin de se voir anéantie ou décriée, pouvoit se faire dans une nation crédule de nouveau partisans.

En conséquence de ce raisonnement les bons Apôtres n'eurent rien de plus pressé que de faire disparaître mort ou vif le corps de leur Maître, qui s'il fût resté au tombeau auroit déposé contre eux. Ils n'attendirent pas même que les trois jours & les trois nuits de la prédiction prétendue

fussent expirés. Le cadavre disparut dès le second jour , & le surlendemain de sa mort notre héros , vainqueur du trépas , se trouva ressuscité (1).

Si le Christ n'étoit pas encore mort de son supplice , sa résurrection n'a rien de surprenant. S'il étoit mort réellement , le caveau où son corps fut déposé pouvoit avoir des issues secrètes par où l'on pouvoit y entrer & en sortir , sans être vu ni arrêté par la pierre énorme dont on avoit affecté de sceller son ouverture , près de laquelle les gardes avoient été placés. Ainsi le cadavre put être enlevé , soit par force , soit par ruse. Enfin il a pu se faire que le cadavre n'ait point été déposé réellement dans le tombeau en question. De quelque façon que la chose se soit pratiquée , on répandit le bruit que Jésus étoit ressuscité & son corps n'eut garde de se trouver.

Rien de plus important pour un Chrétien que de sçavoir à quoi s'en tenir sur la résurrection du Christ. S. Paul nous dit que *si Jésus n'est point ressuscité , notre espérance est vaine*. En effet sans ce miracle de la Toute-puissance , destinée à nous manifester la supériorité du Christ sur les autres hommes , & l'intérêt que la Divinité

R 4

(1) Les anciens fabricateurs d'Evangiles en ont fait un qu'ils ont attribué à *Nicodème* ; dans lequel on nous apprend à quoi le Christ passa son tems depuis sa mort jusqu'à sa résurrection , son voyage aux Enfers , la délivrance des Patriarches , la déconfiture de Satan , &c. Tous ces détails sont attestés par deux morts ressuscités ; qui viennent tout exprès de l'autre monde pour en instruire Anne , Caïphe & les Docteurs de Judée. V. *Codex Apocryph. N. T. Tom. I. pag. 238. & suiv.*

prenoit à ses succès, ce Christ ne paroîtroit à nos yeux que comme un aventurier, un fanatique impuissant, puni pour avoir fait ombrage aux Prêtres de son pays.

Il est donc nécessaire d'examiner sérieusement un fait sur lequel la croyance de tout Chrétien est uniquement appuyée. Pour y parvenir il faut nous assurer de la qualité des témoins qui nous attestent ce fait. Il faut voir si ces témoins étoient bien clair-voyans & bien désintéressés ; il faut examiner s'il s'accordent bien entre eux dans les récits qu'ils nous font, ou dans les circonstances qu'ils nous racontent. Ce sont-là les précautions que l'on prend d'ordinaire pour découvrir le degré de probabilité ou d'évidence des faits qu'on nous propose. Ces précautions sont encore infiniment plus nécessaires quand il s'agit d'examiner des faits *surnaturels*, qui pour être crus demandent des preuves bien plus fortes que les faits ordinaires. Sur le témoignage unanime de quelques historiens je crois facilement que César s'est emparé des Gaules ; les circonstances de sa conquête me sont moins démontrées quand je ne les trouve racontées que par lui-même ou par ses adhérens. Ces circonstances me paroîtroient incroyables, si j'y trouvois des prodiges ou des faits contraires à l'ordre de la nature ; & pour lors j'aurois lieu de craindre qu'on n'eût voulu m'en imposer, ou si je jugeois plus favorablement des Auteurs qui transmettent ces faits, je les regarderois comme des enthousiastes & des fous.

D'après ces principes adoptés par la saine cri-

tique, voyons donc quels ont été les témoins qui nous ont attesté le fait le plus merveilleux, & par conséquent le moins probable, que l'histoire puisse nous fournir. Ce sont des *Apôtres*. Mais qu'est-ce que des Apôtres ? Ce sont des adhérens de Jésus. Ces Apôtres étoient-ils des hommes bien éclairés ? Tout nous prouve qu'ils étoient ignorans & grossier & qu'une crédulité infatigable formoit leur caractère. Ont-ils vu de leur yeux Jésus ressusciter ? Non ; personne n'a vu de ses yeux ce grand miracle ; les Apôtres eux-mêmes n'ont point vu leur Maître sortir du tombeau, ils ont trouvé seulement que son tombeau étoit vuide, ce qui ne prouve aucunement qu'il fût ressuscité. Mais, dirait-on, les Apôtres l'ont vu depuis & ont conversé avec lui ; il s'est montré à des femmes qui le connoissoient très-bien. Mais ces Apôtres & ces femmes ont-ils bien vu ? Leur imagination préoccupée ne leur a-t-elle pas fait voir ce qui n'existoit pas ? Enfin est-il bien sûr que leur Maître fût mort avant d'être mis au tombeau ?

En second lieu ces témoins étoient-ils dégagés d'intérêt ? Les Apôtres & les Disciples de Jésus étoient sans doute intéressés à la gloire du Maître qu'ils avoient suivi pendant le cours de sa mission. Leurs intérêts se confondoient avec ceux d'un homme qui les faisoit subsister sans travail, plusieurs d'entre eux s'attendoient à être recompensés de leur attachement pour lui, par les graces qu'ils leur accorderoit dans le Royaume qu'il devoit établir. Voyant ces espérances détruites par la mort réelle ou supposée de

leur Chef, beaucoup de ces Apôtres perdirent courage, persuadés que tout étoit fini, mais d'autres moins abattus, sentirent qu'il ne falloit pas jeter *le manche après la coignée*: que l'on pouvoit profiter encore des impressions que la prédication du Christ & ses prodiges avoient faites sur le peuple. Ils crurent ou que leur Maître pouvoit encore en revenir, ou, si on le supposoit mort, ils purent feindre qu'il avoit prédit qu'il ressusciteroit; en conséquence on convint qu'il étoit à propos de répandre le bruit de sa résurrection, de dire qu'on l'avoit vu, d'assurer que Jésus étoit sorti triomphant du tombeau, ce qui devoit paroître très-croyable d'un personnage qui s'étoit montré capable de ressusciter les autres. Connoissant l'imbécilité des gens à qui ils avoient affaire, ils présument que le peuple étoit déjà de longue main préparé à croire la merveille que l'on vouloit lui annoncer. Enfin ils comprirent qu'il falloit pour subsister continuer à prêcher la doctrine d'un homme qui n'eut point eu d'auditeurs si l'on ne l'eût supposé ressuscité. En conséquence nos gens sentirent qu'il falloit prêcher la résurrection du Christ ou consentir à mourir de faim, ils prévirent de plus qu'il falloit braver les châtimens & même le trépas plutôt que de renoncer à une opinion ou à une doctrine dont leur subsistance journalière & leur bien-être dépendoit absolument. D'où les incrédules concluent que nos témoins de la résurrection du Christ n'étoient rien moins que désintéressés à soutenir

se fait, & furent poussés par le principe que *qui ne risque rien n'a rien.*

En troisième lieu. Les témoins de la résurrection du Christ font-ils d'accord entre eux dans leurs dispositions ou leurs récits ? Bien plus, font-ils d'accord avec eux-mêmes dans les relations qu'il en donnent ? Nous ne voyons ni l'un ni l'autre. Quoique Jésus, suivant quelques Evangelistes, eût annoncé de la façon la plus positive qu'il devoit ressusciter (2), S. Jean ne fait aucune mention de cette prédiction ; ou du moins il déclare formellement que les Disciples de Jésus *ne sçavoient pas qu'il devoit ressusciter d'entre les morts* (3) : Ce qui dénote en eux une ignorance totale de ce grand événement, qu'on dit pourtant annoncé par leur Maître ; & ce qui pourroit faire soupçonner que ces prédictions du Christ ont été pieusement inventées après coup & insérées par la suite des tems dans le texte de S. Matthieu, de S. Marc & de S. Luc. Cependant rien de plus positif que la façon dont St. Matthieu parle de cette prédiction ; il la suppose si connue du public qu'il assure que les Prêtres & les Pharisiens allerent trouver Pilate & lui dirent : *nous nous souvenons que cet imposteur a dit lorsqu'il étoit encore en vie, qu'après trois jours il ressusciteroit* (4) : Cependant on ne trouve dans aucun des Evangelistes un passage où cette résurrection soit pré-

(2) S. Matthieu chap. XXVI. 32. S. Marc chap. XIV. 28.

(3) S. Jean chap. XX. 9.

(4) S. Matthieu chap. XXVII. 63.

dite d'une façon si publique & si décidée. St. Matthieu lui-même ne rapporte que la réponse de Jésus à ceux qui lui demandoient un signe ; elle consiste , comme on l'a dit ailleurs , à les renvoyer à *Jonas , qui fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine , ainsi , leur dit-il , le fils de l'homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre* (5). Or Jésus étant mort le vendredi à neuf heures ou à midi , & ressuscité le surlendemain de grand matin , ne fut pas comme on l'a déjà remarqué , *trois jours & trois nuits dans le sein de la terre*. D'ailleurs la manière dont Jésus s'énonce dans cette prétendue prédiction rapportée par St. Matthieu , n'est point assez claire , pour que les Prêtres & les Pharisiens pussent conclure de ce propos obscur que Jésus dût mourir & ressusciter , & pour en être si allarmés : à moins que l'on ne prétende que dans cette occasion ces ennemis du Christ reçurent par une révélation particulière le sens de cette prédiction mystérieuse.

S. Jean nous dit que lorsque Jésus fut détaché de la croix par Joseph d'Arimatee , Nicodème pour l'embaumer , apporta *un mélange d'aloës & de myrrhe du poids de cent livres* , & qu'ensuite il prit le corps de Jésus , & l'enveloppa d'un linceul , en le garnissant d'aromates , selon la coutume pratiquée par les Juifs dans leurs cérémonies funéraires , & le mit au tombeau (6). Le voilà donc embaumé , enseveli ,

(5) S. Matthieu chap. XII. 38 , 39 , 40.

(6) S. Jean chap. XIX. 39 , 40.

inhumé. D'un autre côté S. Matthieu, S. Marc & S. Luc nous disent que cette sépulture & cet embaumement s'étoient faits en présence de Marie Magdeleine & de Marie mere de Jésus (7), qui devoient par conséquent sçavoir ce que Nicodème avoit fait ; cependant S. Marc, oubliant bientôt tout cela, nous dit que ces mêmes femmes *acheterent des aromates afin d'embaumer son corps ; & vinrent pour cet effet de grand matin le jour d'après le Sabbath* (8). S. Luc n'a pas plus de mémoire & nous apprend que ces femmes vinrent encore pour embaumer un cadavre, qui suivant S. Jean, avoit déjà reçu *cent livres d'aromates*, & étoit enfermé dans un sépulchre dont l'entrée étoit fermée par une grosse pierre ; il paroît qu'elles en furent embarrassées, autant que les incrédules le sont de ces contradictions & inconséquences de nos Evangelistes (9). Mais ces femmes qui craignoient l'obstacle de la pierre ne craignirent pas l'obstacle de la garde, que S. Matthieu fait placer à l'entrée du tombeau. D'un autre côté, si ces femmes sçavoient que le Christ devoit ressusciter au bout de trois jours, qu'étoit-il besoin de tant embaumer son corps ? à moins qu'on ne suppose que Jésus fit un secret à sa mère & à la tendre Magdeleine d'un événement, que l'on assure qu'il avoit prédit publiquement, & qui étoit parfaitement connu, non seulement de ses Disciples, mais encore

(7) S. Matth. chap. XXVII. 61. S. Marc XV. 47.
S. Luc XXIII. 55.

(8) S. Marc chap. XVI. 1.

(9) S. Luc chap. XXIV. 1.

des Prêtres & des Pharisiens , dont S. Matthieu nous apprend les précautions singulieres.

Selon cet Evangeliste , ces précautions étoient fondées sur la crainte où étoient les Prêtres que les *Disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps , & publier ensuite qu'il étoit ressuscité ; erreur qui , selon eux , seroit plus dangereuse que la première*. Cependant nous voyons des femmes & des Disciples perpétuellement roder autour de ce tombeau ; aller & venir librement ; se présenter pour embaumer par deux fois le même cadavre. Il faut convenir que tout cela passe l'intelligence humaine (10).

Il n'est pas plus aisé de concevoir la conduite & des Gardes placés près du tombeau à la sollicitation des Prêtres , & celle de ces Prêtres eux-mêmes. Selon S. Matthieu , ces Gardes , effrayés de la résurrection du Christ , coururent à Jérusalem pour dire aux Prêtres „ que l'An-
„ ge du Seigneur étoit descendu du ciel , avoit
„ détaché la pierre qui fermoit le tombeau ;
„ qu'à son aspect ils avoient pensé mourir de
„ peur “. Là-dessus les Prêtres , ne doutant aucunement de la vérité du rapport des Gardes , leur enjoignent de publier que les Disciples de Jésus avoient enlevé son corps pendant la nuit & durant leur sommeil ; il leur donnent ensuite de l'argent pour parler sur ce ton , & promettent d'appaîser le Gouverneur s'il vouloit les punir de leur négligence (11).

(10) S. Matthieu chap. XXVII. 62-66.

(11) S. Matthieu chap. XXVIII.

Sur ce récit il est bon d'observer que les Gardes ne disent point avoir vu Jésus ressusciter, ils prétendent simplement avoir vu l'*Ange du Seigneur descendant du Ciel & roulant la pierre qui étoit à l'entrée du tombeau*. Ainsi cette histoire n'annonce qu'une *apparition* & non une *résurrection*. On pourroit l'expliquer d'une façon assez naturelle en disant que pendant la nuit, tandis que les Gardes étoient plongés dans le sommeil, les adhérens de Jésus ont pu à la lueur des flambeaux, venir à force armée ouvrir le tombeau, effrayer les Soldats pris au dépourvu, qui dans le trouble où ils furent, s'imaginèrent avoir vu leur proie enlevée de leurs mains par une force surnaturelle, ce qu'ils affirmèrent pour se justifier.

La chose la plus étrange c'est la conduite des Prêtres qui croient tout bonnement le récit des Gardes, & qui par conséquent ajoutent foi à un miracle assez frappant pour les convaincre eux-mêmes de la puissance de Jésus. Mais loin d'être touchés de ce prodige qu'ils croient, ils donnent de l'argent aux Soldats pour les engager à dire, non la chose comme elle est, mais que les Disciples de Jésus sont venus nuitamment pour enlever le corps de leur Maître. D'un autre côté, les Gardes, qui devoient être plus morts que vifs par la terreur du spectacle dont ils venoient d'être témoins, acceptent néanmoins de l'argent pour débiter un mensonge, dont l'*Ange du Seigneur* pouvoit très-bien les punir. Bien loin de là, pour une somme d'argent nos Soldats consen-

tent à trahir leur conscience. De plus, les Prêtres Juifs, quelque méchant qu'on les suppose, pouvoient-ils être assez fots pour imaginer que des hommes, après avoir été témoins d'un si terrible miracle, dussent être bien fideles à le garder sous silence? Enfin à quoi pouvoit être bon un miracle qui ne devoit faire impression ni sur les Soldats qui l'avoient vu, ni sur les Prêtres qui le crurent sur le rapport de ces Soldats? Si ces Prêtres étoient convaincus de la réalité du miracle n'étoit-il pas naturel qu'ils reconnussent Jésus pour le Messie, & qu'ils le cherchassent pour se mettre à sa suite, & travailler avec lui à délivrer leur pays du joug des idolâtres?

Enfin dans cette occasion l'Ange du Seigneur paroît avoir gâté les affaires du Christ en effrayant tellement les Soldats qu'ils s'enfuirent sans avoir eu le tems de voir ressusciter Jésus, dont la résurrection étoit néanmoins l'objet de tout ce pompeux appareil. Bien loin de là, cet Ange maladroit chasse les Gardes qui devoient être les témoins de cette grande merveille.

Il paroît en général que l'acte de la résurrection de Jésus n'a été vu par personne. Ses Disciples ne l'ont point vu; les Soldats qui gardoient son tombeau, ne l'ont point vu; enfin les Prêtres & les Juifs n'ont tenu ce fait si mémorable que des gens qui n'en avoient rien vu. Ce ne fut qu'après la résurrection que Jésus se fit voir. Mais à qui s'est-il montré? A des Disciples, intéressés à dire qu'il étoit ressuscité; à des femmes, qui au même intérêt joignoient

encore

encore un esprit foible , une imagination ardente , une tête disposée à se former des phan-
tômes & des chimères.

Ces réflexions suffisent déjà pour nous faire juger de toutes les prétendues apparitions de Jésus à la suite de sa résurrection. Encore nos Evangelistes ne sont-ils pas d'accord sur ces apparitions. S. Matthieu nous dit que Jésus se fit voir à *Marie Magdeleine* & à *l'autre Marie* ; tandis que St. Jean ne fait mention que de *Marie Magdeleine* toute seule. S. Matthieu nous dit que Jésus se fit voir aux deux *Maries* dans le chemin , lorsqu'elles retournoient du sépulchre pour rapporter aux Disciples ce qu'elles y avoient vu. S. Jean nous dit que *Marie Magdeleine* , après avoir été au sépulchre , alla porter la nouvelle aux Disciples , & revint ensuite à ce même sépulchre où elle vit Jésus avec des Anges. S. Matthieu dit que les deux *Maries* embrassèrent les pieds de Jésus. S. Jean dit que Jésus défendit à *Magdeleine* de le toucher. S. Matthieu nous apprend que Jésus dit aux *Maries* de dire à ses Disciples *qu'il alloit en Galilée*. S. Jean dit que Jésus ordonna à *Marie* de dire à ses Disciples *qu'il alloit chez son père* , c'est-à-dire , dans le ciel. Cela suffit pour nous montrer à quel point les Evangelistes sont d'accord sur les apparitions de Jésus aux saintes femmes. Ce qu'il y a de plus singulier ; c'est que selon S. *Marque* les Disciples eux-mêmes ne voulurent point ajouter foi à cette apparition de Jésus-Christ à la *Magdeleine* ; selon S. *Luc* ils traitèrent de rêveries tout ce qu'elle leur dit des

Anges. Enfin selon S. Jean la Magdeleine ne crut point d'abord elle-même avoir vu son adorable Amant, qu'elle prit pour un Jardinier. (12).

Nous ne trouvons pas plus de certitude dans l'apparition de Jésus à S. Pierre & à S. Jean. Ces deux Apôtres se rendirent au sépulchre ; mais ils ne virent point leur cher Maître. Selon S. Jean lui-même, il ne vit ni Jésus ni les Anges. D'après S. Luc il paroît que ces Apôtres arriverent après que les Anges furent partis, & d'après S. Jean avant que les Anges fussent arrivés. Nos témoins sont en effet très-peu d'accord sur ces Anges, qui semblent n'avoir été vus que par les bonnes femmes, qu'ils chargerent d'annoncer aux Disciples la résurrection de Jésus. S. Matthieu ne fait mention que d'un seul Ange, que S. Marc appelle *un jeune homme*. S. Jean assure qu'ils étoient deux.

Il est dit que Jésus se montra encore aux deux Disciples d'*Emmaüs*, appelé *Simon & Cléophas* : mais ceux-ci ne le reconnurent pas quoiqu'ils eussent vécu familièrement avec lui. Ils marchent très-longtems en sa compagnie sans se douter qu'il fût leur homme, ce qui est sans doute un manque de mémoire bien étrange. Il est vrai que S. Luc nous dit que *leurs yeux étoient comme fermés*. N'est-il pas bien singulier que Jésus vint se montrer afin de n'être point reconnu ? Cependant ils le reconnurent ensuite, mais

(12) V. S. Matthieu XXVII. S. Jean chap. XX. S. Luc chap. XXIV. 11. S. Marc chap. XVI.

aussitôt craignant apparemment d'être vu de trop près, le phantôme disparut : cependant nos deux Disciples n'eurent rien de plus pressé que d'aller annoncer cette nouvelle à leurs confreres assemblés à Jérusalem, où Jésus arriva tout aussi promptement qu'eux.

S. Matthieu, S. Marc & S. Luc s'accordent à nous dire que lorsque les Disciples furent instruits de la résurrection de Jésus, il le virent pour la première & la dernière fois, mais l'Auteur des Actes des Apôtres, Saint Jean & S. Paul contredisent cette assertion, car il nous parle de plusieurs autres apparitions faites par la suite. S. Matthieu & S. Marc nous apprennent que les Disciples reçurent ordre d'aller rejoindre Jésus *en Galilée*; mais S. Luc & l'Auteur des Actes (c'est-à-dire le même S. Luc) dit que les Disciples eurent ordre de ne point sortir de Jérusalem.

A l'égard de la dernière apparition dont nous venons de parler, S. Matthieu la place *sur une montagne de Galilée*, où Jésus avoit fixé le rendez-vous pour le soir du jour de sa résurrection, tandis que S. Luc nous apprend que cette apparition se fit à Jérusalem, & nous dit qu'immédiatement après il monta au ciel & disparut pour toujours. Cependant l'Auteur des Actes des Apôtres n'est point de cet avis, il prétend (contre lui-même S. Luc) que Jésus demeura encore *quarante jours* avec les Disciples pour les endoctriner.

Il est encore question de deux apparitions de Jésus à ses Apôtres, l'une à laquelle *Thomas* ne

se trouva pas & refusa de croire ceux qui l'assurèrent avoir vu leur Maître ; & l'autre dans laquelle *Thomas* reconnut ce Maître qui lui montra ses playes. Pour rendre l'une de ces apparitions plus merveilleuse , on nous assure que Jésus se trouva au milieu de ses Disciples *tandis que les portes étoient fermées*. Mais cela ne paroîtra pas surprenant à ceux qui sçauront que le Christ après sa résurrection avoit un corps *immatériel* ou *incorporel* , & qui par conséquent pouvoit se faire un passage par les moindres ouvertures. Aussi ses Disciples le prirent-ils pour *un Esprit*. Cependant cet *Esprit* avoit des playes , étoit palpable , & prenoit de la nourriture. Mais peut-être que tout cela n'étoit que fantastique , & ces apparitions de pures illusions des sens. En effet comment les Apôtres pouvoient-ils être assurés de la réalité des choses qu'ils voyoient ? Un Etre qui a le pouvoir de changer le cours de la nature , peut détruire toutes les regles par lesquelles nous jugeons de la certitude. Cela posé , les Apôtres n'ont jamais pu être sûrs d'avoir vu le Christ après sa résurrection.

S. Jean parle de plusieurs apparitions de Jésus à ses Disciples dont il n'est pas fait mention par les autres Evangelistes : d'où l'on voit que son témoignage détruit les leurs , ou que ceux-ci détruisent le sien.

Quant aux apparitions de Jésus dont S. Paul fait mention , il n'en avoit pas été témoin , il ne les sçavoit que par ouï dire ; aussi trouvons-nous qu'il en parle d'une façon très-peu exacte.

Il dit, par exemple, que Jésus se montra *aux douze*, tandis qu'il est évident que par la mort de Judas le Collège Apostolique se trouvoit réduit à onze seulement. On est surpris de voir ces inexactitudes dans un Auteur inspiré ; elles peuvent nous rendre suspect ce qu'il dit encore que l'apparition de Jésus à *cinq cens d'entre les frères* (13). Pour lui, on sçait qu'il n'a jamais vu son Maître que dans une vision. Peut-être en peut-on dire autant des autres Apôtres & Disciples sur les témoignages desquels on fonde la résurrection de Jésus ; ils étoient Juifs, enthousiastes, prophète & par conséquent sujet à rêver, même étant réveillés. Les incrédules trouvent que c'est le jugement le plus favorable que l'on puisse porter des témoins qui nous attestent la résurrection du Sauveur, sur laquelle la Religion Chrétienne est uniquement établie.

Il paroît en effet très-certain, par la nature des témoignages que nous venons d'examiner, que la Providence a singulièrement négligé de donner à un événement aussi mémorable & d'une si grande importance l'autenticité qu'il sembloit exiger en mettant à l'écart la foi, qui ne rend jamais difficile sur les preuves, nul homme ne pourroit croire les faits, même les plus naturels, sur des pièces aussi fautives, sur des preuves aussi foibles, sur des récits aussi contradictoires, sur des témoignages aussi suspects

S 3

(13) Epître aux Galates chap. XX.

que ceux que nous fournissent les Évangélistes sur le fait le plus incroyable & le plus merveilleux que l'on a jamais rapporté. Indépendamment de l'intérêt visible que ces historiens avoient à faire croire la résurrection de leur Maître, & qui devoit nous mettre en garde contre eux, il semblent n'avoir écrit que pour se contredire les uns les autres & pour infirmer réciproquement leurs témoignages. Il faut sans doute des grâces d'en haut pour adopter des relations dans lesquelles on ne voit qu'un tissu d'incohérences, de contradictions, de faits improbables, d'absurdités capables d'ôter toute confiance à l'histoire. Cependant les Chrétiens ne doutent pas un instant de la résurrection, & leur croyance à cet égard est fondée sur un roc : c'est-à-dire, suivant les mécréans, sur des préjugés qu'ils n'ont jamais examinés & auxquels dès l'enfance la plus tendre, les guides spirituels ont prudemment attaché la plus grande importance. On leur apprend à immoler la raison, le jugement, le bon sens sur l'autel de la foi ; après ce sacrifice, il n'est plus difficile de leur faire admettre sans examen les absurdités les plus palpables pour des vérités dont il n'est point permis de douter.

20 C'est en vain que des personnes sensées s'inscrivent en faux contre ces prétendues vérités ; c'est en vain qu'une critique sage s'élève contre des témoignages intéressés & visiblement suggérés par l'enthousiasme, & l'imposture ; c'est en vain que l'humanité se récrie contre les guerres, les massacres & les horreurs sans nombre

que des disputes absurdes sur des dogmes absurdes ont causés sur la terre. On leur ferme la bouche en disant qu'il est écrit : *je détruirai la sagesse des Sages & je rejetterai la science des Sçavans. Que sont devenus les Sages ? Que sont devenus les Docteurs de la Loi ? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la sagesse de ce monde en leur faisant prêcher la folie de l'Évangile (14) ?* C'est par de pareilles déclamations contre la sagesse & la raison que des fanatiques & des fourbes sont parvenu à bannir le bon sens de la terre, & à se façonner des esclaves, qui se font un mérite de *soumettre la raison à la foi*, c'est-à-dire, d'éteindre un flambeau sacré, qui nous guideroit sûrement, pour nous égarer dans les ténèbres que nos guides intéressés ont sçu répandre sur les esprits. Dégrader la raison, c'est outrager le Dieu qu'on en suppose l'Auteur, c'est outrager l'homme que l'on réduit à l'état des bêtes.

Ces réflexions suffisent pour nous faire sentir le degré de croyance que mérite le dogme de la résurrection de Jésus-Christ ; il ne nous est attesté que par des hommes dont la subsistance dépendoit de cet absurde Roman, & comme *l'iniquité se dément sans cesse elle-même*, ces témoins menteurs n'ont pu s'accorder entr'eux dans leur dépositions. On nous dit que Jésus avoit prédit en public sa propre résurrection. Il falloit donc ressusciter en public ; il

S 4

(14) I. Epître aux Corinth, chap. I. vers. 10, & suiv.

falloit se montrer, non en secret à ses Disciples dont le témoignage ne pouvoit être que suspect, mais ouvertement à des Prêtres, à des Pharisiens, à des Docteurs; à des personnes éclairés, surtout après leur avoir fait entendre que c'étoit là le seul signe qui leur seroit donné. N'étoit-ce pas reconnoître la fausseté de sa mission que de refuser le signe par lequel le Christ avoit solennellement promis de prouver la vérité de cette mission? Etoit-il raisonnable d'exiger des Juifs qu'ils crussent, sur la parole de ses Disciples, un fait dont il eût pu les convaincre par leur propres yeux? Enfin comment est-il possible pour les personnes raisonnables de ce siècle de croire au bout de dix-huit cens ans sur les témoignages discordant de quatre Evangelistes intéressés, fanatiques ou menteurs, un fait qu'ils n'ont pu faire croire de leur tems qu'à un petit nombre d'imbéciles, incapables de raisonner, avides du merveilleux, trop bornés pour éviter les pièges qu'on tendoit à leur simplicité. Un Gouverneur Romain, un Tétrarque, un Grand-Prêtre Juif convertis par l'apparition de Jésus-Christ eussent fait plus d'impression sur un homme de bon sens que cent apparitions faites en secret à ses Disciples choisis. Le Sanhédrin de Jérusalem converti à la foi eût été d'un plus grand poids pour nous que toute cette canaille obscure à qui les Apôtres parvinrent à faire croire leurs merveilles improbables; & à persuader qu'ils avoient vu le Christ vivant après sa mort.

Si les apparitions de Jésus à ses Apôtres n'é-

toient pas visiblement des fables inventées par la fourberie ou adoptées par l'enthousiasme & l'ignorance : on ne pourroit deviner le motif de ces visites clandestines. En effet devenu impassible, rétabli dans sa toute-puissance divine, qu'avoit-il encore à craindre des Juifs ? Pouvoit-il appréhender d'être mis à mort de nouveau ? En se montrant n'avoit-il pas le droit de se flatter de les convertir plus sûrement qu'il n'avoit fait par toutes ses prédications & ses autres miracles ?

Mais, nous dira-t-on, les Juifs par leur résistance avoient mérité d'être rejettés. Les vues de la Providence étoient changées. Dieu ne vouloit plus que les Juifs fussent convertis. Ces réponses sont autant d'outrages pour la Divinité. 1°. Comment est-il possible que les hommes résistent à Dieu ? N'est-ce pas nier la toute puissance divine que de prétendre que l'homme peut s'opposer à ses volontés ? L'homme est libre ; direz-vous : mais un Dieu, qui sçavoit tout, ne devoit-il pas prévoir que les Juifs abuseroient de leur liberté pour résister à ses volontés ? Dans ce cas pourquoi leur envoyer son fils ? Pourquoi lui faire souffrir en pure perte un supplice infamant & cruel ? Pourquoi ne le point envoyer tout d'un coup à des sujets disposés à l'entendre & à lui rendre leurs hommages ? Enfin prétendre que les vues de la Providence étoient changées, n'est-ce pas attaquer l'immutabilité divine ? à moins que l'on ne voulût dire que la Divinité avoit de toute éternité résolu de changer, ce qui néanmoins

ne mettroit pas à couvert cette immortalité. Ainsi sous quelque point de vue que l'on envisage les choses, il demeurera constant que la résurrection du Christ, loin d'être fondée sur des preuves solides, sur des témoignages irrécusables, sur des autorités respectables, n'est visiblement établie que sur le mensonge & la fourberie, que l'on voit percer à chaque page des récits discordans de ceux qui ont prétendu l'attester.

. Après avoir fait revivre leur héros & l'avoir montré, on ne sçait combien de fois, à ses Disciples affidés, il fallut pourtant à la fin le faire disparaître tout-à-fait, c'est-à-dire, le renvoyer dans le Ciel pour conclure le Roman. Mais nos Romanciers ne sont pas plus d'accord sur cette disparition que sur les autres choses. Ils ne s'accordent ni sur le tems ni sur le lieu où Jésus monta au Ciel. S. Marc & Saint Luc nous apprennent que le Christ, après s'être montré aux onze Apôtres, tandis qu'ils étoient à table, & leur avoir parlé, monta au Ciel. S. Luc ajoute néanmoins qu'il les conduisit hors de Jérusalem jusqu'à *Béthanie*, que là ils éleva ses mains, les bénit, & fut ensuite transporté dans le Ciel. S. Marc contredit ici S. Luc, & fait monter Jésus au Ciel en Galilée; & comme s'il eût vu ce qui se passoit là-haut il le place à la droite de Dieu, qui dans cette occasion lui céda la place d'honneur (15). S. Matthieu &

(15) La fable de l'ascension du Christ est visiblement empruntée de celle de l'ascension de *Romulus* & de *Jules César*; que Lactance néanmoins trouve très-ridicules. V. LACTANT. INSTITUT. DIVIN. LIB. I. CAP. 15.

S. Jean ne parlent point de cette ascension. Si l'on s'en rapportoit à eux l'on pourroit même présumer que Jésus est encore sur la terre, car suivant le premier de ces Evangelistes ses dernières paroles à ses Disciples leur font entendre qu'il restera avec eux jusqu'à la fin des siècles. Pour fixer nos idées la-dessus, S. Luc nous dit, comme on a vu, que Jésus monta au ciel le soir même du jour de sa résurrection. Mais le même S. Luë, que l'on suppose être l'Auteur des *Actes des Apôtres*, nous dit que Jésus demeura quarante jours après sa résurrection avec ses chers Disciples. La foi seule peut nous tirer de tous ces embarras. S. Jean ne prononce rien là-dessus, il nous laisse dans l'incertitude sur le tems que Jésus passa sur la terre à la suite de sa résurrection. Quelques incrédules, à la vue du stile romanesque qu'on voit régner dans l'Evangile de cet Apôtre, on cru, par la manière dont il fini son histoire, qu'il avoit voulu donner un libre cours aux fables que par la suite on voudroit débiter sur Jésus-Christ. En effet il termine sa narration par ces mots : *Jésus a fait entendre beaucoup d'autres choses ; & si on les rapportoit toutes, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres que l'on en écriroit.* C'est par cette hyperbole que l'Apôtre bien aimé finit le Roman Platonique qu'il a fait de son Maître (16).

(16) Nous avons donné assez d'exemples des fables contenues dans les différens Evangiles, publiés & adoptés par les diverses sectes du Christianisme, ces fables nous prouve & la fourberie impudente des faussaires qui com-

 CHAPITRE XVII.

Réflexions générales sur la vie du Christ. Prédication des Apôtres. Conversion de S. Paul. Etablissement du Christianisme. Persécution qu'il essuye. Des causes de ses progrès.

LA lecture seule de la vie de Jésus, telle que nous venons de la présenter d'après les monumens que les Chrétiens respectent comme inspiré, devroit suffire pour détromper toutes les personnes qui pensent. Mais c'est le propre de la superstition d'empêcher de penser: elle engourdit l'ame, elle la rend inquiète, elle trouble la raison, elle anéantit le jugement, elle

posoient ces Romans, & l'étonnante stupidité des différens Sectaires à qui on les faisoit croire. Il est encore bon d'observer que les *Actes des Apôtres*, composés par S. Luc, ne nous parle avec quelque détail que de S. Paul son maître, & ne nous apprennent presque rien des succès ni du sort de ses confreres. Cependant d'autres Romanciers y ont dignement suppléé. Un certain *Abdias*, entre autres, nous a transmis en neuf Livres l'*histoire Apostolique*, mais remplie de tant de fables, de prodiges & d'absurdités, que l'Eglise elle-même s'est cru obligée de les rejeter, dans un tems où ses enfans n'avoient plus la simplicité des premiers siècles. Cependant des siècles d'ignorances ayant fait renaître cette antique crédulité, il s'est trouvé des imbécilles ou des fourbes, qui ont pieusement fait revivre les fables & les traditions des anciens romanciers, ce sont les seuls mémoires que l'on ait sur les Apôtres. On en trouvera des échantillons à la fin du Tome I. du *Codex Apocryph. N. T.*

parvient à faire douter des vérités les plus sensibles, elle fait un mérite à ses esclaves de ne rien examiner, & de s'en rapporter aveuglément à la parole de ceux qui les dominent. Il est donc à propos de remettre encore sous les yeux quelques réflexions à ceux des lecteurs qui n'auroient pas le courage de tirer de l'examen que nous venons de faire les conséquences que l'on voit se présenter naturellement, & de les aider ainsi à se former des idées raisonnables du Christ qu'ils adorent, de ses Disciples qu'ils révèrent, des livres qu'ils sont accoutumés à regarder comme sacrés.

L'examen que nous avons fait de la naissance de Jésus a dû nous la rendre très-suspecte. Nous avons trouvé le Saint-Esprit en défaut sur cet article important de la vie de notre héros; il inspire deux généalogies très-différentes à deux Evangelistes. Malgré une bévue si frappante, malgré la parenté de la Vierge Marie avec Elizabeth femme du Prêtre Zacharie, nous ne chicanerons point là-dessus. Nous accorderons qu'il a pu se faire que Marie fût vraiment de la race de David, bien des exemples nous prouvent que les rejettons de races plus illustres encore sont tombés dans la misère. En partant donc de cette supposition, soit que Marie, femme intacte de Joseph, se fût livrée de plein gré à l'Ange, soit que simple ou dévote elle eût été trompée par cet Ange, ou plutôt par un Amant, Soldat ou Prêtre, qui joua le rôle d'un Ange, il y a tout lieu de croire qu'elle apprit à son fils par la suite la descendance de David, & peut-être les cir-

constances merveilleuses qui pouvoient en justifiant la mere allumer l'enthousiasme de l'enfant. Ainsi Jésus put de très-bonne heure être vraiment persuadé & de la noblesse de sa race, & du merveilleux dont la naissance avoit été accompagnée. Ces idées ont pu enflammer son ambition par la suite, & peu à peu lui faire croire qu'il étoit vraiment destiné à jouer un grand rôle dans son pays. Préoccupé de ces notions sublimes il acheva de s'y confirmer & de s'enivrer de plus en plus par la lecture des prophéties obscures, & par l'étude des traditions répandues dans son pays. Il est donc très-possible que notre aventurier soit parvenu à se croire réellement appelé par la Divinité, & désigné par les Prophètes pour être le Réformateur, le Chef, le Messie d'Israël. En un mot il fut un visionnaire, & trouva des gens assez simples pour donner dans ses rêveries.

Une autre cause put encore contribuer à échauffer le cerveau de notre Missionnaire. En effet quelques Sçavans, avec beaucoup de vraisemblance, ont soupçonné Jésus d'avoir puisé sa morale & sa science, chez une espece de Moines ou Cénobites Juifs, appelés *Thérapeutes* ou *Esséniens*. Il est certain que l'on trouve une conformité frappante entre ce que Philon nous dit de ces pieux Enthousiastes, & les préceptes sublimes de notre Héros. Les *Thérapeutes* quitoient pere, mere, femmes, enfans & bien pour vaquer à la contemplation. Ils expliquoient l'Écriture d'une façon toute allégorique. Ils s'abstenoient de tout serment. Ils vivoient en com-

mun. Ils souffroient avec constance les maux de la vie & mouroient avec joie (1).

De tout cela l'on pourroit conclure ou que le Christ avoit été Thérapeute avant de prêcher, ou du moins qu'il avoit emprunté leur Doctrine.

Quoi qu'il en soit, au milieu d'une nation ignorante & superstitieuse, perpétuellement répûe d'oracles & de promesses pompeuses; misérable pour lors & mécontente du joug des Romains; continuellement flattée de l'attente d'un libérateur qui la remettroit en honneur; notre Enthousiaste trouva sans peine des auditeurs & peu à peu des adhérens. Les hommes sont naturellement disposés à écouter & à croire ceux qui leur font espérer la fin de leur miseres. Les malheurs rendent l'homme craintif, crédule, & le ramenant à la superstition. Un fanatique a toujours des conquêtes à faire chez un peu-

(1) Voyez *Philon de la vie contemplative*. Les premiers Peres de l'Eglise, frappés de la conformité qui se trouve entre les mœurs que Philon attribue aux *Thérapeutes* & celles des premiers Chrétiens, n'ont pas douté que ce ne fussent ceux-ci que ce sçavant Juif avoit voulu désigner sous le nom de *Thérapeutes* ou d'*Esséniens* contemplatifs. Il est certain que du tems de l'historien Joseph on comptoit trois sectes en Judée, les *Pharisiens*, les *Saducéens* & les *Esséniens* ou *Esséens*. Depuis cet Ecrivain il n'est plus fait mention nulle part de ces derniers; d'où quelques Sçavants ont conclu que ces *Esséniens* ou *Thérapeutes* furent depuis confondus & incorporés avec les premiers Chrétiens, qui, comme tout le prouve, menoient un genre de vie parfaitement semblable au leur. V. *Le Clerc Biblioth. universelle. Tome IV. p. 525. & suiv. & Bernard Nouvelles de la Républ. des Lettres, Tom. XXXV. pag. 502*

ple misérable. Il n'est donc point merveilleux que Jésus se soit très-prompement fait des partisans, sur-tout dans une populace qu'il est en tout pays très-facile de séduire.

Notre héros connoissoit le foible de ses concitoyens ; il leur falloit des prodiges, il en fit à leurs yeux. Des stupides, totalement étrangers aux sciences naturelles, à la Médecine, aux ressources de l'artifice, prirent aisément pour des miracles des opérations très-simples, & attribuerent au doigt de Dieu des effets qui pouvoient être dus aux connoissances que Jésus avoit acquises durant le long intervalle dont sa Mission fut précédée. Rien de plus commun dans le monde que la combinaison de l'enthousiasme & de la fourberie ; les dévots les plus sincères se permettent souvent des fraudes qu'ils appellent *pieuses*, quand il s'agit de faire réussir ce qu'il croyent *l'œuvre de Dieu*, ou de faire prospérer la Religion. Des exemples très-récens suffisoient pour nous convaincre que l'alliage de la piété & de la fourberie n'est nullement incompatible. L'on a vu tout Paris courir pour voir des miracles, des guérisons, des *convulsions*, & pour entendre des prédictions qui étoient visiblement des fraudes imaginées par de bonnes ames, dans la vue d'étayer leur parti, qu'elles qualifioient de la cause de Dieu. Il n'est gueres de zélés dévots qui ne croyent le crime même permis quand il s'agit des intérêts de la Religion. Dans la Religion, comme au jeu, *l'on commence par être dupe, & l'on finit par être fripon.*

Ainsi

Ainsi en considérant attentivement les choses , en pesant les circonstances de la vie de Jésus-Christ ; nous demeurerons persuadés que cet homme a pu être un fanatique , qui se crut réellement inspiré , favorisé du ciel ; envoyé à sa nation , en un mot un *Messie* ; & que pour appuyer sa mission divine il ne fit point de difficulté d'employer les fraudes les plus propres à réussir auprès d'un peuple , à qui il falloit absolument des miracles , & que sans des miracles les plus forts raisonnemens , les harangues les plus éloqu岸tes , les préceptes les plus sages , les conseils les plus sensés , les principes les plus vrais n'auroient jamais pu convaincre. En un mot un mélange assez constant d'enthousiasme & de fourberie paroît constituer le caractère de Jésus ; c'est celui de presque tous les Avanturiers spirituels qui s'érigent en *Réformateurs* , ou qui se font Chef de Secte.

En effet nous le voyons toujours durant toute sa mission prêcher le royaume de son Pere & appuyer sa prédication par des prodiges. Il ne parle dans les commencemens que d'une façon très-réservée de sa qualité de Messie , de fils de Dieu , de fils de David. Il a la prudence de ne se point donner lui-même pour tel ; mais il permet que ce secret se décèle par la bouche du Diable , à qui il a communément grand soin d'imposer silence lorsqu'il a parlé d'une façon assez intelligible pour avoir fait impression sur les spectateurs. Ainsi à l'aide de ses possédés , de ses énergumènes ou de ses *convulsionnaires* , il se fait rendre des témoignages , qui dans sa

propre bouche eussent été trop suspects & l'auroient pu rendre odieux.

Notre Opérateur habile eut encore soin de toujours choisir son terrain pour faire ses miracles ; il refusa constamment d'opérer ses prodiges devant des personnes qu'il supposoit disposées à les critiquer. S'il en fit quelquefois dans les Synagogues & en présence de quelques Docteurs, ce fut, selon les apparences, dans la certitude que la populace moins difficile & qui croyoit à ses merveilles, prendroit son parti & le défendrait contre les mauvais desseins des spectateurs plus clairvoyans (2).

Les Apôtres de Jésus paroissent avoir été des hommes de la trempe de leur Maître, c'est-à-dire, ou des enthousiastes crédules & séduits, ou des fourbes adroits, ou souvent l'un & l'autre à la fois. Il y a tout lieu de croire que le Christ, qui se connoissoit en hommes, n'admit dans sa confiance la plus intime que ceux dans lesquels il remarqua la crédulité la plus soumise ou la plus grande adresse. Dans les

(2) C'est ainsi que l'on a vu il y a quelques années dans Paris, sur le tombeau du Diacre Paris, s'opérer des miracles en présence de personnes très-sensées, qui n'osoient ni les critiquer ni les contredire, dans la crainte d'être maltraitées par une populace obstinée à voir des prodiges, & que des imposteurs n'auroient pas manqué d'exciter contre ceux qui auroient prétendu ne voir que des fourberies. L'Auteur de cet Ouvrage pensa se faire des affaires très-sérieuses avec le peuple dans le cimetière de S. Médard pour avoir eu la témérité de rire en voyant les cabrioles de l'Abbé Beccherand.

occasions importantes, comme dans le miracle de la multiplication des pains, dans la *Transfiguration* &c. nous voyons qu'il se sert toujours du ministère de *Pierre*, de *Jacques* & de *Jean*.

Il est aisé de comprendre que ses Disciples & ses adhérens lui furent très-attachés, soit par les liens de l'intérêt, soit par ceux de la crédulité. Les plus rusés sentirent que leur fortune ne pouvoient què s'améliorer sous la conduite d'un homme qui sçavoit en imposer au vulgaire & les faire vivre aux dépens des dévots charitables. Des pécheurs, obligés ci-devant de subsister par un travail pénible & souvent inutile, comprirent qu'il étoit plus avantageux de s'attacher à un Missionnaire qui sans peine les faisoit vivre assez commodément. Les plus crédules s'attendirent toujours à faire une fortune brillante & à remplir des postes éminens dans le nouveau Royaume que leur chef avoit dessein de fonder.

Les espérances & le bien-être des uns & des autres se dissipèrent à la mort de Jésus. Les plus pusillanimes perdirent entièrement courage, mais les plus habiles & les plus fins ne se crurent point obligés de quitter la partie. Ils imaginèrent donc, comme on a vu, la fable de la *résurrection*, à l'aide de laquelle & l'honneur de leur Maître & leur propre fortune furent mis en sûreté. Au reste, il paroît évident que ces Apôtres n'ont jamais cru sincèrement que leur Maître fût un Dieu. Les Actes nous prouvent invinciblement le contraire. Le même Simon-Pierre qui avoit reconnu Jésus pour le

fil du Dieu vivant, déclare dans sa première prédication qu'il est un homme. *Vous sçavez, dit-il, que Jésus de Nazareth a été UN HOMME que Dieu a rendu célèbre parmi vous. . . . Cependant vous l'avez crucifié, . . . mais Dieu l'a ressuscité &c.* Ce passage prouve très-clairement que ce chef des Apôtres n'osoit pas encore hasarder, ou ignoroit totalement la Doctrine de la Divinité de Jésus, qui fut depuis inventée par l'intérêt du Clergé, & adoptée par la sottise des Chrétiens, dont la crédulité ne fut jamais effrayée des plus grandes absurdités; l'intérêt & la sottise ont perpétué cette doctrine jusqu'à nous. A force de répéter les mêmes choses pendant longtems aux hommes, on parvient à leur faire croire les fables les plus ridicules; la Religion des Enfans n'est jamais que l'effet de la sottise des Peres (3).

Cependant il paroît que les Apôtres de Jésus privés des conseils de leur Maître, ne seroient jamais parvenus à faire adopter leur doctrine s'ils n'eussent eu depuis sa mort de puissans renforts, & ne se fussent prudemment associé des hommes plus adroits qu'eux & plus propres aux affaires. Ils délibérèrent ensemble sur leurs intérêts communs; ce fut alors que le *Saint-Esprit* descendit sur eux, c'est-à-dire, qu'ils aviserent aux moyens de subsister; de gagner des profélytes & grossir le nombre de leurs adhérens, afin de se garantir des entreprises des Prêtres

(3) Voyez les *Actes des Apôtres*. chap. II. vers. 22. 25. & voyez la seconde des Notes suivantes,

& des Grands de la nation, à qui la nouvelle secte ne pouvoit que déplaire. En effet ceux-ci, peu contens d'avoir fait mourir Jésus, eurent encore l'imprudence de persécuter ses adhérens; ils engagèrent Hérode à faire périr *Jacques* frere du Christ; enfin ils firent lapider *Etienne*, qui avoit eu le malheur de tomber entre leurs mains. Ces Prêtres & ces Docteurs ne virent pas que la persécution est le moyen le plus sûr d'étendre le fanatisme de plus en plus; & qu'on donne toujours de l'importance au parti que l'on persécute.

Cet esprit persécuteur, inhérent au Clergé, ne sert donc qu'à faire de nouveaux partisans à la secte persécutée. Les mauvais traitemens, les emprisonnemens, les supplices rendent toujours les sectaires plus opiniâtres, & en font des objets intéressans pour ceux qui les voient souffrir. Les tourmens font que l'on prend pitié de celui qui les endure. Tout fanatique que l'on punit est assuré de trouver des amis crédules qui le secourent, parce qu'on se persuade que c'est pour la Religion qu'il est persécuté.

La persécution des Prêtres fit encore sentir aux nouveaux sectaires qu'il étoit très-important pour eux de s'unir d'intérêts: il comprirent qu'il falloit éviter les querelles & tout ce qui pouvoit causer de la division; en un mot ils vécutent dans la concorde & la paix.

Les Apôtres, devenus les Chefs de la secte, ne négligèrent pas leurs propres intérêts. Un des premiers moyens que le Saint-Esprit leur inspira fut de profiter de la ferveur des ames

dévotes pour les engager à mettre tous leurs biens en commun. Les Apôtres furent les dépositaires de ces biens ; ils eurent sous leurs ordres des ministres ou serviteurs connus sous le nom de *Diacres*, chargés de la distribution des aumônes. Il y a tout lieu de croire que ces grands Saints ne s'oublioient point eux-mêmes dans ces distributions. Il paroît encore que la loi de mettre ses biens en commun s'observoit à la rigueur. En effet nous voyons dans les Actes des Apôtres *Ananie & Saphire* frappés de mort, à la priere de S. Pierre, pour avoir eu la témérité de retenir une portion de leur propre bien : conduite qui paroîtroit aussi injuste que barbare dans toute autre personne qu'un Apôtre de Jésus-Christ.

Cependant il faut convenir que la loi qui obligeoit les riches à mettre leur bien en commun étoit très-importante, non seulement pour les Apôtres, mais encore pour grossir la secte & lui attirer des partisans. Les pauvres durent sans doute être fort empressés à s'enrôler dans un parti, où les riches s'engageoient à *mettre la nappe* pour les indigens. D'où l'on voit que cette institution pouvoit, sans miracle, fortifier la foi, & augmenter journellement le nombre des fideles.

De toutes les recrues que fit la secte naissante, il n'y en eut point de plus importante pour elle que celle de *Saül*, depuis connu sous le nom de *S. Paul*. Les actions & les écrits qu'on lui attribue nous le montrent comme un homme ambitieux, actif, intrépide, opiniâtre, suscep-

tibles d'enthousiasme & capable d'en inspirer aux autres. Occupés d'abord du métier de faiseur de tentes, il paroît qu'il s'attacha depuis au service de *Gamaliel*, Docteur de la Loi, & qu'il rendit des services aux Prêtres dans les persécutions qu'il firent éprouver aux premiers Chrétiens. Cependant il y a lieu de croire que les Apôtres sentant l'utilité dont un homme du caractère de Saul pouvoit être au parti, profitèrent de quelque mécontentement qu'il avoit eu, pour l'attirer dans leur secte; il y consentit, comprenant très-bien qu'à l'aide de ses talens, supérieurs à ceux de ses confreres, il pourroit aisément venir à bout de se mettre à la tête d'un parti, auquel il sçavoit les moyens de se rendre nécessaire. Il prétendit donc que sa conversion étoit l'effet d'un miracle, & que Dieu lui-même l'avoit appelé. En conséquence il se fit baptiser à Damas, vint se joindre aux Apôtres à Jérusalem, se fit agréger à leur Collège, & bientôt leur fit connoître ses talens (4). Il se mit à prêcher le Christ & sa résurrection, & à travailler pour lui gagner des ames. Son zèle véhément ne tarda pas à lui susciter des affaires avec les Prêtres, indignés de la conduite de ce transfuge; mais ses persécutions le ren-

T 4

(4) Voyez les *Actes des Apôtres chap. IX.* L'Auteur a composé un ouvrage sous le titre d'*Essai de Critique sur la Vie & les Ecrits de S. Paul*, qui peut être regardé comme un complément de celui-ci. On y trouve l'esprit & le caractère de l'*Apôtre des Gentils*.

dirent plus cher à son parti ; dont il devint dès-lors l'ame & le grand mobile.

Souvent maltraité & rebuté par les Juifs , ils comprit qu'il seroit peut-être utile de ne point s'en tenir à eux seuls , mais qu'il pouvoit encore y avoir des conquêtes à faire parmi les idolâtres. Il sçavoit sans doute très-bien que le peuple se ressemble assez dans toutes les superstitions , qu'il est par tout également curieux de merveilles , susceptible de fanatisme , amoureux de nouveautés , & facile à tromper. En conséquence , tantôt Paul prêchoit les Juifs , tantôt à leur refus il s'adressoit aux Gentils , parmi lesquels il ne laissa pas de faire des recrues considérables.

Jésus , né dans le sein du Judaïsme , & qui connoissoit très-bien l'attachement de ses concitoyens pour la loi de Moÿse , avoit toujours hautement déclaré qu'il venoit *l'accomplir* , & non pas *la détruire*. Ses premiers Apôtres étoient , comme lui , des Juifs , & se montrèrent souvent très-attachés aux rites de leur Religion. Ceux-ci trouverent mauvais que Paul leur confrere ne soumit pas les prosélites qu'il faisoit chez les Gentils aux pratiques Judaïques. Rempli de vues plus vastes que les autres Apôtres , il n'avoit point voulu rebuter ces nouveaux Convertis par des usages incommodes , tels que celui de la *circoncision* & l'abstinence de certaines viandes. Pour mieux parvenir à ses fins il crut devoir négliger ces usages ; qu'il traitoit de bagatelles , tandis que ses confreres les re-

regardoient comme très-essentiels (5). Paul se rendit auprès d'eux pour leur faire entendre raison ; ce fut dans cette occasion qu'il résista à S. Pierre , qui ne vouloit pas qu'on mollît sur des articles importans à ses yeux.

Cette altercation produisit un vrai schisme. Paul laissa ses confreres prêcher l'Évangile Ju-

(5) Les premiers profélytes que les Apôtres firent parmi les Juifs , comme on a dit ailleurs , s'appellerent *Nazaréens* ou *Ebionites* ; ceux-ci crurent en Jésus , sans pour cela renoncer à la loi de Moïse ; en conséquence ils regardoient S. Paul comme un *hérétique* ou comme un *Apostat*. Ce fait , attesté par Origène , Eusèbe , & S. Epiphane ; est important pour se faire une idée précise du Christianisme primitif que l'on voit partagé en deux sectes presque aussitôt que S. Paul y fut entré. En effet ce nouvel Apôtre ne tarda pas à se séparer de ses confreres , à prêcher une doctrine différente de la leur , à sapper ouvertement le Judaïsme que S. Pierre , S. Jacques & tous les autres chefs de l'Église persistoient à respecter. Mais comme S. Paul eut du succès chez les Gentils , son parti l'emporta : le Judaïsme fut entièrement proscrit , le Christianisme devint une Religion toute nouvelle dont le Judaïsme n'avoit été que la figure. Ainsi S. Paul changea totalement le système religieux de Jésus-Christ , qui ne s'étoit proposé que de réformer le Judaïsme , qui avoit fait profession de la Loi de Moïse , qui avoit déclaré être venu *pour l'accomplir , & non pour l'abolir*. Les principaux Apôtres suivirent la conduite de leur Maître & se montrèrent fort attaché à la Loi & aux usages de leurs Peres : S. Paul nonobstant leurs protestations , prit une route différente , il montra du mépris ou de l'indifférence pour les Ordonnances légales , auxquelles nous trouvons pourtant que par politique il se soumit quelquefois lui-même. C'est ainsi que nous voyons qu'il circoncit Timothée , & qu'il fit des cérémonies Juive dans le temple de Jérusalem,

daïque ou de la *Circoncision*, tandis qu'il prêchoit le sien dans l'Asie-mineure & dans la Grece, tantôt aux Juifs Hellénistes qu'il y trouvoit établis, tantôt aux idolâtres Grecs dont il sçavoit la langue, ignorée des autres Apôtres. Sa mission eut des succès qui surpasserent de beaucoup tous ceux de ses confreres, ils allerent si loin que l'on peut à juste titre regarder Paul comme le vrai fondateur de la Religion Chrétienne, telle qu'elle est aujourd'hui.

En effet, si l'on s'en rapporte aux Actes des Apôtres, nous voyons dans ce nouveau

Peu content de décrier la Loi de Moïse, S. Paul, de son propre aveu, prêchoit un Evangile à lui, il dit positivement dans son Epître aux Galates ch. I. vers. 11. *Et suiv. que l'Evangile qu'il prêche n'est point des hommes, qu'il l'a reçu comme une révélation particulière de J. C.* Il parle encore de ses démêlés avec les autres chefs de la secte, sur lesquels son Disciple S. Luc passe très-légerement dans les Actes, qui sont bien plus les Actes de Paul que les Actes des Apôtres. Il paroît évident qu'il se brouilla avec ses confreres, partisans de la Circoncision & fondateurs des Nazaréens ou Ebionites, c'est-à-dire, des Juifs réformés & convertis à Jésus. Ceux-ci avoient un Evangile peu conforme à celui de Paul; il combinoient la loi du Christ avec celle de Moïse. Bien plus, S. Irénée, S. Justin, S. Epiphane, Eusèbe, Théodore, S. Augustin s'accordent à nous dire que ces Ebionites, ou Juifs convertis, regardoient Jésus comme un pur homme fils de Joseph & de Marie, à qui l'on ne donnoit le nom de fils de Dieu, qu'à cause de ses vertus. Cela posé, il paroîtroit que c'est S. Paul qui a défié Jésus & aboli le Judaïsme; les Paulites devenus les plus forts, l'emporterent sur les Ebionites ou Disciples des Apôtres, & les traiterent d'hérétiques; d'où l'on voit que c'est la Religion de S. Paul, & non celle de J. C. qui subsiste aujourd'hui parmi nous.

Prédicateur une activité, une chaleur, une véhémence, enfin un enthousiasme très-propre à se communiquer. Les Missionnaires qu'il forma répandirent sa Doctrine au loin. L'Évangile de l'Apôtre des Gentils prévalut sur l'Évangile des Apôtres Judaïzans ; en peu de tems il y eut un grand nombre de Chrétiens dans toutes les Provinces de l'Empire Romain.

Les principes de la nouvelle secte avoient sans doute des attraits pour des peuples misérables, écrasés par des Tyrans & des Oppresseurs de toutes espece. Ses maximes, qui tendoient à introduire l'égalité & la communauté des biens eurent dequoi séduire des malheureux méprisés ; ses promesses flatterent des misérables fanatiques, à qui l'on annonçoit d'ailleurs la fin d'un monde pervers, la venue prochaine de Jésus, un royaume où régneroit l'abondance & le bonheur. Pour y être admis on exigeoit simplement de ces prosélytes *de croire en Jésus-Christ & de se faire baptiser*. Quant aux maximes austères de la Secte Chrétienne, elles n'étoient point de nature à révolter des misérables, accoutumés par état à souffrir & à manquer des commodités de la vie. Ses dogmes, en petit nombre dans l'origine, furent aisément adoptés par des hommes ignorans, avides de merveilles, & que leur mythologie propre dispoit assez à recevoir les fables des Chrétiens (6). D'ailleurs les prédicateurs opéroient des

(6) Toutes les superstitions ont des ressemblances & des affinités entre elles. Les Payens trouvoient dans leur Religion des rapports assez marqués avec le Christianisme.

miracles, qui ne leur permettoient pas de douter de ceux qu'on leur disoit avoir été fait par le Christ.

Pour cet effet il y a lieu de présumer que différens Missionnaires eurent soin de composer à l'envi les uns des autres des romans ou histoires de Jésus, dans lesquels il ne manquèrent pas de rapporter un grand nombre de prodiges, propre à faire respecter le héros pour lequel on avoit intérêt d'exciter la vénération des fideles. C'est ainsi que ce sont formés, suivant les apparences, les différens recueils connus sous le nom d'*Evangelies*, dans lesquels, à côté de faits très-simples & qui peuvent être réellement arrivés, nous trouvons un grand nombre de récits qui ne peuvent paroître croya-

Ils avoient des Sibylles, des oracles, des prédictions; Leur mythologie leur monroit des Dieux detronés & remplacés les uns par les autres. Ils y voyoient des Dieu persécutés, exilés, mis à mort; un *Osiris* tué par *Typhon*, & ressuscité; un *Appollon* chassé du ciel; un *Adonis*, &c. Nous trouvons sur-tout beaucoup de points de conformité entre *Esculape* & Jésus-Christ. Le Dieu Payen étoit fils d'*Apollon* & de la pucelle *Boebias*; il fit, comme Jésus, un grand nombre de cures miraculeuses. Il fut puni & foudroyé par Jupiter pour avoir ressuscité des morts & les avoir ramenés à une meilleure vie. Après sa mort il alla rejoindre le Dieu son Pere.

Les Peres de l'Eglise eux-mêmes ont trouvé ces conformités frappantes entre Jésus & *Prométhée*; celui-ci est nommé la *sagesse du Pere*; il fut puni par Jupiter pour avoir sauvé le genre humain, qui alloit être précipité dans le Tartare. Suidas dit que l'on donnoit à *Prométhée* un surnom qui signifie *celui qui est mort pour le peuple*. Il fut crucifié sur le Caucase, & Tertulien parle des *croix* qui s'y trou-

bles qu'à des enthousiastes ou a des fots. Ces histoires composées par différentes mains, sur des traditions peu uniformes, par des Auteurs de caracteres fort différens, n'ont point eu beaucoup d'harmonie : de là les défauts de conformité dans les récits de nos Evangelistes que l'on a fait souvent remarquer dans le courant de cet Ouvrage. Il y eut, comme on l'a dit ailleurs, un très-grand nombre d'Evangelistes dans les premiers siècles de l'Eglise, parmi lesquels le Concile de Nicée en choisit quatre auxquels ils donna la sanction divine.

Nous ne déciderons pas si ces Evangelistes sont réellement des Auteurs à qui on^{les} attribue : l'opinion qui leur en fait l'honneur, a pu être

trouvoient. Son sang produisit une plante, qui rendoit invulnérable. Voyez le Traité de M. du Rondel, qui a pour titre : *De la superstition. Amsterdam 1686, in-18. page 115--118.*

Le même Auteur observe que les Payens avoient des idées de la Trinité. Le même Dieu s'appelloit Jupiter dans le ciel, Mercure sur la terre, & Pluton aux Enfers. Voyez page 106. Mercure se nomme Hermès en Grec, ce qui signifie interprète ; ce Dieu fils de Jupiter est souvent appelé le verbe interprète. Le myttere de la Trinité est dû à Platon, qui de la bonté, de la sagesse, de la puissance de Dieu, a fait trois hypostases, c'est-à-dire, qui a personifié ces attributs divins. V. *Platonisme dévoilé pag. 65.*

Enfin on sçait que les Payens admettoient un Enfer ou Tartare, un Jugement dernier : des Génies, des Anges, des Démons ; des métamorphoses ou incarnations : en un mot mille-fables analogues à celles des Chrétiens. Plusieurs de leurs Philosophes avoient cru la fin du monde ; & cette doctrine, suivant Lactance, favorisa merveilleusement les prédicateurs de l'Evangile.

fondée dans l'origine sur quelque tradition vraie ou fautive subsistante encore du tems du Concile de Nicée, ou que les Peres de ce Concile eurent intérêt d'accréditer. Nous remarquerons seulement qu'il est difficile de se persuader, sans la foi, que l'Évangile de S. Jean sur-tout, étant rempli de notions *Platoniciennes* ait pu être composé par le fils de Zébédée, par un pauvre pêcheur qui peut-être ne sachant ni lire ni écrire, n'a pu connoître la Philosophie de Platon (7).

Quoi qu'il en soit, nous voyons la philosophie mystique & merveilleuse de Platon s'introduire de très-bonne heure dans le Christianisme. Cette Religion dut convenir à plusieurs égards aux sectateurs de ce Philosophe exalté ; & d'un autre côté, sa philosophie embrouillée dut aussi se trouver propre à s'amalgamer avec les principes de la Secte Chrétienne. Cette analogie fit passer dans la Religion des Chré-

(7) Dès le berceau du Christianisme il s'est trouvé des gens qui ont nié l'authenticité des Évangiles. *Marcion* les accusoit d'être remplis de faussetés. Les *Aloges* & les *Théodoiens* rejettoient, sur-tout l'Évangile selon S. Jean, qu'ils regardoient comme un tissu de mensonges. *Voy. Tillemont Mémoires. Tome II. pag. 257. S. Ephiphane hèresis, 1. Tillemont. II. pag. 438. S. Augustin, dans ses Confessions liv. VII. ch. 9, dit qu'il a trouvé dans les Platoniciens tout le commencement de l'Évangile de S. Jean. Origène contre Celse nous apprend que ce Payen reprochoit à J. C. d'avoir pris dans Platon les plus belles maximes dont l'Évangile lui fait honneur, & entr'autres, celle qui dit qu'il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche de se sauver. l. 6.*

tiens les notions de la *Spiritualité*, de la *Trinité*, du *Logos* ou du *Verbe*, ainsi qu'une foule de cérémonies magiques, théurgiques, qui dans les mains des Prêtres du Christianisme sont devenues des *mystères* ou des *SACREMENTS*. En lisant *Porphyre*, *Jamblique* & surtout *Plotin*, l'on est tout surpris de les entendre parler à bien des égards sur le même ton que nos Théologiens: Ces points de ressemblance attirèrent à la foi plusieurs Platoniciens, qui figurèrent parmi les Docteurs de l'Eglise; de ce nombre sont entr'autres, S. Clément d'Alexandrie, S. Irénée, S. Justin Martyr, Origène, &c. En un mot le Platonisme peut être regardé comme la source de plusieurs des dogmes principaux & de plusieurs des mystères de la Religion Chrétienne (8).

(8) Ceux qui douteroient de la vérité de cette assertion pour s'en convaincre n'ont qu'à lire les ouvrages des Disciples de Platon, qui tous furent des superstitieux & des Théurgistes, dont les idées sont assez analogues à celles des Chrétiens; nous trouvons en effet ces écrits remplis de recettes pour faire descendre les Dieux, les bons Génies, & pour écarter les mauvais &c. Voyez surtout le *Platonisme dévoilé*, composé par un nommé *Souverain*, de la Secte de Sociniens, & imprimé à Cologne en 1700. in-octavo. Tertulien reproche aux hérétiques de son tems de s'être égarés pour avoir introduit le Platonisme, le Stoïcisme & la Dialectique dans le Christianisme. *Viderint qui Stoicum, & Platicum, & Dialecticum Christianismum promulerunt.* V. TERTULL. DE PRÆSCRIPTION. ADV. HÆRES. CAP. 3. Ce fut évidemment le mélange de la doctrine intelligible de Platon avec la Dialectique d'Aristote, qui rendit la Théologie si insensée, si querelleuse, si remplie de faux fuyans. Le Cardinal Pallavicin convenoit que *sans Aristote les Chrétiens eussent manqué d'un grand nombre d'articles de foi.*

Il y a tout lieu de croire que la morale austère & fanatique des Chrétiens dut encore bien disposer en faveur de leur secte un grand nombre de Stoïciens, accoutumés à se faire un mérite de mépriser les objets désirés par les autres hommes, de se priver des agrémens de la vie, de braver la douleur & la mort. Nous trouvons en effet un grand nombre d'enthousiastes imbus de ces maximes dans la Religion Chrétienne. Cette façon de penser ou ce fanatisme étoit très-nécessaire aux premiers Chrétiens au milieu des traverses & des persécutions qu'il essayèrent, d'abord de la part des Juifs, & ensuite de la part des Empereurs & des Grands animés par les Prêtres Payens. Ceux-ci, selon l'usage du Sacerdoce en tout pays, firent une guerre très-cruelle à une secte qui attaquoit leurs Dieux & menaçoit leurs temples d'une désertion générale. L'univers étoit fatigué des impostures & des exactions de ces Prêtres, de leurs sacrifices couteux, de leurs oracles menteurs. Leurs friponneries avoient été plus d'une fois dévoilées, & la secte nouvelle offroit aux hommes un culte moins dispendieux & qui, sans parler autant aux yeux que le culte des Idoles, étoit plus propre que lui à faire travailler l'imagination & à exciter l'enthousiasme.

D'un autre côté, le Christianisme étoit flatteur & consolant pour tous les malheureux; il mettoit tous les hommes sur la même ligne, il déprimoit les riches, il s'annonçoit comme destiné par préférence aux pauvres. Chez les Romains les esclaves se trouvoient en quelque for-

te exclus de la Religion ; on auroit dit que les Dieux ne s'embarraffoient aucunement des hommages de ces Etres dédaignés. Les pauvres d'ailleurs n'avoient point de quoi satisfaire l'avidité des Prêtres qui , de même que les nôtres , ne faisoient rien sans argent. Ainsi les esclaves & les misérables doivent s'attacher fortement à un systême suivant lequel tous les hommes sont égaux aux yeux de la Divinité , & d'après lequel les malheureux ont plus de droits aux faveurs d'un Dieu souffrant & méprisé que les heureux du siècle.

Les Prêtres du Paganisme prirent donc de l'inquiétude sur les progrès rapides de la secte. L'autorité fut allarmée des assemblées clandestines que tenoient les Chrétiens. On les crut ennemis des Empereurs , parce qu'il refusoient constamment d'offrir aux Dieux du pays des sacrifices pour leur prospérité. Enfin le peuple toujours zélé les crut les ennemis de ses Dieux parce qu'ils ne vouloient point prendre part à son culte ; il les prit pour des *Athées* & des impies , parce qu'il ne concevoit pas quels pouvoient être les objets invisibles de leur adoration , & parce qu'il prenoit ombrage des mysteres qu'il leur voyoit célébrer dans le plus grand secret (9). Les Chrétiens ainsi chargés

V

(9) On peut voir par les Apologies de S. Justin, de Ta-
tien , d'Athénagore , de Tertulien ; d'Arnobé , que l'on
imputoit aux Chrétiens les crimes les plus abominables ,
comme de manger des petits enfans , d'être irréligieux &
sacrilèges , de commettre des impudicités & des incestes
dans leurs assemblées nocturnes. On prétendoit qu'il at-

de la haine publique en devinrent bientôt les victimes ; ils furent persécutés : la persécution : comme il arrive toujours , les rendit plus opiniâtres. L'enthousiasme s'alluma de plus en plus dans les ames ; on se fit une gloire de résister aux efforts des Tyrans ; on alla même jusqu'à braver leurs supplices , & l'on finit par croire que le plus grand des bonheurs étoit de périr sous leurs coups. On fut flatté par-là de ressembler au fils de Dieu , & l'on se persuada qu'en mourant pour sa cause l'on étoit sûr de régner avec lui dans les Cieux.

En conséquence de ces idées fanatiques & flatteuses pour la vanité , le *martyre* devint l'objet de l'ambition d'un grand nombre de Chrétiens. Indépendamment des récompenses célestes qu'ils croyoient assurés à ceux qui souffroient avec constance & périssoient pour la Religion , on les voyoit estimés , révéérés & soignés pendant leur vie , & on leur décernoit les honneurs presque divins après leur mort. Au contraire dans la Société Chrétienne ceux qui avoient la foiblesse de succomber aux tourmens & de renoncer à leur Religion étoient honnis , méprisés , regardés commé des infâmes. Tant de motifs réunis contribuoient sans doute

tachent un chien à un chandelier & que quand par ce moyen la lumiere étoit éteinte , les Sexes se mêloient. Ces opinions répandues dans le peuple l'irritoient contre les Chrétiens qu'il regardoit comme la cause de la colère des Dieux & des calamités publiques ; en conséquence nous voyons que , même sous les Empereurs les plus doux , la fureur du Peuple allumoit des persécutions,

à échauffer l'imagination des fideles, déjà suffisamment remuée par les idées de la fin prochaine du monde; de la venue de Jésus-Christ, de son règne fortuné, en un mot par les notions fanatiques dont les Ecritures des Chrétiens sont remplies. On couroit donc gaiement aux supplices; on se glorifioit de ses chaînes; on ambitionnoit le martyre comme une faveur, & souvent, par un zèle aveugle, on provoquoit la fureur des persécuteurs. Les Magistrats par leurs proscriptions & leur tourmens ne faisoient qu'allumer de plus en plus l'enthousiasme des Chrétiens; leur courage étoit d'ailleurs soutenu par les Chefs de leur secte; ceux-ci montroient perpétuellement les cieux ouverts aux héros qui consentoient à souffrir & à périr pour leur propre cause, qu'ils avoient soin de faire regarder à ces pauvres fanatiques comme la cause de Dieu même. Un Martyr n'est jamais que la victime du Prêtre enthousiaste ou fourbe qui est parvenu à le séduire (10).

V 2

(10) *Martyr* en Grec signifie *témoin*. Mais à l'exception des Apôtres (dont les actions ne nous ont été transmises que par des faiseurs de Légendes) quel témoignage pouvoient rendre à Jésus des hommes qui ne l'avoient jamais vu, & qui ne pouvoient le connoître que sur les contes que leur en faisoient des Prédicateurs, qui ne tenoient ce qu'ils en sçavoient eux-mêmes que par une tradition très-suspecte? Un Martyr n'est donc pour l'ordinaire qu'un sot, dupé par un autre sot, qui a été la dupe d'un fripon, dont l'objet a été d'établir une secte, & qui souvent lui-même s'est fait punir de son projet.

Les hommes se révoltent toujours contre ceux qui usent de violence : ils supposent qu'ils ont tort & que ceux à qui l'on fait violence ont la raison de leur côté. Les persécutions feront toujours des partisans à la cause persécutée. Celles dont nous parlons ne firent que confirmer de plus en plus les Chrétiens dans leur Religion. Les spectateurs de leur souffrances s'intéressent pour eux. On fut curieux de connoître les principes d'une secte qui attiroit des traitemens si cruels & qui doynoît à ses adhérens un courage que l'on crut surnaturel. L'on s'imagina qu'une telle Religion ne pouvoit être que l'ouvrage d'un Dieu ; ses partisans parurent des hommes extraordinaires ; leur enthousiasme devint contagieux , la violence ne servit qu'à l'étendre de plus en plus , & suivant le langage d'un Docteur des Chrétiens *le sang des Martyrs devint une semence féconde de Chrétiens.*

On voudroit faire passer cette propagation du Christianisme pour un miracle évident de la Toute-puissance divine , tandis qu'elle n'étoit due qu'à des causes naturelles , inhérentes à l'esprit humain , dont le propre est de tenir fortement à sa façon de penser , de se roidir contre la violence , de s'applaudir de ses forces , d'admirer le courage dans les autres , de s'intéresser à ceux qui en montrent , & de se laisser gagner à leur enthousiasme. Un peu de réflexion suffiroit pour sentir que l'obstination des Martyrs ; loin d'être un signe de la protection divine sur eux , ou de la bonté de leur cause ,

ne peut être regardée que comme l'effet d'un aveuglement causé par les leçons réitérées de leurs Prêtres fanatiques ou trompeurs (11). Quelle conduite plus extravagante que celle d'un Souverain qui, pouvant à son gré & sans effusion de sang étendre son Empire, préféreroit de le faire par le massacre des plus fideles de ses Sujets ?

N'est-ce point anéantir la sagesse & la bonté divine que d'affurer qu'un Dieu, à qui tout est possible, parmi tant de voies qu'il pouvoit choisir pour établir la Religion, n'a voulu prendre que celle de faire immoler ses amis les plus chers à la fureur de ses ennemis les plus cruels ? Telles sont les notions que le Christianisme nous présente. Cependant il est aisé de voir qu'elles sont des conséquences nécessaires d'une absurdité fondamentale sur laquelle cette Religion est établie. En effet elle prétend qu'un Dieu juste n'a pas voulu choisir d'autre voie pour racheter les hommes coupables que de faire égorger son cher fils innocent. D'après de

V 3

(11) Le sçavant H. Dodwell a fait deux dissertations curieuses sur les Martyrs : l'une pour prouver qu'ils n'ont pas été en aussi grand nombre qu'on se l'imagine communément ; l'une pour faire voir que leur constance a pu n'être due qu'à des causes très-naturelles. V. DODWELL DISSERTATIONES *Cyprianicae in 8vo. Oxoniae 1684.* Cependant on ne peut nier que la frénésie du Martyre ne fût une épidémie chez les premiers Chrétiens, à laquelle leurs médecins spirituels furent eux-mêmes obligés d'opposer des remèdes, vu que ces malheureux se rendoient évidemment coupables de suicide.

tels principes il ne doit pas être étonnant qu'un Dieu si déraisonnable ait voulu convertir les Payens ses ennemis , par le meurtre des Chrétiens ses enfans. Quoique ces absurdités se tiennent ? ceux qui ne jouissent pas de saint aveuglement de la foi ne peuvent pas comprendre que le fils de Dieu lui-même , ayant déjà versé son sang pour le rachat des hommes , ce sacrifice n'ait point été suffisant , & que pour opérer la conversion du monde il ait encore fallu le sang d'un très-grand nombre de Martyrs , dont les mérites étoient sans doute bien moindres que ceux de Jésus-Christ. Il est vrai que pour résoudre ces difficultés les Théologiens nous renvoient aux décrets éternels dont il n'est point permis de critiquer la sagesse ; c'est sans doute nous renvoyer bien loin , néanmoins malgré la solidité de cette réponse les incrédules persisteront à dire que leur esprit borné ne peut trouver, ni justice, ni sagesse , ni bonté dans des décrets éternels qui choisissent de pareilles voies pour opérer le salut du genre humain.

Les persécutions ne furent pas la seule voie qui servit à propager la Religion des Chrétiens. Ses prédicateurs ; zélés pour le salut des ames , ou plutôt curieux d'étendre leur propre pouvoir sur l'esprit des hommes & de fortifier leur parti , avoient hérité des Juifs la passion de faire des prosélytes (12). Cette passion étoit

(12) Les Missions n'ont pour objet que d'étendre le pouvoir des chefs de l'Eglise. Le Pape envoie des Enthousiastes ou des fourbés aux extrémités de la terre pour lui recruter des sujets. Les Missionnaires y font eux-mêmes

propre à des fanatiques orgueilleux , qui s'étoient persuadé qu'eux seuls jouissoient exclusivement de la faveur divine ; elle étoit inconnue des Payens , accoutumés à laisser chacun adorer paisiblement ses Dieux , pourvu que leur culte ne troublât point la tranquillité publique.

Par un effet du zèle des Missionnaires Chrétiens , on les vit , nonobstant les persécutions & les dangers , se répandre avec une ardeur sans pareille par-tout où ils purent pénétrer pour convertir des idolâtres , & amener des brebis égarées au bercail de Jésus-Christ. Cette activité dût être naturellement récompensée par de très-grands succès. Ces hommes ; que leurs Prêtres idolâtres négligeoient , furent flattés de se voir recherchés , & d'être l'objet des soins désintéressés de personnages qui par pure tendresse pour eux venoient de loin les trouver & leur porter des consolations à travers les plus grands périls. Par une suite de ces dispositions on les écouta favorablement , on montra de la bonté à des hommes si bien-faisans , on fut émerveillé de leur doctrine & de leur récits ; bien des gens adopterent leurs leçons , se laisserent guider par eux & trouverent que leur Dieu & leurs dogmes valaient bien ceux qui les avoient précédés.

V 4

mes très-bien leurs affaires , & s'ouvrent de nouvelles branches de commerce , quand ils agissent prudemment. L'insolence & l'imprudence des Jésuites ont fait proscrire la Religion Chrétienne du Japon , de la Chine , &c. Nos Missionnaires sont bien reçus par-tout dans les commencemens : on n'en fait pour l'ordinaire des martyrs que lorsque leurs vrais desseins se déploient,

C'est ainsi que peu à peu, & sans miracle, le Christianisme se fit des colonies plus ou moins considérables dans toutes les parties de l'Empire Romain. Elles furent dirigées & gouvernées par des *Inspecteurs*, *Surveillans*, ou *Evêques*, qui, malgré les dangers dont ils étoient menacés, travaillèrent opiniâtrément & sans relâche à augmenter le nombre de leurs disciples, c'est-à-dire, des esclaves dévoués à leurs saintes volontés. L'empire sur les opinions fut toujours le plus illimité. Comme il n'est rien qui ait plus de force sur les cœurs du vulgaire que la Religion, les Chrétiens eurent par-tout une soumission illimitée pour leurs Souverains Spirituels, aux loix desquels ils se persuaderent que leur bonheur éternel étoit lié. Ainsi nos Missionnaires, convertis en Evêques, exercèrent de l'aveu de leurs disciples un magistrature spirituelle, une juridiction sacrée, qui à la fin les mit au dessus non seulement des autres Prêtres, mais encore les rendit respectables & nécessaires à la Puissance temporelle. Les Princes se servirent toujours avec succès de la Religion & de ses ministres pour accabler les Peuples en les tenant sous le joug. Les imposteurs & les prestiges sont inutiles aux Souverains qui gouvernent, mais ils sont très-utiles à ceux qui tyrannisent (13).

CHA-

(13) Voyez le *Christianisme dévoilé*, par M. Boulanger, publié en 1766. in-8vo. chapitre XV, & la *Contagion sacrée*, Ouvrage traduit de l'Anglois de *Trenchard* & publié en 1768. où l'on fait voir la fâcheuse influence de la superstition sur le gouvernement.

NOTE DE L'EDITEUR;



CHAPITRE XVIII. & dernier.

Tableau du Christianisme depuis Constantin jusqu'à nous.

AU bout de trois siècles nous voyons le Christianisme, accru par tous ces moyens, devenir un parti redoutable dans l'Empire Romain; la puissance souveraine reconnut l'impossibilité de l'étouffer; les Chrétiens, répandus en grand nombre dans toutes les Provinces, formoient une ligue imposante. Des Chefs ambitieux s'arrachent sans cesse le droit de régner sur les débris d'une république asservie. Chacun cherchoit à se fortifier & à prendre de l'avantage sur ses rivaux. Ce fut dans ces circonstances que *Constantin*, pour se fortifier contre *Maxence* d'abord, & ensuite contre *Licinius*, crut devoir par un coup de politique attirer tous les Chrétiens dans son parti. Pour cet effet il les favorisa hautement, ce qui renforça son armée de tous les soldats de cette secte nombreuse. En reconnoissance des avantages que ceux-ci lui procurerent, il finit par embrasser lui-même cette Religion devenue si puissante; il honora, distingua, enrichi les Evêques des Chrétiens, très-sûr de les attacher à lui par les libéralités qu'il faisoit à la faveur qu'il montroit à leurs *Pasteurs*. Aidé de leurs

secours il se promit de disposer du troupeau (1).

Par cette révolution politique si favorable au Clergé, les timides Chefs des Chrétiens, qui jusques-là n'avoient régné que sourdement & sans éclat sur les esprits, sortirent de la poussière & devinrent des hommes importants. Secondés par un Empereur très-despotique & dont les intérêts se trouvoient liés avec les leurs, il firent bientôt usage de leur crédit pour venger leurs injures & pour rendre à leurs ennemis avec usure les maux qu'ils en avoient reçus. Le changement survenu dans la fortune des Chrétiens leur fit très-promtement oublier les maximes douces & tolérantes de leur législateur. Ils comprirent que ces maximes, faites pour des malheureux sans pouvoir, ne devoient plus convenir à des hommes appuyés par des Souverains. En conséquence on attaqua les temples & les Dieux du Paganisme; leurs adorateurs furent exclus des places; le Maître ne répandit ses graces que sur ceux qui consentirent à penser comme lui & à justifier son changement en l'imitant. Ainsi, sans aucuns miracles, la

(1) Il est évident que Constantin, nonobstant les éloges que les Chrétiens lui ont données, étoit un Prince abominable : souillé des meurtres de sa femme, de son fils, de son collègue, il chercha dit-on, vainement des expiations dans la Religion Payenne, il n'en trouva que dans celle des Chrétiens. S'il fut Chrétien de bonne foi, son exemple ne servira, comme tant d'autres, qu'à prouver qu'on peut être à la fois très-dévots & très-méchant.

Cour devint Chrétienne , ou du moins feignit de l'être , & les descendans des Courtisans hypocrites furent des Chrétiens de bonne foi (2).

Dès avant le tems de Constantin le Christianisme avoit été déchiré par des disputes , des *hérésies* , des *schismes* & des animosités entre les Chefs des Chrétiens (3). Les adhérens des différens Docteurs s'étoient injuriés , anathématisés & maltraités *incognito* , c'est-à-dire , sans que leurs querelles éclatassent dans le public. Les subtilités de la métaphysique des Grecs , introduites dans la Religion Chrétienne , avoient fait éclore une infinité de chicanes , qui n'avoient point eu jusques-là de conséquences bien marquées. Toutes ces querelles éclatèrent sous le règne de Constantin. Les Evêques & les champions des différens partis s'in-

(2) Il est très-démontré que Constantin , ses-Enfans , & surtout Théodose , usèrent de violences inouïes pour anéantir le Paganisme. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire le *Code Théodosien XVI. Tit. X. de Paganis , Sacrificiis & Templis*.

(3) Saint Epiphane , qui écrivoit dans le quatrième siècle de l'Ere Chrétienne , nous apprend que de son tems il y avoit déjà *quatre-vingt hérésies* ou sectes qui divisoient les Chrétiens : S. Irénée , qui vivoit dans le second siècle , en avoit avant lui déjà réfuté un grand nombre. Depuis l'on a vu pulluler les hérésies dans l'Eglise , cela n'est pas surprenant ; dans des ouvrages aussi contradictoires , aussi obscurs , aussi absurdes que ceux dont le Testament est composé , chacun peut trouver tout ce dont il a besoin pour appuyer les systèmes les plus opposés & les plus fous.

triguerent pour attirer l'Empereur de leur côté, afin de s'en servir pour écraser leurs adversaires. Dans ce tems même une partie très-considérable des Chrétiens sous la bannière du Prêtre *Arius* nioit la Divinité de Jésus-Christ. Trop peu versé dans les principes de la Religion qu'il venoit d'embrasser ; mais voulant décider la question , l'Empereur la remit au jugement des Evêques ; ils les convoqua dans la ville de Nicée , & la pluralité des suffrages régla définitivement le symbole de la foi , Jésus devint un Dieu , *consubstantiel* à son Pere ; le S. Esprit fut encore un Dieu *procédant* des deux autres , enfin ces trois Dieux combinés ne firent qu'un seul Dieu.

Des cris tumultueux firent passer cette décision inintelligible , & la changerent en un dogme sacré , nonobstant les réclamations des opposans. On leur ferma la bouche en les traitant de blasphémateurs & d'hérétiques. Les Prélats dont les poumons se trouverent les plus forts se déclarerent *orthodoxes* ; l'Empereur , peu instruit du fond de la querelle , se rangea pour lors de leur côté , & le quitta par la fuite ; suivant qu'il crut devoir prêter l'oreille tantôt aux Evêques d'un parti , & tantôt à ceux d'un autre. En effet l'histoire de l'Eglise nous apprend, que Constantin que nous voyons ici adhérer à la décision du Concile de Nicée , fit alternativement éprouver ses coups aux orthodoxes & aux hérétiques.

Cependant après bien des années & même des siècles de disputes pour quelques contrées ,

les Evêques de la Chrétienté sont convenus de regarder Jésus-Christ comme un vrai Dieu. Ils sentirent sans doute à la fin qu'il étoit important pour eux d'avoir un Dieu pour fondateur, ce qui ne pouvoit manquer de rendre leur propre autorité plus respectable ; ils prétendirent en effet que cette autorité étoit dérivée des Apôtres , qui tenoient directement la leur de Jésus-Christ , c'est-à-dire , de Dieu même. C'est donc une opinion dont il seroit criminel de douter aujourd'hui , quoique bien des Chrétiens de nos jours ne soient point encore convaincus de cet article , & osent en appeler à la décision de l'Eglise universelle (4).

Les Evêques assemblés à Nicée décidèrent , comme on l'a dit ailleurs , pareillement de l'au-

(4) A l'exception des Anglicans , tous les Chrétiens Protestans rejettent l'*Episcopat* & le regardent comme un pouvoir usurpé. Parmi les Catholiques les Jansénistes pensent de même , ce qui est la vraie cause de l'inimitié que leur montrent le Pape & les Evêques. Il paroît que S. Jérôme étoit là-dessus de l'avis des Jansénistes. Cependant nous voyons dès les premiers tems S. Paul très-occupé à relever la dignité Episcopale. S. Ignace d'Antioche , disciple des Apôtres , insinue dans ses Epitres la haute idée que les Chrétiens doivent se faire d'un Evêque. Enfin l'Auteur très-ancien des *Constitutions Apostoliques liv. I. ch. 2.* déclare nettement qu'un Evêque est un Dieu sur terre , fait pour commander à tous les hommes ; aux Prêtres , aux Rois , aux Magistrats. Quoique ces *Constitutions* soient réputées apocryphes , les Evêques y ont bien plus conformé leur conduite qu'à l'Evangile canonique , dans lequel Jésus , loin d'assigner des droits aux Evêques , dit que dans son Royaume il n'y aura ni premiers ni derniers.

tenticité des Evangiles & des livres faits pour servir de règles aux Chrétiens. C'est donc à ces Docteurs; comme on l'a déjà remarqué, que les Chrétiens doivent leur foi, qui néanmoins fut souvent ébranlée depuis par des disputes, des hérésies & des guerres; & même par des assemblées d'Evêques qui souvent mirent au néant ce que d'autres assemblées d'Evêques avoient décidé de la façon la plus solennelle. En un mot à compter depuis Constantin jusqu'à nous, l'intérêt des Chefs de l'Eglise fut la mesure de toutes les décisions, & la règle d'après laquelle ils établirent des dogmes souvent parfaitement inconnus aux fondateurs de la Religion. L'univers devint l'arène des passions, des disputes, des intrigues, des cruautés de ces gladiateurs sacrés, qui se traitèrent les uns les autres avec la dernière barbarie. Les Souverains temporels; unis d'intérêts avec les Chefs spirituels, ou aveuglés par eux, se crurent toujours obligés de partager leur fureurs. Les Princes ne semblerent tenir le glaivé que pour égorger les victimes que leur désignoient ceux des Prêtres qui s'emparèrent de leur esprit. Ces Princes aveuglés crurent servir Dieu, ou travailler au bien-être de leurs Etats en épousant toutes les passions de ces Prêtres devenus les plus orgueilleux, les plus vindicatifs, les plus avarés & les plus méchans des hommes.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les querelles que la Religion Chrétienne fit éclore sur la terre. Nous dirons simplement qu'elles furent continuelles, & qu'elles ont eu

souvent des suites si déplorables que les nations eurent lieu plus de cent fois dans chaque siècle de regretter le Paganisme paisible & l'idolâtrie tolérante de leurs ancêtres. L'Évangile ou la *bonne nouvelle* donna constamment le signal du crime. La croix fut la bannière sous laquelle des frénétiques se rassemblèrent pour arroser la terre de sang. Les volontés du Ciel ne furent entendues de personne. On disputa sans fin sur la façon d'expliquer les oracles que la Divinité étoit venue elle-même révéler aux mortels. Il fallut toujours prendre un parti dans les querelles les plus intelligibles. La neutralité fut regardée comme une impiété ; le parti pour lequel le Prince se déclara fut toujours *orthodoxe*, & partant se crut en droit d'exterminer tous les autres ; les orthodoxes dans l'Église furent toujours ceux qui eurent le pouvoir de faire exister ; emprisonner & détruire leurs adversaires.

Ces Evêques, que la puissance d'un Empereur avoit tirés de la fange, devinrent bientôt des sujets rebelles ; sous prétexte de maintenir leur *puissance spirituelle*. Ils voulurent être indépendans du Souverain ou des loix de la société. Ils prétendirent que les Princes eux-mêmes, étant sujets de Jésus-Christ, devoient être soumis à la juridiction de ses Représentans sur la terre. Ainsi les prétendus successeurs de quelques pêcheurs de Judée, à qui Constantin avoit tendu la main, s'arrogèrent le droit de régner sur les Rois ; ainsi le Royaume du ciel servit à conquérir les Royaumes de la terre.

Jusques-là, comme on a vu, la Secte Chré-

tienne répandue par tout l'Empire , avoit été gouvernée par des Evêques ou Chefs indépendans les uns des autres , & parfaitement égaux pour la juridiction , ce qui faisoit de l'Eglise une République *Aristocratique* ; mais bientôt son gouvernement devint Monarchique & même Despotique. Le respect que l'on conserva toujours pour Rome , la capitale du monde , sembla donner une certaine supériorité à l'Evêque , ou au Chef spirituel des Chrétiens qui s'y trouvoient établis (5). En conséquence ses confreres lui montrèrent souvent de la déférence & le consulterent dans quelques occasions. Il n'en fallut pas davantage à l'ambition des Evêques de Rome pour s'arroger le droit de juger leurs confreres & pour se déclarer les Monarques de l'Eglise Chrétienne. Une tradition très-apocryphe avoit fait voyager St. Pierre à Rome , & supposoit que ce chef des Apôtres y avoit établi son siège en conséquence l'Evêque Romain prétendit avoir succédé aux droits de Simon-Pierre , à qui Jésus dans l'Evangile avoit confié plus particulièrement le soin de *paître ses brebis*. Il prit donc les titres fastueux de successeur de St. Pierre , d'*Evêque universel* & enfin

(5) D'ailleurs c'étoit à Rome que demeuroient les Chrétiens les plus opulens ; l'Eglise Romaine faisoit de grandes charités aux fideles des provinces ; son Evêque étoit le plus riche ; même du tems des Payens , le Siège de Rome étoit l'objet de l'ambition & des combats des Prêtres , qui se disputoient le troupeau de J. C.

enfin de *Vicaire de Jésus-Christ* (6). Il est vrai que ces titres lui furent souvent contestés par les Evêques Orientaux, trop fiers pour vouloir plier sous le joug de leur confreres ; mais peu à peu à force d'artifices, d'intrigues, & souvent de violences, ceux qui occuperent le Siége de Rome, suivant toujours leur projet avec ardeur, parvinrent à se faire reconnoître en Occident comme les Chefs de l'Eglise Chrétienne.

Souples & soumis d'abord à l'égard des Souverains dont ils craignoient la puissance, ils leur montèrent bientôt sur les épaules, & les foulèrent sous leurs pieds, quand ils se virent bien assurés de leur pouvoir sur l'esprit des peuples dévots & rendus frénétiques par la superstition. Alors ils leverent le masque ; ils donnerent aux nations le signal de la révolte, ils animèrent les Chrétiens à leur destruction

X

(6) Plusieurs Auteurs ont nié, avec beaucoup de raison, que S. Pierre ait jamais mis le pied dans Rome ; dans les Actes des Apôtres il n'est pas fait mention de ce voyage, à moins qu'on ne suppose que S. Luc n'ait omis de parler de S. Pierre, qui étoit *Nazaréens* ou *Ebionite*, pour faire honneur à S. Paul son maître de la conversion de la capitale. Voyez ce qui a été dit ci-devant, sur les démêlés de S. Paul avec les Apôtres Judaïzans. Si S. Pierre eût été à Rome, son Evangile eût été forcé de céder à celui de l'Apôtre des Gentils, plus commode pour des Payens qu'il dispensoit de la circoncision. Ainsi l'on peut présumer que S. Paul fut le premier Pape. *V. Hist. des Papes, Tom. I. Lettres & monumens des Peres Apostoliques* par Abraham Ruchat in-8vo. Leyde 1738. *Fr. Spanheim filii dissertat. IV. Lugd. Batav. 1679.*

mutuelle; ils souleverent les peuples; ils précipiterent les Rois de leur Trône; ils firent pour les intérêts de leur orgueil, couler le sang à grands flots; ils firent des Princes trop foibles les vils jouets de leurs passions; ils en firent tantôt leurs victimes & tantôt leurs bourreaux. Les Souverains, devenus leur vassaux, exécuterent en tremblant les arrêts que le Ciel avoit prononcés contre les ennemis du Saint-Siége, qui s'étoit rendu l'arbitre de la foi. En un mot ces Pontifes inhumains immolerent à leur Dieu cent fois plus de victimes humaines que le Paganisme n'en avoit sacrifié à tous les siens.

Après être parvenu à subjuguier les Evêques, dans la vue d'établir & de conserver son empire sur les peuples, le Chef de l'Eglise inonda les Etats des Princes de la secte d'une foule de Prêtres subalternes & de Moines qui furent ses espions, ses émissaires, les organes dont il se servoit pour faire entendre au loin ses volontés & pour servir son ambition.

Ainsi les nations furent inondées d'hommes inutiles ou dangereux. Les uns, sous prétexte de tendre à la perfection Chrétienne, étonnèrent le vulgaire par un genre de vie frénétique, se refusèrent aux plaisirs de la vie, renoncèrent au monde, & languirent dans le fond d'un cloître en attendant la mort que leur vie déplaisante devoit leur faire desirer. Ils s'imaginèrent plaire à Dieu en s'occupant uniquement de prières, de méditations stériles & creuses, & en se rendant les victimes d'un fa-

ianisme destructeur. Ces insensés, que le Christianisme admirent, peuvent être regardés comme des victimes & des martyrs du haut Clergé, qui n'a garde de les imiter (7).

Mais peu de gens se sentirent appelés à cette perfection sublime; le plus grand nombre des Moines, plus indulgent pour lui-même, se contenta de renoncer au monde, & de végéter dans la retraite, de languir dans une abondante oisiveté, de vivre sans rien faire aux dépens des nations qui travaillent. Si quelques-uns d'entre eux se livrèrent à l'étude, ils ne s'occupèrent que des vaines subtilités d'une Théologie inintelligible propre à faire naître des troubles dans la société & à fomenter la discorde. D'autres, plus actifs, se répandirent dans le monde; sous prétexte de prêcher l'Évangile ils se prêchèrent eux-mêmes, les intérêts du Clergé & surtout la soumission due au Pontife Romain, qui fut toujours leur véritable Souverain. En

X 2

(7) Le Christianisme condamne le suicide; cependant on admire comme des modèles de perfection, & comme des personnages doués de grâces surnaturelles, des hommes & des femmes, qui, par des pénitences & des austérités insensées, abrègent évidemment leurs jours. On assure que les Religieux de la Trappe finissent en peu d'années par mourir de phtysie. Est-il donc plus criminel de se tuer tout d'un coup que de travailler dix ans à sa destruction? Si les hommes étoient plus conséquens ils verroient qu'il est très-ridicule de faire le procès à un suicide, de traîner son cadavre dans la rue, tandis que l'on regarde un Moine frénétique ou une fille enthousiaste comme des Saints agréables à Dieu,

effet ces émissaires n'eurent jamais d'autre patrie que l'Eglise, d'autre maître que son Chef, d'autre intérêt que celui de troubler l'Etat pour faire valoir les *droits divins* du Clergé. Fideles à suivre l'exemple de Jésus, ils apportèrent *le glaive*; ils semèrent la discorde, ils allumerent des guerres & des séditions, des persécutions, des croisades; ils sonnerent le tocsin de la révolte contre les Princes désagréable ou rebelles au superbe Tyran de l'Eglise; ils employèrent souvent le couteau sacré du fanatisme pour le plonger dans le cœur des Rois; en un mot, pour faire prospérer la *cause de Dieu*, ils justifient les crimes les plus affreux & mirent tout en combustion sur la terre. Telles furent, surtout dans les derniers tems, les maximes & la conduite d'un Ordre de Moines, qui se piquant de marcher sur les traces de Jésus prit le nom de sa *Société*. Uniquement & aveuglément dévoués aux intérêts du Pontife Romain, ils ne semblèrent être venus dans le monde que pour mettre l'univers dans ses fers. Ils corrompirent la jeunesse de l'éducation de laquelle ils voulurent s'emparer exclusivement; ils s'efforcèrent de ramener la barbarie; sachant bien que la *pauvreté d'esprit* est le plus grand soutien de la superstition, ils prêchèrent l'ignorance & la soumission aveugle; ils dépravèrent les mœurs & leur substituèrent de vaines pratiques & des superstitions, compatibles avec tous les vices & capable d'appaîser les remors que peut causer le crime. Ils prêchèrent l'esclavage & la soumission illimitée aux Princes qui furent eux-mêmes leurs esclaves.

& qui consentirent à devenir les instrumens de leur propres vengeance ; ils prêchèrent la rébellion & le régicide contre les Princes qui refuserent de plier sous le joug odieux du successeur de S. Pierre, qu'ils eurent le front de déclarer *infaillible*, & dont ils mirent les décisions bien au dessus de celles de l'Eglise universelle. En un mot par leurs secours le Pape devint, non seulement le Despote, mais encore le vrai Dieu des Chrétiens (8).

Il y eut cependant des hommes qui osèrent réclamer contre les violences, les extorsions & les usurpations de ce Tyran spirituel. Il y eut des Souverains qui, pour défendre leurs propres droits, osèrent lutter contre lui ; mais dans des tems d'ignorance le combat fut toujours inégal entre la puissance temporelle & la puissance sacrée de l'opinion. A la fin des prédicateurs mécontents du Pontife de Rome dessillèrent les yeux de quelques peuples ; ils prêchèrent la *réforme*, ils firent main-basse sur quelques abus & dogmes qui leur parurent les plus révoltans. Quelques Princes saisirent cette occasion pour briser des fers dont ils avoient été si longtems accablés : sans renoncer au Christianisme, qu'ils regardèrent toujours comme une Religion toute divine, ils renoncèrent au Christianisme Romain, qu'ils regarde-

X 3

(8) Dans le tems où l'Auteur écrivoit, il ne prévoyoit pas que les *Jésuites*, dont il est ici question, seroient un jour chassés avec ignominie des Pays où leur pouvoir sembloit le mieux établi. *Note de l'Editeur.*

rent comme une superstition corrompue par la cupidité , l'intérêt & les passions du Clergé. Contens d'élaguer ainsi quelques branches d'un arbre empoisonné (que pourtant ses fruits amers auroient assez dû faire connoître (nos *réformateurs* ne sentirent point que les principes même d'une Religion fondée par le fanatisme & d'imposture , devoient nécessairement & toujours faire éclore des fanatiques & des fourbes. Il ne virent point qu'une Religion exclusive , qui prétend jouir toute seule de l'approbation du Très-Haut , doit être par son essence arrogante , orgueilleuse , & devenir à la fin tyranique , intolérante , sanguinaire. Ils ne virent pas que la manie du Profélytisme , que le prétendu zèle pour le salut des ames , que la passion des Prêtres pour dominer & régner sur les consciences , devoient exciter tôt ou tard des ravages.

En effet le christianisme *réformé* se piquant de ressembler au Christianisme pur des premiers tems de l'Eglise , produisit des Prédicateurs fougueux , des illuminés , des perturbateurs publics ; qui , sous prétexte de *rétablir le Royaume du Christ* , firent naître des troubles , des massacres , des révoltes , en un mot des désordres sans fin. Les Princes Chrétiens dans toutes les sectes se crurent obligés de soutenir les décisions de leurs Docteurs ; ils regardèrent comme infallibles les opinions qu'ils avoient eux-mêmes adoptées ; ils les firent valoir par le fer & par le feu ; en un mot ces Princes furent par-tout ligüés avec quelques-uns de leurs

Prêtres pour faire la guerre à tous ceux qui ne pensoient pas comme eux (9).

L'on vit sur-tout régner l'esprit intolérant & persécuteur dans les pays qui restèrent soumis au Pontife de Rome. Ce fut là que les Prêtres, nourris dans les maximes d'un despotisme spirituel, osèrent le plus insolemment tyranniser les esprits. Ils eurent le front de soutenir que le prince ne pouvoit sans impiété se dispenser d'entrer dans leurs querelles, de partager leurs fureurs, de répandre le sang de leurs ennemis. Contre les ordres formels de Jésus-Christ les émissaires du Vicaire de Jésus-Christ prêchèrent hautement en son nom la persécution, la vengeance, la haine & le massacre (10). Leurs cris en imposèrent aux Souverains, les moins crédules tremblèrent à la vue de leur pouvoir qu'ils n'osèrent point réprimer. Une politique superstitieuse & lâche

X 4

(9) Les Protestans ont persécuté comme le Clergé Romain. Calvin faisoit brûler Servet à Genève, tandis qu'on brûloit des Calvinistes à Paris. Les Anabaptistes ont commis des excès inouis en Allemagne. La Liturgie Anglicane fit perdre la tête à Charles I, qui voulut l'introduire en Ecosse. En Hollande les *Gomaristes* ont chaudement persécuté les *Arminiens*.

(10) L'Évangile se contredit sans cesse; il souffle le froid & le chaud sur l'article de la tolérance, ce qui est très commode pour les Théologiens, quelque parti qu'ils soutiennent. En conséquence, tant que leur parti est le plus foible, ils s'appuyent des passages qui recommandent la douceur: mais dès que ce parti prend le dessus, ils s'autorisent d'autres passages pour écraser leurs adversaires.

leur fit croire qu'il étoit de l'intérêt du Trône de s'unir pour toujours avec ces frénétiques inhumains & turbulens. Ainsi les princes, soumis au Clergé & faisant cause commune avec lui, devinrent les ministres de ses vengeances & les exécuteurs de ses volontés. Ainsi ces Princes aveugles travaillèrent à soutenir une puissance rivale de la leur. Ainsi ces Princes bornés ne virent pas qu'il nuisoit à leur propre autorité en livrant leurs sujets à la tyrannie & aux extorsions d'un essain d'hommes; dont l'intérêt est de les plonger dans l'ignorance, d'exciter leur fanatisme, de se rendre maîtres de leurs esprits, de dominer leurs consciences, en un mot d'en faire des instrumens propres à servir leur orgueil, leur avarice, leur vengeances, leur opiniâtreté : par cette indigne politique, dans les Etats les plus soumis à la domination spirituelle du Pontife Romain la liberté de penser fut proscrite avec fureur, l'activité fut réprimée, la science fut punie, l'industrie fut écrasée par la rapacité du Clergé, les mœurs furent négligées & remplacées par des pratiques; les nations végéterent dans l'engourdissement, les hommes n'eurent que des vertus monastiques, affligeantes pour eux-mêmes & inutiles à la société (11). Ils n'eurent

(11) Le sçavant Abbé Fleury convient de ces vérités dans ses *Mœurs des Chrétiens*, partie V. §. LIV. où il dit que les Chrétiens doivent observer exactement ce qui se pratique dans les Monasteres les plus réguliers, pour voir des exemples vivans de la morale Chrétienne. Ainsi, de son aveu, un bon Chrétien est un vrai Moine; or un Moine est

d'autre ressort que celui que le fanatisme leur donna, d'autre science que le jargon obscur de la Théologie; leur esprit n'eut d'autre pâture que des disputes interminables sur des subtilités mystérieuses, indignes d'occuper des Etres raisonnables; ces occupations futiles absorbèrent l'attention de beaucoup de génies profonds, dont les travaux eussent été utile s'il s'étoient portés sur des objets réellement intéressans.

Les nations furent appauvries pour nourrir dans l'abondance, le luxe & souvent dans la crapule, des légions de Moines, de Frères, de Pontifes dont elles ne retirèrent aucuns services réels. Sous prétexte de stipendier des intercesseurs auprès de Dieu, on dota richement une multitude de fainéans, dont les prières & les rêveries ne procurèrent que de la misère & des dissensions. L'éducation, confiée par toute la Chrétienté à des Prêtres ignorans ou pervers, ne forma que des superstitieux, dépourvus des qualités nécessaires à des citoyens. L'instruction que l'on donna aux Chrétiens se borna à leur inculper des dogmes & des mystères qu'ils ne purent jamais comprendre. On ne cessa de prêcher la morale Evangelique; mais cette morale sublime, que tout le monde admire & que si peu de gens pratiquent, parce qu'elle est incompatible avec la nature & les besoins du plus grand nombre des hommes,

est un citoyen mort pour la société. Que deviendrait un pays où tout le monde se piqueroit de la perfection chrétienne, vers laquelle chacun doit tendre? Il n'y auroit ni marchands, ni soldats, ni gens mariés.

n'en imposa point aux passions, & n'arrêta jamais le dérèglement des mœurs. Quand cette morale Stoïque fut pratiquée, ce ne fut que par quelques fanatiques imbécilles, ou par des enthousiastes fougueux que l'ardeur de leur zèle rendit très-dangereux pour la société. Les Saint du Christianisme furent, ou les plus inutiles, ou les plus méchans des hommes.

Les Princes, les Grands, les Riches, les Chefs même de l'Eglise se crurent dispensés de la pratique rigoureuse & littérale des préceptes & des conseils qu'un Dieu lui-même étoit venu donner : ils laisserent la perfection chrétienne à quelques misérables Moines, pour qui seule elle sembloit originairement destinée ; des guides faciles applanirent pour les autres les chemins du Paradis, &, sans gêner les passions, persuaderent qu'il suffisoit de venir périodiquement leur *confesser* ses fautes, s'humilier à leurs pieds, subir les pénitences & les pratiques qu'ils voulurent imposer, & sur-tout faire des largesses à l'Eglise pour obtenir de Dieu la rémission des outrages que l'on faisoit à ses créatures. Par ce moyen dans les pays les plus chrétiens l'on vit les peuples & les Princes allier la dévotion avec la plus affreuse dépravation des mœurs, & souvent avec les crimes les plus noirs. L'on vit des Tyrans dévots ; des Adulteres dévots ; des Oppresseurs, des Ministres iniques, des Courtisans sans mœurs, des voleurs publics, tous très-dévots : on vit des fripons de tout état montrer beaucoup de zèle pour une Religion, dont les Ministres promirent des expiations fa-

ciles à ceux-mêmes qui violeroient les préceptes les plus formels (12).

Ainsi par les soins des guides spirituels des Chrétiens la concorde fut bannie des Etats, les Princes tomberent dans l'esclavage, les peuples furent aveuglés, la science fut étouffée, les nations furent appauvries, la vraie morale fut méconnue, & les Chrétiens les plus dévots furent communément dépourvus des talens & des vertus nécessaires au soutien des sociétés.

Tels sont les avantages immenses que la Religion du Christ a procurés à la terre ! tels sont les effets que nous voyons résulter de l'Évangile ou de la *bonne nouvelle* que le fils de Dieu est venu lui-même nous annoncer. A en juger *par les fruits* (c'est-à-dire, d'après la règle que le Messie a lui-même donnée) les incrédules trouvent que le Christianisme fut allégoriquement

(12) On dit & l'on répète tous les jours que la Religion est nécessaire, & qu'elle est *un frein*. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour se convaincre que cette Religion parmi les grands & les petits ne retient personne (pas même les Prêtres qui la prêchent & qui en vivent). Les peuples les plus dévôts de l'Europe, tels que les Italiens, les Portugais, les Espagnols, se distinguent également par leur bigoterie & par la corruption des mœurs : le Clergé lui-même leur donne l'exemple de la perfidie, de la cruauté, de la licence la plus effrénée. Pour contenir les hommes, il ne faut ni mensonges, ni fables ; il faut de bonnes loix, une bonne éducation, une raison cultivée, des talens, des lumières, de bons exemples, des récompenses & des châtimens équitables. Comme l'on n'oppose que des chimères aux dérèglemens des hommes, elles ne sont point capables de vaincre leurs penchans.

représenté par le *figuier maudit*. Mais ceux qui ont la foi, nous garantissent que dans l'autre monde cet arbre produira quelque jour des fruits délicieux. Il faut donc les attendre en patience, car tout nous prouve que les grands biens que cette Religion nous promet ne se font que très-peu sentir dans le monde où nous sommes.

Cependant il est des gens qui porte l'incrédulité jusqu'à penser que, s'il existoit un Dieu vraiment jaloux de ses droits il ne pourroit gueres récompenser des mortels assez impies pour lui associer un Juif, un charlatan, un homme, & pour lui rendre des honneurs qui ne sont dus qu'à la Divinité. En effet en supposans que Dieu s'offense des actions de ses créatures & s'intéresse à leurs déportemens, il ne peut qu'être très-irrité de la conduite odieuse de tant de chrétiens qui, sous prétexte de dévotion & de zèle, se croient permis de violer les devoirs les plus saints de la nature, dont on fait ce Dieu l'auteur.

Il est, ajoutent nos incrédules, très-difficile de calculer la durée des extravagances humaines; cependant ils se flattent que le règne du mensonge & de l'erreur finira tôt ou tard pour faire place à la raison & à la vérité (13). Ils

(13) Un Ecoissois a publié à Londres en 1699. un Livre sous le titre de *Joh. Craigii, Scoti, Theologiæ Christianæ principia mathematica*, dans lequel il veut prouver que tout ce qui est fondé sur le témoignage des hommes, soit inspiré soit non inspiré, n'est que probable, & que sa probabilité diminue à proportion qu'on s'éloigne du tems où vivoient les témoins sur le témoignage desquels

esperent donc que les nations & leurs chefs sentiront quelque jour le danger des préjugés : qu'ils rougiront d'avoir prostitué leur encens à des objets dignes d'un souverain mépris ; qu'ils regretteront le sang & les trésors que leur ont couté des fables & des rêveries nuisibles ; qu'ils feront à la fin honteux d'avoir été les dupes & les victimes d'un amas de Romains destitués de vraisemblance, qui n'eurent jamais de fondemens plus solides que l'étonnante crédulité des peuples & l'étonnante impudence de ceux qui les prêchent. Ces incrédules osent du moins entrevoir un tems où les hommes, pour leur propres intérêts devenus plus sensés, reconnoîtront la folie vraiment barbare de se haïr, de se tourmenter, de s'égorger pour des dogmes obscurs, des opinions & des cérémonies puériles ; indignes d'Êtres raisonnables, & sur lesquels il est impossible d'être jamais d'accord.

on croit. Sur ce principe il fait un calcul algébrique, d'après lequel il assure que la probabilité de la Religion Chrétienne durera encore 1454 ans, au bout desquels elle se réduira à rien. Mais il présume que le Jugement dernier doit arriver à tems pour prévenir cette éclipse totale de la foi. Quoiqu'il en soit de ces calculs & de ces conjectures, on pourroit appliquer à la Religion de Jésus ce que Lactance disoit de la Mythologie Payenne, suivant laquelle Jupiter avoit détrôné son pere Saturne. *Video alium Deum fuisse regem primis temporibus, alium consequentibus. Potest ergo fieri, ut alius sit postea futurus. Si enim regnum prius mutatum est : cur desperemus etiam posterius posse mutari ?* Voyez Lactans. *Instit. divin. Lib. I. cap. XI.* Si Dieu s'est ennuyé de la Religion Juive, pourquoi ne s'ennuyeroit-il pas de la Religion Chrétienne.

Ces Mécréans poussant la témérité jusqu'à prétendre qu'il est très-possible que les Souverains & les Sujets se dégoûtent un jour d'une Religion onéreuse pour les peuples, & qui ne procure des avantages sensibles qu'aux Prêtres d'un Dieu pauvre & crucifié. Ils pensent que détrompés une fois, les Laïques profanes pourroient bien les ramener à la vie frugale des Apôtres, ou à celle du Christ qu'ils doivent se proposer pour modele; au moins ils imaginent que l'on pourroit obliger les Ministres du Dieu de paix à vivre plus paisibles, & à faire quelque métier plus honnête que celui de tromper ou de déchirer la société qui les nourrit.

Si l'on nous demande ce que l'on peut substituer à une Religion, qui de tout tems n'a produit que des effets funestes au bonheur du genre humain; nous dirons aux hommes de cultiver leur raison, qui bien mieux que des systèmes absurde & trompeurs leur procurera le bien être, & leur fera sentir le prix de la vertu. Enfin nous leur dirons avec Tertullien : *Pourquoi vous mettre en peine de chercher une Loi divine, tandis que vous avez celle qui est commune au monde entier, & qui se trouve écrite sur les tables de la NATURE?* (14).

(14) *V. Tertull. de Coronâ militis.*

F I N.

TABLE

T A B L E.

ÉPI TRE A URANIE.	Pag. III
PRÉFACE.	XI
CHAPITRE I. <i>Tableau du peuple Juif & de ses</i> <i>Prophètes. Examen des Prophéties relatives</i> <i>à Jésus.</i>	I
CHAP. II. <i>De la naissance de Jésus-Christ.</i>	17
CHAP. III. <i>Adoration des Mages & des Bergers.</i> <i>Massacres des Innocens & autres circon-</i> <i>stances qui suivirent la naissance de Jésus-Christ.</i> 32	32
CHAP. IV. <i>Baptême de Jésus-Christ. Son séjour</i> <i>dans le Désert. Commencement de sa pré-</i> <i>dication & de ses miracles. Noces de Cana.</i> 53	53
CHAP. V. <i>Voyage de Jésus à Jérusalem. Ven-</i> <i>deurs chassés du Temple. Conférence avec</i> <i>Nicoëme.</i>	56
CHAP. VI. <i>Aventure de Jésus avec la Samari-</i> <i>taine. Son voyage & ses miracles dans le</i> <i>pays des Géraféniens.</i>	73
CHAP. VII. <i>Jésus guérit deux possédés. Miracles</i> <i>des pourceaux. Prodiges opérés par le Christ</i> <i>jusqu'à la fin de la première année de sa</i> <i>mission.</i>	89
CHAP. VIII. <i>De ce que fit Jésus pendant son sé-</i> <i>jour à Jérusalem, c'est-à-dire, à la seconde</i> <i>Pâque de sa mission.</i>	106
CHAP. IX. <i>Jésus fait de nouveaux miracles. E-</i> <i>lections de ses douze Apôtres.</i>	118
CHAP. X. <i>Sermon de la montagne. Précis de la</i> <i>morale de Jésus. Observation sur cette mo-</i> <i>rale.</i>	125

- CHAP. XI.** *Actions & paraboles de Jésus. Entreprise de ses Parens contre lui. Voyage de Jésus à Nazareth, & des succès qu'il y eut.* 145
- CHAP. XII.** *Mission des Apôtres. Instructions que Jésus leur donne. Miracles opérés par lui jusqu'à la fin de sa seconde année de sa propre mission.* 160
- CHAP. XIII.** *Jésus repasse en Galilée, vers le tems de la troisieme Pâque de sa mission. Ce qu'il y fit jusqu'au tems où il en sortit.* 175
- CHAP. XIV.** *Jésus se montre à Jérusalem. Il est forcé d'en sortir. Résurrection de Lazare. Entrée triomphante du Christ. Sa retraite au Jardin des Olives. La Cène. Il est arrêté.* 193
- CHAP. XV.** *Jugement & condamnation de Jésus. Son supplice & sa mort.* 213
- CHAP. XVI.** *Résurrection de Jésus. Sa conduite jusqu'à son ascension. Examen des preuves de la résurrection.* 229
- CHAP. XVII.** *Réflexions générales sur la vie du Christ. Prédications des Apôtres. Conversion de St. Paul. Etablissement du Christianisme. Persécutions qu'il essuie. Causes de ses progrès.* 252
- CHAP. XVIII.** *& dernier. Tableau du Christianisme depuis Constantin jusqu'à nous.* 281

Fin de la Table.